PAGES D'HISTOIRE — 1914-1919

2e Série

LE BOLCHEVISME EN RUSSIE

LIVRE BLANC ANGLAIS

AVRIL 1919

TROISIÈME MILLE

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

NANCY - PARIS - STRASBOURG

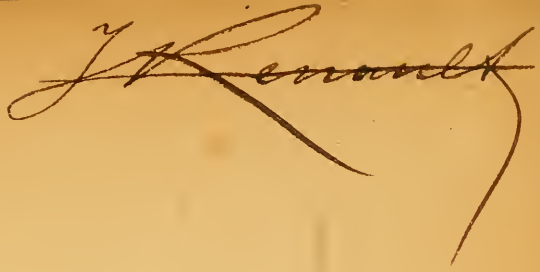
165

Prix net : 3 fr. 50

DK/265/B62

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries

http://www.archive.org/details/lebolchevismeenr00grea



LE BOLCHEVISME EN RUSSIE

PAGES D'HISTOIRE — 1914-1919

DK
265
.A5214
1919

LE BOLCHEVISME EN RUSSIE

LIVRE BLANC ANGLAIS

AVRIL 1919

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS
NANCY - PARIS - STRASBOURG
1919

DK
265
B62

INTRODUCTION

Le recueil des rapports qui suivent et qui émanent des représentants officiels de Sa Majesté le Roi en Russie, d'autres sujets britanniques récemment de retour de ce pays et de témoins impartiaux de nationalités diverses, s'étend sur la période du régime bolcheviste, de l'été 1918 jusqu'aujourd'hui (mars 1919).

Ces rapports sont publiés en conformité d'une décision du Cabinet de Guerre, prise en janvier 1919.

Ils ne sont accompagnés d'aucune espèce de commentaire ni d'introduction. Ils sont suffisamment éloquents par le tableau qu'ils présentent des principes et des méthodes du pouvoir bolchevik, des événements terrifiants qui en accompagnaient l'exercice, des conséquences économiques qui s'en sont suivies et de la misère presque incalculable qu'il a produite.

LE BOLCHEVISME
EN RUSSIE

N° 1

Sir Findlay à M. Balfour.

(Reçu le 20 août.)

(Télégramme.) Christiania, le 19 août 1918.

J'ai reçu le télégramme suivant, daté du 9 août 1918, de Woodhouse et Cromie à Petrograd, adressé au général Poole :

« Des sujets britanniques ont été arrêtés ces deux derniers jours, sans qu'aucune charge fût relevée contre eux. Deux d'entre eux seulement ont été emprisonnés jusqu'ici. Nous avons protesté et demandé des explications. Le 5 août, tous les représentants du Gouvernement britannique ont été arrêtés à Moscou, mais ils ont été relâchés en majorité ; ils sont tenus aux arrêts à domicile.

« On nous a notifié leur expulsion comme probable et on nous a avertis de nous tenir prêts à partir avec eux, mais nous n'avons pas encore de leurs nouvelles. Le commissaire menace d'interner tous les sujets alliés. Prière d'informer Londres de tout cela, car on nous interdit de télégraphier en toute direction.

« Dites aussi à Londres que jusqu'à présent nous

sommes tous bien, ici. A Petrograd la position du pouvoir des Soviets devient rapidement intenable et des ordres sont donnés pour l'évacuation de différentes unités. Qu'ils soient en contact avec les Allemands, cela est évident.

« Un yacht est tenu prêt à Petrograd pour emmener Lénine. »

N° 2

Sir E. Howard à M. Balfour.

(Reçu le 20 août.)

(Télégramme.) Stockholm, le 19 août 1918.

Le texte suivant est un sommaire de quelques points importants contenus dans une série de dépêches de M. Wardrop, à Moscou :

« *5 août.* — Vers 4h 30 ce matin, une bande armée de dix hommes attaqua le consulat général et demanda qu'on leur ouvrît.

« Sans mon autorisation, un des habitants de la maison ouvrit sous la menace d'armes à feu. Ce fut la quatrième attaque armée sur cette demeure.

« Les gardes partirent à 5h 30, et le commissaire local m'exprima ses regrets de l'incident.

« Dans la matinée, j'appris l'arrestation de plusieurs sujets britanniques, dont MM. Armitage, Whithead, William Cazalet Hastie (âgé de plus de soixante-dix ans), North (aumônier), Beringer (agent de Reuter) et de Miss Adams, une de mes employées. L'après-midi, tandis que M. Lockhart était en visite, une autre incursion se produisit avec un mandat d'arrêt

pour tout mon personnel. J'ai protesté en déclarant que je cédais seulement à la force.

« Le bureau fut mis sous scellés avec grand soin.

« Des scellés furent apposés à chaque tiroir, aux deux coffres-forts et à tous les meubles contenant des papiers, ainsi qu'aux portes extérieures menant aux chambres du bureau.

« Tout le personnel fut alors arrêté y compris M. Stevens, M. Douglas et les femmes employées, et emmené au poste de police des Soviets du Tverskoi Boulevard. M. Lockhart, le capitaine Hicks et moi, nous ne fûmes pas arrêtés, car Tchitchérine avait promis que les consuls et missions militaires ne seraient pas arrêtés, mais il n'avait pas mentionné leurs employés.

« L'attaché militaire français, général Lavergne, fut mis en liberté après une courte arrestation. Son personnel fut arrêté. Des gardes furent postés pour surveiller mes bureaux et on me laissa dans mes appartements privés.

« Je ne considère pas notre non-arrestation comme témoignant de l'intention de nous traiter mieux que notre personnel; c'est plutôt le contraire.

« Je ne considère pas que la détention de nos nationaux soit faite dans l'intention de nous empêcher d'agir vigoureusement à distance, en nous terrorisant. Je crois plutôt que c'est pour protéger les chefs bolcheviks après leur chute. Ils convertissent les maisons du centre de la ville en véritables forteresses, estimant que bientôt doit se produire un soulèvement dans lequel leurs prisonniers alliés serviront de centre d'attraction. Finalement, s'ils voient que tout est perdu, ils ameuteront probablement la populace contre les prisonniers pour les massacrer.

« *6 août.* — Le consul Stevens, les vice-consuls Lowdon et Douglas sont relâchés vers 3 heures du matin,

ainsi que North avec d'autres, et le consul général français Grenard avec le consul Labonne, grâce aux efforts du consul suédois qui passa la nuit à négocier. A 10 heures sont détenus encore : les vice-consuls Wishaw, Greenep et Jerram, l'officier chargé de délivrer les passeports Webster et son aide Ginson aîné, Tamplin et Singer (employés de Lockhart), Fritz Mucukalv et les demoiselles Galbaly et Adams, mes employées. Les prisonniers, jusqu'à présent, sont assez bien logés et nourris. Ils sont autorisés à se réunir. Les gardiens sont assez conciliants. Je suis autorisé à entrer et sortir, et M. Lockhart, avec le reste de sa suite, peut me visiter.

« *7 août.* — J'ai visité la prison temporaire et vu Greenep, Wishaw et Jerram. Ils sont bien traités par leurs gardiens qui sont de vrais Russes, ce qui n'est pas le cas de la plupart des chefs qui sont, ou des fanatiques, ou des aventuriers israélites comme Trotsky et Radek.

« Toutes les femmes, anglaises et françaises, sont maintenant relâchées, ainsi que Beringer et d'autres.

« *8 août.* — Wishaw, Greenep, Jerram et Webster ont été amenés ici ce matin grâce aux efforts du consul suédois. Tout le personnel du consulat général est en liberté. On nous propose aussi d'être pendant notre séjour à Petrograd sous la protection de la Garde rouge. Il est évident que les Bolcheviks veulent prolonger les négociations. La ville, somme toute, est calme. Tous les ex-officiers âgés de moins de soixante ans doivent se présenter ce matin, sans doute pour être arrêtés, et l'on parle de l'arrestation en masse du clergé. »

N° 3

Sir R. Paget à M. Balfour.

(Reçu le 3 septembre.)

(Télégramme urgent.) Copenhague, le 3 septembre 1918.

Le rapport suivant du ministre danois à Petrograd me fut communiqué par le Gouvernement danois :

« Le 31 août, les troupes du Gouvernement forcèrent l'entrée de l'ambassade britannique. L'entrée fut défendue par l'attaché naval capitaine Cromie, qui, après avoir tué trois soldats, fut tué lui-même. Les archives furent pillées et tout fut détruit. Le corps du capitaine Cromie fut traité d'une manière abominable. Sa croix de Saint-Georges fut enlevée et ensuite portée par un de ses meurtriers. L'aumônier anglais ne put obtenir la permission de dire les prières devant le corps. La mission militaire française fut envahie. Un homme appelé Mazon, un soldat et plusieurs autres Français furent arrêtés. Les Bolcheviks dans leur presse encouragent le meurtre des Anglais et Français. Il est d'extrême urgence que de promptes et énergiques mesures soient prises. »

N° 4

Sir R. Paget à M. Balfour.

(Reçu le 10 septembre.)

(Télégramme.) Copenhague, le 9 septembre 1918.

J'ai reçu le télégramme suivant de Petrograd :

« Des arrestations en masses et des exécutions capitales ont suivi l'attentat contre Lénine et le meurtre d'Uritsky. Les Bolcheviks arrêtent la bourgeoisie : hommes, femmes et enfants, n'ayant aucun rapport

avec les auteurs de ces attentats, sous prétexte qu'ils sont d'accord avec les conspirateurs. Suivant le rapport officiel, plus de 500 personnes furent tuées pendant les trois derniers jours, sans enquête ni jugement. De nouvelles exécutions sont préparées et la presse est pleine d'articles exigeant du sang. Lockhart fut arrêté et condamné à mort, mais au dernier moment nous avons réussi à le sauver.

« Vingt-huit Anglais avec le consul et onze Français ont été arrêtés à Petrograd. L'état des prisons défie toute description. Dans la forteresse de Pierre-et-Paul où tous les Anglais sont emprisonnés, les prisonniers n'ont absolument pas de nourriture. Pour remédier à cet état de choses, nous avons formé une organisation. Chaque nuit des exécutions se produisent sans aucun jugement préalable. La terreur continue. Les représentants des Gouvernements étrangers, y compris l'Allemagne, ont protesté de vive voix et par écrit.

« Une liste de plus de 1.000 otages fut publiée par le Gouvernement. Dans cette liste se trouvent quatre officiers serbes qui seront fusillés si un attentat contre un commissaire se produit. »

N° 5

M. Lindley à M. Balfour.

(Reçu le 11 septembre.)

(Télégramme.) Arkhangel, le 6 septembre 1918.

Je viens de recevoir des nouvelles du meurtre du capitaine Cromie par les Bolcheviks et des accusations portées par eux contre lui. Le fait est que ce brave officier avait consacré tout son temps, à Petrograd, au service de son pays. Son premier but était d'em-

pêcher que la flotte baltique ne tombât entre les mains des Allemands. Ensuite il aida à évacuer du précieux matériel en réserve, et dernièrement donna toute son attention pour empêcher une avance allemande sur Vologda. Cette activité au milieu de dangers quotidiens pour sa vie, et cela pendant des mois, le mit plus ou moins en rapports avec les adversaires des Bolcheviks que ceux-ci traitent de réactionnaires.

Ses plans pouvaient fort bien comporter la destruction de certains ponts comme les Bolcheviks le déclarèrent.

En la personne du capitaine Cromie, S. M. le Roi a perdu un très brave, capable et dévoué serviteur.

N° 6

De Sir M. Findlay à M. Balfour.

(Reçu le 18 septembre 1918.)

(Télégramme.) Christiania, le 17 septembre 1918.

Ce qui suit est le rapport du ministre des Pays-Bas à Petrograd, daté du 6 septembre (reçu ici aujourd'hui), sur la situation en Russie, en particulier en ce qui concerne les sujets et intérêts britanniques qui sont sous la protection de ce ministre :

« Monsieur,

« Le 30 août, je suis parti pour Moscou, surtout en vue des négociations pour l'évacuation des sujets britanniques.

« Le même jour, Uritsky, le commissaire préposé à la lutte contre la contre-révolution à Petrograd, était assassiné par un étudiant juif, Kanéguisser, dont le père est un ingénieur très riche et ayant une bonne position à Petrograd. Ce meurtre fut aussitôt attribué

par les autorités bolcheviques et par la presse bolchevique (seule existante en Russie) aux Anglais et aux Français.

« La même nuit, le consul Woodhouse, l'officier mécanicien Le Page, furent arrêtés à 1 heure du matin, dans la rue.

« Tous les efforts furent faits le jour suivant par mon secrétaire Van Niftrik, pour qu'on les relâchât, et la mise en liberté de Woodhouse fut promise pour cet après-midi (31 août).

« A 5 heures, le 31 août, comme le consul Bosanguet et le vice-consul en activité Kimens qui a été occupé tout le jour avec M. Van Niftrik pour l'aider à faire relâcher les prisonniers, s'approchaient de l'ambassade, ils furent avertis de ne plus s'en approcher car elle était occupée par les gardes rouges et que deux personnes avaient été tuées.

« Ils décidèrent d'aller de suite retrouver M. Van Niftrik et lui demandèrent de les aider à rentrer à l'ambassade. Pendant qu'ils s'en allaient lentement de l'ambassade, leur auto fut arrêtée par une autre où se tenaient des Bolcheviks, dont l'un braqua sur eux un revolver en leur ordonnant de lever les mains. Ils furent fouillés; ils durent décliner leur nom et leur fonction, mais à leur grande surprise, ils furent autorisés à continuer leur route. M. Van Niftrik alla avec eux au n° 2 de la rue Gorokhovaya où se tenait la Commission pour combattre la contre-révolution, où l'on conduisait en général les personnes arrêtées, et où M. Woodhouse était emprisonné.

« M. Van Niftrik eut une longue conversation avec le commandant de Petrograd, Chatoff; il protesta beaucoup contre les violations inouïes du droit des gens qui venaient d'avoir lieu. Il demanda l'autorisation immédiate d'aller à l'ambassade pour être présent au moment de la perquisition. L'autorisation

fut refusée par Chatoff qui dit que la perquisition avait lieu parce que les autorités avaient des pièces convaincantes que le Gouvernement britannique était impliqué dans l'assassinat d'Uritsky. Alors qu'ils s'en allaient et que leur auto passait devant le Palais d'Hiver, ils virent le personnel arrêté du consulat britannique et des missions, ainsi que quelques civils, convoyés vers le n° 2 Gorokhovaya.

« Une réunion du corps diplomatique des États neutres eut lieu cette nuit sur l'initiative de M. Van Niftrik. On a examiné les points suivants :

« 1° La mise en liberté immédiate de tous les gens arrêtés devait être demandée;

« 2° On devait insister pour que M. Van Niftrik fût présent à l'interrogatoire des gens arrêtés;

« 3° On devait attirer l'attention du Gouvernement sur la grave faute commise contre le droit des gens par l'occupation de l'ambassade britannique, sur la porte de laquelle il y avait une note disant qu'elle était sous la protection de la légation des Pays-Bas, et par le refus de permettre à M. Van Niftrik d'assister à la perquisition.

« La réunion rédigea une protestation à remettre aux autorités du Soviet à Moscou.

« Le 1er septembre, on apprit des détails sur la violation de l'ambassade. Les gardes rouges commandés par plusieurs commissaires entrèrent à l'ambassade vers 5 heures de l'après-midi, et s'y conduisirent avec la plus grande brutalité. Le capitaine Cromie, qui essaya de défendre l'entrée et qui fut menacé d'être tué « comme un chien », tira et tua deux hommes. On tira sur lui; il mourut presque aussitôt. Tout le personnel du consulat et des missions et quelques civils présents par hasard à l'ambassade, furent alors conduits à pied, sous escorte, au n° 2 de la rue Gorokhovaya où ils restèrent jusqu'au mardi 3 septembre.

Ils furent alors (vers 4 heures de l'après-midi) convoyés vers la forteresse de Pierre-et-Paul.

« Pendant les quelques jours suivants, des efforts répétés furent faits par M. Van Niftrik et M. Van der Pals, et aussi par des légations neutres, pour obtenir la mise en liberté des gens arrêtés, mais sans succès. M. Van Niftrik essaya avec succès d'obtenir une entrevue avec M. Zinovieff, président de la commune du Nord, le 1er septembre. M. de Scavénius, le ministre danois, qui exprima une profonde indignation concernant tous ces événements, vit Zinovieff à 9 heures du soir, ce jour; il s'exprima en termes véhéments. On lui promit que le corps du capitaine Cromie serait remis (à lui et à M. Van Niftrik). Le 2 septembre, ils conduisirent le corps dans l'église anglaise. Les funérailles eurent lieu en présence de tout le corps diplomatique et de la plus grande partie de la colonie anglaise et française. Le cercueil fut couvert du drapeau anglais et tout décoré de fleurs. Quand il eut été descendu dans la tombe, j'ai prononcé les paroles suivantes, en français et en anglais : « Au nom du Gouvernement « britannique et au nom de la famille du capitaine « Cromie, je vous remercie tous, notamment les repré- « sentants des pays alliés et neutres, pour l'honneur « que vous avez fait au capitaine Cromie. Amis, nous « avons tous connu le capitaine Cromie comme un vrai « ami, comme un gentleman anglais, et comme un offi- « cier anglais dans le sens le plus élevé de ce mot. Heu- « reux le pays qui produit des fils comme le capitaine « Cromie. Que son splendide et bel exemple nous guide « et nous inspire pour le restant de nos jours. Amen. »

« Le doyen du corps diplomatique, M. Odier, ministre de Suisse, exprima sa profonde sympathie et son admiration pour feu le capitaine Cromie qui est mort pour son pays. Dans la soirée du 3 septembre, aucun résultat n'ayant été obtenu des autorités com-

munales, une autre réunion du corps diplomatique eut lieu. A la réunion furent présents les représentants des pays neutres; M. Van der Pals représentait la légation des Pays-Bas.

« Un détail inattendu fut la présence des consuls généraux allemand et autrichien.

« Tout le corps diplomatique se réunit à 9 heures et se dirigea vers la demeure de Zinovieff où il obtint avec difficulté une entrevue de lui. M. Odier protesta fortement au nom des légations neutres contre l'action dirigée par les autorités communales contre les sujets étrangers. Il souligna le fait que, pour tout acte de violence commis contre un étranger, les représentants du Gouvernement des Soviets seront personnellement responsables. Il demanda qu'un représentant d'un pays neutre fût présent à l'interrogatoire des gens arrêtés. Zinovieff dit qu'il devait consulter ses collègues à ce sujet. M. Van der Pals insista encore sur ce point. Après M. Odier, parla le consul général allemand qui protesta avec énergie, au nom de l'humanité, contre le régime de terreur instauré par les Bolcheviks. Il rappela le discours sanguinaire de l'autre jour prononcé par M. Zinovieff; il dit que, bien que les Français et les Anglais arrêtés, appartinssent à des pays en guerre avec l'Allemagne, il lui était impossible de ne pas se joindre aux représentants neutres pour protester contre la conduite adoptée par les Bolcheviks.

« Je suis rentré à Petrograd hier, venant de recevoir un télégramme de mon secrétaire insistant pour mon retour; je n'ai pu assumer la responsabilité d'être absent plus longtemps, la situation devant être mauvaise comme je le pensais. Jusqu'aujourd'hui, la situation ne s'est guère améliorée. En outre des arrestations d'Anglais, on arrêta de nombreux citoyens français, y compris l'attaché commercial de l'ambassade,

bien que les autres agents français ne fussent pas encore touchés.

« Des milliers de Russes appartenant à des milieux d'officiers et des classes aisées, ainsi que des marchands et boutiquiers, sont chaque jour arrêtés; d'après une communication officielle, 500 d'entre eux ont été déjà fusillés. Parmi les gens arrêtés, il y a un grand nombre de femmes. Les quatre derniers jours, aucune nouvelle arrestation d'Anglais n'a été faite. L'état des Anglais en prison est très précaire; pendant les quelques derniers jours on a eu tout le temps des rapports constatant qu'on n'a pas encore décidé s'il faut les relâcher ou les fusiller. Il semble y avoir une forte tendance à considérer ces gens comme des otages.

« Ceux qui appartiennent aux missions navales et militaires courent sans doute le plus grand danger; en l'état de colère présent des Bolcheviks, tout est possible; mais il y a quelque espoir que le personnel des consulats et les civils seront relâchés avant que l'affaire ne devienne plus mauvaise.

« Quant aux membres des missions, l'espoir de mise en liberté est très faible. L'état dans lequel les Anglais sont tenus à la forteresse de Pierre-et-Paul est abominable. Je fus informé hier par M. Darcy, attaché commercial à l'ambassade française, qui venait d'être relâché, qu'ils sont entassés pêle-mêle avec les autres prisonniers : vingt dans chaque cellule (20 × 10 pieds). Dans chaque cellule il n'y a qu'un lit, le reste doit dormir sur le sol. Aucune nourriture ne leur est fournie par les autorités de la prison; ils dépendent entièrement des arrangements faits par l'ambassade et des vivres fournis par leurs amis et parents. Des tapis, des oreillers, des médicaments sont envoyés de temps en temps; mais on se heurte aux plus grandes difficultés pour faire parvenir tout ceci.

« Du 31 août au 2 septembre, aucune nourriture ne

fut reçue par les prisonniers. Depuis lors ils en ont reçu quelque peu du dehors, mais il faudrait encore savoir s'ils continueront à en recevoir régulièrement, bien que je ne négligerai rién pour y arriver.

« Les prisonniers russes meurent de faim; cela rend encore plus difficile la question du ravitaillement des Anglais, du fait de la présence de Russes affamés dans leurs cellules. Ci-joint une lettre des prisonniers anglais que je viens de recevoir, et qui se passe de commentaires.

« Hier soir j'ai essayé de voir Zinovieff pour l'informer des terribles conditions d'existence dans la forteresse, mais il refusa absolument de me recevoir. Je ne pus non plus voir le successeur d'Uritsky; je n'ai vu qu'un de ses subordonnés qui se conduisit, comme on pouvait s'y attendre, avec un manque de courtoisie absolu. Je l'ai informé des conditions de la forteresse; il promit d'en parler au commandant de celle-ci, qu'il devait voir dans la nuit. Il refusa de me donner le numéro de téléphone de Zinovieff et le nom du commandant de la forteresse. Quant à la situation à Moscou, je ne puis que dire qu'à mon avis, elle est fort grave : 19 Anglais et 30 Français ont été arrêtés et sont gardés dans les plus mauvaises conditions. M. Lockhart, qui fut relâché puis arrêté de nouveau, n'a pas été fusillé le 4 septembre uniquement grâce à mes efforts. Avant mon départ de Moscou, une promesse formelle m'a été faite qu'il serait relâché, mais sa position est très précaire, et tous ceux qu'on a arrêtés sont là-bas en grand danger.

« M. Lockhart est accusé par le Gouvernement des Soviets d'avoir organisé un complot pour le renverser. Les journaux officiels et autres des Bolcheviks sont pleins de détails sur ce prétendu complot, dans lequel les représentants anglais à Petrograd sont accusés d'avoir aussi trempé.

« Les attentats à la vie de Lénine sont attribués, par les Bolcheviks, aux Anglais et aux Français; s'il mourait, il est fort possible que tous ceux arrêtés à Moscou et à Petrograd seraient fusillés. A Moscou, j'ai eu de fréquentes entrevues avec Tchitchérine et Karakhan. Tout le Gouvernement des Soviets est tombé maintenant au rang d'une organisation de criminels.

« Les Bolcheviks se rendent compte maintenant que leur jeu est perdu; ils sont entrés dans la voie de la folie criminelle. J'ai maintes fois répété avec énergie à Tchitchirine qu'il devait se rendre compte que le Gouvernement des Soviets ne pouvait être un sérieux adversaire de l'Angleterre.

« L'Angleterre a plus de souffle que les Soviets. Elle ne serait pas intimidée; même si des centaines de sujets britanniques étaient exécutés, l'Angleterre ne s'écartera pas d'un cheveu de son but. Un moment viendra où les autorités des Soviets, homme par homme, paieront tout acte de violence commis par elles. Mais malgré toute ma persévérance, je ne pus obtenir de promesse précise de Tchitchérine; seulement des réponses évasives et quelques mensonges.

« Les Bolcheviks ont brûlé leurs vaisseaux; ils sont prêts pour toutes les vilenies. Quant au but de mon voyage à Moscou — l'évacuation des Anglais de Russie — j'ai trouvé nécessaire de promettre que Litvinoff serait autorisé à quitter immédiatement l'Angleterre pourvu qu'en échange de cette concession, tous les sujets britanniques y compris le personnel des consulats et des missions seraient autorisés à quitter la Russie.

« On se mit d'accord en ce qui concerne les consulats et les civils, y compris ceux actuellement détenus à Petrograd, mais une exception fut faite pour les membres des missions navales et militaires jusqu'à l'arrivée en Russie des délégués de la Croix-Rouge

russe se trouvant en France, pour le rapatriement des soldats russes.

« Le résultat des négociations fut communiqué au ministre de S. M. le Roi à Stockholm pour être transmis au Gouvernement britannique.

« Quant à l'envahissement de l'ambassade à Petrograd, j'eus l'occasion de présenter à Tchitchérine et Karakhan, après ma propre protestation et la demande de réparation incluses dans ma note du 2 septembre, aussi la protestation de tout le corps diplomatique neutre que j'ai également signée (Voir plus haut).

« Cette note demandait que tout le personnel arrêté fût relâché et que l'ambassade me fût confiée, en insistant sur le fait que le Gouvernement des Soviets sera tenu responsable de cette atteinte au droit des gens qui me paraît unique dans l'histoire. J'ai fait un rapport de ceci à mon Gouvernement à La Haye par l'intermédiaire de Tchitchérine, pour qu'il le transmît à la légation britannique. Mais je ne puis affirmer que le télégramme ait été envoyé. Tchitchérine désirait éluder cette question de mise en liberté des prisonniers faits à l'ambassade; il est d'accord seulement pour me confier l'ambassade. Mais je lui ai déclaré que cela doit être tout ou rien; que je ne voulais pas de demi-mesures, que j'exigeais que tous les documents saisis me fussent remis.

« Ce rapport qui précède montre la situation extrêmement critique. Le danger est maintenant si grand que je crois de mon devoir d'appeler l'attention du Gouvernement anglais et de tous les autres pays sur le fait que si l'extension du bolchevisme en Russie n'était pas arrêtée, il menacerait bientôt lacivilisation du monde entier. Ceci n'est pas une exagération; mais une question de fait. Et la manière d'agir extraordinaire des consuls généraux allemand et autrichien dont on a parlé, qui se joignirent à la protestation

des légations neutres, semble indiquer que l'on se rend compte du danger aussi en Allemagne et en Autriche.

« A mon avis, la suppression immédiate du bolchevisme est le plus grand des problèmes qui se posent à l'heure actuelle sans en excepter la guerre qui fait encore rage.

« Si le bolchevisme n'est pas extirpé immédiatement, il va sûrement, sous une forme ou autre, s'étendre sur toute l'Europe et au monde entier.

« En effet, il est organisé et dirigé par les Juifs qui n'ont aucune nationalité et dont le seul objet est de détruire l'état de choses actuel pour réaliser leurs projets. La seule manière d'agir pour éviter ce danger est une action collective de toutes les puissances.

« Je crois aussi qu'il ne faut soutenir aucun autre parti socialiste en Russie, et, moins que tout autre, le parti socialiste révolutionnaire, dont le but pour le moment est de renverser le pouvoir bolcheviste, mais dont les projets sont en réalité les mêmes, c'est-à-dire d'établir la dictature du prolétariat dans le monde entier. Les socialistes révolutionnaires ne feront jamais la guerre à un pays étranger et leurs affirmations du contraire, qu'ils font maintenant, ne sont qu'une tactique anti-bolcheviste.

« Je prie que ce rapport soit télégraphié chiffré et en entier au ministère des Affaires étrangères d'Angleterre, le plus tôt possible, vu son importance. »

Ce qui suit est une copie d'une lettre reçue des prisonniers anglais de la forteresse de Pierre-et-Paul à Petrograd, du 5 septembre 1918.

« Votre Excellence, nous ne sommes pas autorisés à écrire des lettres. Nous vous écrirons chaque jour, car les chances pour que nos lettres passent sont très petites. Notre vie ici est pire qu'au n° 2 de la rue Gorokhovaya et à certain point de vue, on nous traite

ici exactement comme les officiers et bourgeois russes qui meurent peu à peu de faim. Notre seul espoir est de recevoir des envois, mais on ne nous les remet plus pour l'instant. Ceux attendus le lundi ne nous ont pas été encore remis. Tout dépend du caprice de quelqu'un exerçant l'autorité et qui est très fantasque. Certainement nous avons le droit d'être traités en prisonniers de guerre et d'être visités par les neutres, le droit de pouvoir aussi acheter des vivres, d'avoir des nouvelles, de faire de l'exercice, d'avoir du linge propre, etc. En dehors de la question des vivres, les plus importantes sont celles des vêtements et des soins médicaux. Tous les prisonniers d'ici ont la diarrhée chronique, la plupart d'entre nous en sont atteints maintenant. Les demandes de médecin ou de médicaments, ou les plaintes au commandant sont laissées sans aucune suite. Bref, on nous traite d'une manière tout à fait inhumaine. Ce qui suit est un court récit de notre traitement, depuis samedi dernier. On ne nous a pas dit la raison de notre arrestation et, dès le début, toute demande de vous voir fut grossièrement repoussée d'une manière pleine de mépris. Nous sommes arrivés au n° 2 de la Gorokhovaya à 6 heures du soir le samedi, et après un interrogatoire dirigé au hasard nous fûmes enfermés à 8 heures du soir dans une chambre de 25 pieds de long sur 15 pieds de large, où il y avait déjà 50 Russes arrêtés : des meurtriers, des spéculateurs, etc.

« Tous les lits étaient déjà occupés; nous passâmes la nuit tantôt sur l'une des trois chaises dégoûtantes, tantôt par terre ou à nous promener. Vers le matin, nous commencions à être couverts de vermine, très sales, fatigués et affamés.

« Le premier repas nous fut donné à 1 heure de l'après-midi : de petits bols de mauvais poisson, de la soupe et le huitième d'une livre de pain (50 grammes).

A 6 heures de l'après-midi, on nous donna encore 50 grammes de pain. La même nourriture le lundi. La nuit du dimanche, la chambre était moins pleine; nous pûmes dormir un peu. Nous nous étions habitués à cette excursion (*sic*). Des paquets arrivèrent lundi et soulagèrent notre situation matérielle. Le mardi, à 4 heures de l'après-midi, nous fûmes conduits ici sous escorte à travers les rues. La demande du consul d'avoir un véhicule pour transporter nos affaires fut très grossièrement repoussée. Ici on nous répartit dans des cellules de 20 pieds sur 10, pour y compléter le nombre de 20. Dans notre cellule il y a 13 Russes dont 4 meurent peu à peu d'inanition. Ils n'ont rien eu à manger depuis plus de trois jours. Après avoir été ici trente-trois heures, on nous donne de la soupe à 3 heures et un huitième de livre de pain. Nous ne pouvons manger la soupe : du bois, du cuir, des cailloux mélangés aux choux et du papier, tels en étaient les éléments principaux. Ainsi, tôt ou tard, nous devrons aussi mourir de faim. Notre besoin immédiat est de recevoir des envois, mais il est indispensable que vous en envoyiez quelques-uns samedi pour voir s'ils sont livrés à destination et pour avoir nos reçus. Autrement, ils ne seront pas délivrés. Puis nous avons besoin de médicaments : 1° pour la diarrhée, 2° de l'aspirine (nous ne pouvons en obtenir), 3° nous avons besoin d'argent. Nous vous écrirons encore demain. On ne nous permet pas de quitter nos cellules. La porte n'est jamais ouverte. Le W.-C. de temps en temps ne fonctionne pas, et l'air est épouvantable. Que dois-je dire de plus, sinon que j'espère que le contenu de ce rapport sera communiqué au Gouvernement de Sa Majesté.

« Avec nos excuses de vous donner cette peine,

(s) « De la part des prisonniers britanniques
de la forteresse Pierre-et-Paul. »

N° 7

De M. Alston à M. Balfour.

(Reçu le 18 septembre.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 16 septembre 1918.

Le consul de Sa Majesté à Ekaterinbourg, M. Preston, qui quitta cette ville le 1er septembre, vient d'arriver ici et nous a donné les détails suivants sur le sort de la famille impériale russe :

L'ex-empereur de Russie et la grande-duchesse Tatiana furent amenés de Tobolsk à Ekaterinbourg par les Bolcheviks le 1er mai 1918. L'Empereur fut convenablement logé près du Consulat britannique. Le reste de la famille impériale, y compris l'ex-Impératrice, les trois autres filles et le Tsarevitch arrivèrent quelques jours plus tard. Les membres de la suite, y compris le prince Dolgorouki et les précepteurs français et anglais qui vinrent de Tobolsk avec la famille impériale, ne furent pas autorisés à rester avec l'Empereur à Ekaterinbourg et retournèrent à Tobolsk. Le prince Dolgorouki fut mis en prison où il est mort de maladie ou bien il fut tué.

Le prince Dolgorouki me demanda fréquemment comme au doyen du Corps diplomatique d'essayer d'obtenir de meilleures conditions d'existence pour la famille impériale. Il me fut toutefois impossible de rien faire, et quand j'intervins en faveur de la princesse, que je protégeais comme alliée serbe, je fus menacé d'arrestation.

Lorsque l'avance tchèque sur Tchéliabinsk commença, le Gouvernement bolchevik d'Ekaterinbourg, qui avait déjà eu beaucoup de frottements avec le

Gouvernement central sur des questions d'argent, usa de menaces contre la famille impériale comme d'un moyen d'extorquer des fonds du Gouvernement central. Quand les Bolcheviks surent qu'ils devraient bientôt évacuer Ekaterinbourg en raison de l'avance tchèque, ils demandèrent au Gouvernement central à Moscou ce qu'ils devraient faire de l'Empereur. La réponse fut : « Faites-en ce que vous voudrez. » A une réunion des délégués des *Soldats et Ouvriers* de l'Oural du 16 juillet, une décision fut prise de fusiller l'Empereur. Cette décision lui fut communiquée et la sentence exécutée la même nuit par des soldats lettons. Mais on ne trouva aucune trace de son corps. Le reste de la famille impériale fut emmené on ne sait où, tout de suite après. On dit qu'ils ont été brûlés vifs, car des bijoux leur ayant appartenu ont été reconnus par leurs anciens serviteurs. On dit aussi que leurs restes carbonisés furent retrouvés dans une maison brûlée jusqu'aux fondements. On croit possible aussi que les Bolcheviks les aient emmenés au nord, à Verhotoury, en reculant. Étaient en captivité près d'Ekaterinbourg : à Alapaevsk, les grands-ducs George Constantinovitch, Jean Constantinovitch et Serge Michaïlovitch. La princesse Hélène de Serbie, femme du grand-duc Jean Constantinovitch, visitait souvent le Consulat britannique, où l'on faisait tout son possible pour elle; mais, malgré mes protestations énergiques, les Bolcheviks l'emmenèrent quand ils évacuèrent la ville. Avec l'aide de gardes blancs de la ville, les trois grands-ducs mentionnés plus haut purent s'évader, mais on ne sait où ils sont à présent.

N° 8

Sir C. Eliot à M. Balfour.

(Reçu le 2 janvier 1919.)

Ekaterinbourg, le 5 octobre 1918.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous communiquer le rapport suivant sur ce que l'on sait au sujet du sort de la famille impériale russe, ainsi qu'un court récit écrit à ma demande par M. Sidney Gibbes, l'ex-précepteur de S. A. I. le Tsarevitch. M. Gibbes accompagna, le 23 mai, les enfants impériaux de Tobolsk à Ekaterinbourg, mais il ne fut pas autorisé à rester dans la même maison que ces derniers, qui habitaient avec leurs parents. Les Bolcheviks d'Ekaterinbourg ont dit dans leurs discours et proclamations que le Tsar fut fusillé dans la nuit du 16 juillet, mais beaucoup de Russes bien informés croient qu'il se trouve sous la protection des Allemands. Je n'ose toutefois espérer que ce soit vrai, si l'on ne me donne pas d'explications plus vraisemblables que celles ayant cours sur ce qu'ont fait les Bolcheviks.

Le délégué chargé de l'enquête, au moment de ma visite, me fit voir la maison où demeura la famille impériale. Il écarta comme une pure légende les histoires ayant cours en Sibérie, que les corps avaient été découverts ou que des soldats appartenant au peloton d'exécution avaient fait des aveux. D'autre part, il ajouta que les récits de gens prétendant avoir vu l'Empereur après le 16 juillet se sont trouvés sans aucun fondement. D'après lui, il y a quatre chances contre trois que le meurtre a été perpétré. La maison est située sur le côté d'une colline. L'entrée conduit au premier étage, où vivait la famille impériale. Le rez-de-chaus-

sée, qui fut occupé par la garde, se composait d'offices et de cuisines, mais ces derniers temps ceux-ci ne fonctionnaient pas. Les seuls aliments permis étaient les rations militaires apportées du dehors et quelques plats spéciaux pour le Tsarevitch, qui étaient fournis par les religieuses d'un couvent voisin. Une haute palissade en bois cache les fenêtres de l'étage supérieur, qui étaient aussi blanchies à l'intérieur; les fenêtres étaient toujours fermées, même en pleines chaleurs d'été. La famille impériale eut à endurer de grandes privations; elle fut exposée à beaucoup d'insolence pendant son séjour dans cette maison.

Elle avait l'autorisation d'une promenade de quinze minutes par jour; le Tsar trouva une distraction en travaillant comme menuisier dans un hangar ouvert. Au moment du repas, souvent des soldats entraient et prenaient une partie de la viande servie sur la table, en disant qu'il y en avait trop. La famille impériale n'était jamais seule. Les chambres, quand je les ai vues, avaient l'air mélancolique et sale, parce que les Bolcheviks avaient brûlé une grande quantité d'objets dans les poêles et les cendres avaient ensuite été retirées par la police et étendues sur le plancher et les tables en vue de découvrir si elles ne contenaient pas quelque chose d'intéressant. Il ne semble pas exister un témoignage quelconque pour confirmer l'histoire populaire que dans la nuit du 16 juillet le Tsar fut emmené de sa maison et fusillé par une bande d'exécuteurs, à la manière habituelle des exécutions bolchevistes; il y a quelques témoignages certifiant que l'on a entendu des cris et des coups de feu dans la maison et qu'aucun trafic ne fut autorisé dans les rues avoisinantes.

On suppose que le meurtre a été commis dans une chambre du rez-de-chaussée, qui fut mise sous scellés, mais qu'on a eu l'amabilité d'ouvrir pour mon inspec-

tion. Elle était tout à fait vide. Le plancher était en bois ordinaire, les murs en bois étaient couverts de plâtre. Des vers grossiers et des figures obscènes étaient tracés sur le mur.

Sur le mur opposé à la porte et sur le plancher il y avait traces de dix-sept balles, ou, pour être plus exact, des marques montrent l'endroit d'où on avait découpé des morceaux de mur et de plancher en vue d'enlever les traces de balles; les délégués chargés de l'enquête avaient trouvé nécessaire de les enlever pour les examiner ailleurs. Ils constatèrent que des balles de revolver browning ont été trouvées dans tous les trous et quelques-uns étaient tachés de sang. Ailleurs on ne voyait aucune trace de sang, mais il y avait quelques indices que les murs avaient été grattés et lavés. La position des balles indiquait que l'on avait tiré sur les victimes quand elles étaient à genoux et que quelques coups avaient été dirigés sur elles quand elles étaient tombées par terre. M. Gibbes pensait que pour des raisons religieuses le Tsar et le Dr Botkine avaient dû s'agenouiller en face de la mort. Il n'y a aucune preuve pour décider quelles ont été les victimes ni quel en a été le nombre. Mais on suppose qu'elles étaient cinq, c'est-à-dire : le Tsar, le Dr Botkine, la femme de chambre de l'Impératrice et deux domestiques. On n'a pas découvert de corps ni aucune trace indiquant qu'ils avaient été détruits par le feu ou autrement, mais on a établi qu'un doigt portant une bague appartenant comme on le pense au Dr Botkine, fut trouvé dans un puits.

Le 17 juillet, un train avec les stores baissés quitta Ekaterinbourg pour une destination inconnue; l'on croit que des membres survivants de la famille impériale s'y trouvaient. On voit d'après ce court récit que seules les affirmations des Bolcheviks sont une preuve de la mort du Tsar.

Et c'est une tâche facile pour les esprit ingénieux et optimistes d'inventer des contes vraisemblables d'évasion de Sa Majesté Impériale. Il faut admettre, en effet, que puisque l'Impératrice et ses enfants, que l'on croit encore en vie, ont totalement disparu, il n'y a rien de déraisonnable à supposer que tel est aussi le sort du Tsar. Les traces dans la chambre d'Ekaterinbourg montrent tout au plus que quelques personnes inconnues ont été tuées là, ce qui a pu arriver après une querelle entre gens ivres. Mais je crains qu'une autre manière de voir les choses ne se rapproche plus de la vérité. Il me semble extrêmement vraisemblable que les Bolcheviks de Moscou, ou tout au moins une partie d'entre eux, désiraient remettre le Tsar aux Allemands. Dans ce dessein, un commissaire arriva à Tobolsk et emmena Leurs Majestés Impériales d'une manière hâtive, mais non dépourvue de bienveillance, probablement dans l'intention de les conduire à Moscou.

Évidemment, il savait que les dispositions des Bolcheviks sibériens étaient suspectes; car il arrêta le train aux abords d'Omsk, apprenant que les autorités locales voulaient arrêter le Tsar, il donna l'ordre de diriger le train sur Ekaterinbourg, c'est-à-dire sur la seule route vers Moscou.

Mais quand le train arriva à Ekaterinbourg, il fut arrêté par les autorités locales et tous les passagers emmenés. Ensuite, les enfants impériaux ont été conduits à Ekaterinbourg de Tobolsk et placés sous bonne garde avec leurs parents. La manière dont fut traitée la famille impériale à Ekaterinbourg montre une animosité qui n'existait pas à Tobolsk; les Bolcheviks devinrent de plus en plus hostiles et soupçonneux à mesure qu'ils sentaient que leur pouvoir prenait fin et qu'ils devaient abandonner la ville. Il y a quelques preuves qu'ils furent très effrayés par

un aéroplane qui survolait le jardin de la maison, et je crois qu'il est admissible que dans un accès de colère et de panique ils en aient fini avec Sa Majesté Impériale. C'est l'opinion générale à Ekaterinbourg que l'Impératrice et ses enfants ne furent pas massacrés, mais envoyés le 17 juillet au nord ou à l'ouest.

L'histoire qu'ils furent brûlés dans la maison semble l'amplification du fait qu'on a trouvé, dans un bois aux abords de la ville, un amas de cendres, résultant d'une grande quantité de vêtements brûlés.

Sous les cendres, on trouva un diamant. Or comme l'on disait qu'une des grandes-duchesses avait cousu un diamant dans la doublure de son manteau, on suppose que les vêtements de la famille impériale furent brûlés ici. On a trouvé dans la maison des cheveux qu'on a reconnu comme appartenant à l'une des grandes-duchesses. Il semble très probable que la famille impériale fut déguisée avant d'être emmenée.

A Ekaterinbourg je n'ai même pas entendu une rumeur concernant leur sort, mais les histoires qui ont suivi au sujet du meurtre des différents grands-ducs et duchesses ne peuvent qu'inspirer des craintes.

J'ai l'honneur, etc.

(s) C. Eliot.

Inclus dans le n° 8

Mémorandum écrit par M. Sidney Gibbes, ancien précepteur du Tsarevitch, donné à moi, Haut Commissaire, le 5 octobre à Ekaterinbourg.

L'Empereur n'avait pas de raison de se plaindre de son traitement pendant son séjour à Tobolsk; sa santé s'était sensiblement améliorée. Il paraissait sentir qu'il était débarrassé d'une lourde tâche et qu'il avait rejeté la responsabilité sur d'autres épaules. Son inactivité forcée lui donnait davantage le loisir de se

vouer à sa femme et sa famille. C'était indubitablement la plus chère préoccupation de sa vie. L'Impératrice souffrait davantage, mais supportait bravement tous les ennuis. Les grandes-duchesses étaient satisfaites et toujours heureuses; elles paraissaient se contenter de la simple vie à laquelle elles étaient réduites, quoiqu'elles aspirassent à plus d'exercices en plein air. La cour de la maison n'était qu'une faible compensation des grands parcs d'autrefois. Ceci paraissait vraiment leur plus grande souffrance. Le Grand-Duc jouissait d'une assez bonne santé la plupart du temps; il souffrait le plus du manque de jeunes compagnons, quoique le fils du docteur fût parfois autorisé à jouer avec lui. Cette simple vie de famille continua jusqu'au commencement d'avril, quand le premier commissaire important des Bolcheviks, Jakovlef, arriva de Moscou. Il fut reçu par l'Empereur, qui lui montra les chambres dans lesquelles la famille impériale vivait, y compris celle du Grand-Duc héritier, dans laquelle celui-ci était malade et au lit. A la fin de la visite, il redemanda à voir le Grand-Duc.

Après le déjeuner, le 12 avril, Jakovlef annonça à l'Empereur et l'Impératrice qu'il avait reçu des ordres d'emmener l'Empereur et qu'il espérait que celui-ci voudrait bien y consentir sans l'obliger à user de la force. L'Impératrice était profondément affectée; sur sa demande, elle fut autorisée à accompagner l'Empereur et à prendre avec elle leur troisième fille, la grande-duchesse Marie. De hâtifs préparatifs pour le départ furent faits. La famille impériale dîna seule; mais toutes les personnes qui prenaient ordinairement leur repas avec elle furent invitées à prendre le thé à 11 heures. Le thé fut servi sur une grande table ronde; ce fut un bien triste repas.

Le départ était fixé à 3 heures du matin; peu de temps avant cette heure, les voitures entrèrent dans

la cour. L'Empereur partit avec Jakovlef; l'Impératrice et la grande-duchesse Marie dans une voiture à moitié découverte (tarantass). Elles étaient accompagnées par le prince Dolgorouki, le Dr Botkine, la femme de chambre de l'Impératrice Démidova, le valet de l'Empereur, Chemidoroff, et le valet Saidneff.

Les voitures étaient tapissées de foin sur lequel ils étaient assis, ou plutôt allongés. Les routes étaient dans des conditions épouvantables; le dégel avait commencé; à un endroit, les voyageurs ont été obligés de traverser la rivière à pied, la glace étant peu sûre. La seconde nuit, ils s'arrêtèrent pour quelques heures dans une cabane.

Le jour suivant, ils arrivèrent à Tumen, où un train les attendait qui les emmena dans la direction d'Omsk. Quelques verstes avant la ville, Jakovlef quitta le train; il alla en auto au télégraphe pour communiquer avec Moscou, trouvant que toutes les dispositions étaient prises à Omsk pour arrêter la famille impériale, Jakovlef retourna au train et l'on repartit dans la direction opposée. Arrivés à Ekaterinbourg, le train fut arrêté; tout le monde sortit : le prince Dolgorouki fut emmené en prison et les autres conduits à une maison particulière au centre de la ville, laquelle fut rapidement préparée pour les recevoir.

Une haute palissade de bois fut rapidement élevée autour de la maison; les fenêtres blanchies à l'intérieur. L'Empereur, l'Impératrice et la grande-duchesse Marie y vécurent jusqu'au 16 juillet, le reste des enfants fut amené de Tobolsk le 23 mai. Pour ce voyage, de grandes précautions furent prises; tous les effets personnels de la famille impériale ainsi que leurs meubles furent rapportés en même temps. Le train arriva au milieu de la nuit, mais il fut manœuvré jusqu'à 7 heures du matin; les enfants furent alors emmenés en fiacre à la maison. La nuit était très froide

et une neige épaisse tombait. A l'heure du thé, la comtesse Hendrikoff, la demoiselle d'honneur de l'Impératrice, Mlle Schneider, lectrice russe de l'Impératrice, et le général Tatischeff furent emmenés à la prison; ils ont été fusillés depuis lors.

A 11 heures, trois laquais, le cuisinier et son marmiton reçurent l'ordre de se préparer à aller à la maison, et depuis lors deux certainement, et peut-être quatre, furent fusillés. Le reste du personnel, composé de la baronne Buxhoevden, dame d'honneur de l'Impératrice, les précepteurs anglais et français, et près de seize personnes de la suite et domestiques ont été mis en liberté et heureusement sauvés. Depuis le départ des Bolcheviks, la maison dans laquelle la famille impériale a vécu a été examinée. Des traces certaines de meurtre existent, mais le nombre des coups de feu n'est pas suffisant pour établir que toutes les personnes emprisonnées furent massacrées. Une partie fut massacrée, une autre fut emmenée, et comme on a trouvé les cheveux de la Grande-Duchesse, on suppose que les enfants de l'Empereur furent emmenés sous un déguisement. Des vêtements ayant été brûlés dans une forêt aux environs de la ville, cela confirme aussi cette supposition.

Les Bolcheviks annoncèrent après cette date, à une réunion publique tenue au théâtre et par des proclamations affichées sur les murs, que l'Empereur a été fusillé, et que la famille impériale a été mise en sûreté. Jusqu'à présent, il n'y a pas de raisons de croire leurs déclarations fausses, alors que le témoignage des cheveux semble prouver qu'au moins une partie de leurs déclarations en ce qui concerne les enfants étaient exactes. Depuis cette date, trois mois se sont écoulés. Les autres membres de la famille impériale emprisonnés à Alapaevsk, une petite ville éloignée de 100 verstes d'Ekaterinbourg, et qui comprenaient parmi eux le

grand-duc Serge Michaïlovitch, le prince Jean Constantinovitch, le prince Igor Constantinovitch et le comte Vladimir Pavlovitch Palé, ont tous été tués, on a des raisons de le craindre. La grande-duchesse Serge, qui y était aussi, a été blessée, d'après un rapport, et emmenée. La princesse Hélène Petrovna de Serbie, venue à Ekaterinbourg pour être près de son mari, fut arrêtée avec deux officiers serbes qui étaient arrivés pour la convaincre de partir. Depuis lors, elle fut emmenée avec les autres otages pris dans la ville.

N° 9

M. Alston à M. Balfour.

(Reçu le 5 novembre.)

(Télégramme.) Vladivostok, 4 novembre 1918.

Ce qui suit vient du consul d'Ekaterinbourg, le 28 octobre :

« Je regrette de rapporter que je suis informé par l'État-major russe qu'après la prise d'Alapaevsk par les troupes russes, le 29 septembre, on a trouvé des corps suffisamment conservés pour être reconnus. Ce sont les corps de la grande-duchesse Élisabeth Fedorovna et de trois princes de la famille impériale, Jean, Constantin et Igor Constantinovitch, ainsi que celui du grand-duc Serge Michaïlovitch et celui d'une dame d'honneur dont le nom est inconnu. Ils furent trouvés dans un puits de mine dans lequel ils furent jetés sans doute vivants. Des bombes furent lancées sur eux, mais ne firent pas explosion.

« Tous furent enterrés avec cérémonie en présence d'une grande foule. On croit que la princesse Hélène

de Serbie est à Perm, où elle fut emmenée par les Bolcheviks avec la mission serbe quand ils évacuèrent Ekaterinbourg. Je fais des recherches avec soin. »

N° 10

M. Lockhart à Sir G. Clerk.

10 novembre 1918.

Cher Sir George,

Les points suivants pourront intéresser M. Balfour :

1° Les Bolcheviks ont établi un régime de force et d'oppression inconnu dans l'histoire de n'importe quelle autocratie;

2° Eux qui sont les plus fermes défenseurs de la liberté de la parole, ils ont supprimé depuis leur prise de pouvoir tout journal qui n'approuve pas leur politique. Sous ce rapport, la presse socialiste a le plus souffert. Même les journaux des internationalistes, comme celui du menchevik « Martoff », ont été supprimés, et les malheureux rédacteurs en chef jetés en prison ou forcés de prendre la fuite pour sauver leur vie;

3° Le droit de réunion publique fut aboli. Le droit de vote fut enlevé à tout le monde, sauf aux ouvriers d'usines et aux plus pauvres entre les domestiques.

Même parmi les ouvriers, ceux qui osent voter contre les Bolcheviks sont inscrits, par la police secrète, comme des contre-révolutionnaires et ils sont heureux si leur sort est d'être seulement jetés en prison, prison dont on peut dire que dans la Russie d'aujourd'hui « beaucoup y entrent, mais peu en sortent »;

4° Les pires crimes des Bolcheviks ont été commis contre leurs adversaires socialistes. Dans les innombrables exécutions faites par les Bolcheviks, il y a un grand pourcentage de socialistes qui avaient consacré

toute leur vie à la lutte contre le vieux régime, mais qui maintenant sont dénoncés comme contre-révolutionnaires, uniquement parce qu'ils n'approuvent pas la manière dont les Bolcheviks ont discrédité le socialisme;

5° Les Bolcheviks ont supprimé même les formes les plus primitives de justice.

Des milliers d'hommes et de femmes ont été fusillés sans le moindre simulacre de jugement, et d'autres milliers restent à pourrir dans les prisons, dans des conditions que l'on ne retrouve que dans les plus sombres moments de l'histoire hindoue ou chinoise;

6° Les Bolcheviks ont restauré les méthodes barbares de tortures. L'interrogatoire des prisonniers a lieu souvent avec un revolver braqué sur leur tête;

7° Les Bolcheviks ont rétabli la pratique odieuse de prendre des otages. Ce qui est encore pire, ils ont frappé leurs adversaires politiques en se vengeant sur leurs femmes. Quand récemment une longue liste d'otages fut publiée à Petrograd, les Bolcheviks arrêtèrent les femmes des hommes qu'ils ne purent trouver et les jetèrent en prison jusqu'à ce que leurs maris vinssent se rendre;

8° Les Bolcheviks qui ont détruit l'armée russe et qui ont toujours été les adversaires déclarés du militarisme, ont mobilisé de force les officiers qui ne partageaient pas leurs opinions politiques, mais dont les connaissances techniques leur étaient indispensables. En les menaçant d'exécution immédiate, ils les obligèrent à combattre leurs compatriotes dans une guerre civile d'une horreur sans égale;

9° L'ambition déclarée de Lénine est de créer la guerre civile à travers toute l'Europe. Chaque discours de Lénine est la condamnation des méthodes constitutionnelles et une glorification de la doctrine de la force brutale. Ayant ce but en vue, il détruit systé-

matiquement, par les exécutions et la faim, toute forme d'opposition au bolchevisme.

Ce système de terreur est dirigé surtout contre les libéraux et les socialistes non-bolcheviks, que Lénine considère comme ses adversaires les plus dangereux;

10° Pour maintenir leur popularité parmi les travailleurs et les mercenaires à leur solde, les Bolcheviks paient à leurs partisans d'énormes salaires au moyen de l'émission illimitée de papier-monnaie sans garantie, et si bien qu'aujourd'hui la monnaie a perdu toute valeur. Même suivant leur chiffre, les Bolcheviks dépensent au delà de leurs recettes des milliards de roubles par an.

Voici les faits que les Bolcheviks peuvent chercher à faire excuser, mais qu'ils ne peuvent nier.

Votre sincèrement,

R. H. B. LOCKHART.

N° 11

Rapports sur la situation en Russie.

I

RAPPORT SUR LES « RÉALITÉS BOLCHEVISTES », PAR Mme L... (1), ANCIENNE ORGANISATRICE ET INSPECTRICE D'UN GRAND HÔPITAL DE GUERRE DE MOSCOU, ET QUI QUITTA LA RUSSIE EN OCTOBRE 1918

Les paysans et la terre. — Déjà pendant la régime du Gouvernement provisoire, la terre avait été transmise à tous les paysans dans chaque district.

---

(1) Comme quelques-unes des personnes qui ont apporté leur témoignage ont des parents et des biens en Russie, et qu'elles comptent rentrer en Russie après la fin du régime bolcheviste, leurs noms ne sont pas divulgués.

Mais on doit se souvenir que le paysan russe a le sens très développé de la propriété et que tout son espoir se concentrait sur la distribution finale de la terre qui ferait de chacun d'eux un propriétaire individuel, et qui lui garantirait la possession, en toute sécurité, de son lot. Les Bolcheviks toutefois, considérant la terre comme la propriété de la nation entière, ont ordonné aux paysans de cultiver leurs champs au profit de la commune locale. Les paysans, désappointés, commencèrent aussitôt à exprimer leur mécontentement de cette nouvelle politique. Cela leur valut l'accusation de déloyauté envers le Gouvernement des Soviets; leur hostilité fut combattue par la nomination de « comititi bednoti » dans chaque district (comités constitués des plus pauvres d'entre les paysans), qui disposaient de la récolte, laissant une certaine quantité en possession de ceux qui y avaient travaillé, en prenant le reste pour eux-mêmes. Cela signifie que ces parasites recevaient ce dont ils avaient besoin sans faire aucun travail productif. C'était équivalent à une prime sur la paresse.

Le résultat inévitable fut la diminution continue des récoltes, ce qui ruinera à la fin la Russie agricole.

L'usine et les ouvriers. — Sous le Gouvernement provisoire, des comités ouvriers furent formés qui s'occupèrent de questions comme l'embauche, le taux des pensions, les salaires, les bonis et toute l'administration de l'usine. Les prix de vente étaient contrôlés et 95 % des profits allaient à l'État et 5 % aux propriétaires. En pratique, ce programme produisit un continuel changement des comités, sous prétexte que les bonis étaient trop bas, et les pensions accordées d'une manière injuste.

Les comités n'étaient jamais assez longtemps au pouvoir pour se mettre au courant des détails de l'entre-

prise. Au commencement de leur régime, les Bolcheviks ne changèrent pas ce système, mais graduellement des changements conduisant à la nationalisation furent introduits. Au mois de mars 1918, le commerce privé fut supprimé et un comité central pour chaque industrie fut établi pour rassembler les produits des différentes entreprises. Les prix de vente étaient fixés par décrets, mais l'argent sur lequel on devait prélever les salaires et les dépenses courantes n'était distribué par le Comité central qu'après de longs délais et des demandes répétées.

En juillet, toutes les usines furent nationalisées, transmises aux ouvriers et placées sous la direction de comités centraux qui fonctionnaient d'une manière très despotique.

Tous les propriétaires et directeurs furent chassés; ils ne purent rentrer dans les entreprises, à moins d'être élus. A la moindre opposition ou protestation, les ouvriers étaient jetés en prison et des canons de campagne pointés sur les bâtiments, avec menace de détruire l'usine complètement.

Les salaires et les vivres. — Le salaire minimum d'un travailleur fut fixé à 500 roubles par mois, alors que des ouvriers spécialistes, en petit nombre, touchaient jusqu'à 1.000 roubles par mois.

Cette somme fut fixée à cause de l'insuffisance de la ration officielle. En fait, la ration officielle était ridiculement insuffisante à entretenir l'existence. Jusqu'au mois de septembre 1916, la portion de pain était d'un quart de livre jusqu'à une demi-livre pour les travailleurs et un sixième de livre pour les autres. Le pain était de très mauvaise qualité, rempli de détritus de toutes sortes; il avait la consistance du mastic. Même cette ration n'était obtenue que rarement. Il est vrai que certains produits pouvaient être

procurés clandestinement, par exemple, la farine de seigle pour 10 roubles la livre (équivalent de 6 sh. aujourd'hui), le beurre à 39 roubles la livre, du sucre à 39 roubles la livre, les œufs à 27 roubles la douzaine. De tout cela résulte qu'un salaire de 500 roubles était insuffisant pour faire vivre une famille. En conséquence, les travailleurs essayèrent de s'approvisionner aux environs, où les prix étaient plus bas.

Cette pratique était formellement interdite par le Gouvernement parce qu'elle bouleversait son « œuvre de rationnement ». De fortes mesures furent prises pour l'empêcher. Un train venant d'une région d'approvisionnement était souvent arrêté par une bande de Bolcheviks établis sur un point de la ligne. Ils ouvraient le feu, et toujours des passagers étaient tués. Toutes les provisions étaient confisquées et le malheureux travailleur revenait chez lui ayant perdu sa farine, son argent et deux ou trois journées de travail.

Ces expéditions de chasse aux vivres désorganisèrent toutes les usines; car un tiers des hommes était toujours absent. Si on se rappelle que le prix des vêtements, le loyer et le coût d'autres nécessités de la vie devaient être payés sur les 500 roubles, on comprendra combien les conditions de la vie étaient déplorables. Les étoffes et les vêtements tout faits étaient rationnés aussi, mais il y en avait à peine pour le dixième de la population.

Le résultat de cette lutte entre le Gouvernement et les ouvriers et de l'insuffisance des agents subalternes du Gouvernement est que les usines russes tombent rapidement dans un état de ruine. La production a diminué de 90 % dans certains cas. Comme il n'y a pas d'approvisionnements disponibles de combustibles et de matières premières, ce n'est qu'une question de quelques mois, si les Bolcheviks restent au pouvoir, jusqu'à ce que les usines soient obligées de fermer.

Répression de la démocratie. — Après le congrès de juillet et les démonstrations anti-bolchevistes des socialistes révolutionnaires de gauche, les socialistes non-bolchevistes furent privés de leurs droits politiques; des centaines d'ouvriers socialistes furent jetés en prison, un grand nombre fusillés. En outre, 3.000 travailleurs des dépôts de réparation de tramway de Moscou furent jetés dans la rue, simplement à cause de leur sympathie pour les socialistes révolutionnaires. Le meilleur exemple du pouvoir autocratique, sous lequel vivent les travailleurs, est l'interdiction d'exprimer publiquement, de quelque manière que ce soit, ses opinions. Tous les journaux non-bolchevistes ont été supprimés, y compris même le *Socialiste Indépendant*, dont l'éditeur, Martoff, avait une réputation mondiale dans les milieux socialistes. Toutes les réunions publiques, excepté celles des Bolcheviks, sont interdites; *les Bolcheviks s'intitulent eux-mêmes « le Gouvernement de Paysans et Ouvriers »*. Le crime le plus grave aux yeux des Bolcheviks est l'anti-bolchevisme, et la tâche de découvrir et de punir les délinquants de ce genre est confiée à la Commission extraordinaire. C'est une organisation autocratique qui arrête, interroge, emprisonne et exécute suivant son bon plaisir. Il n'y a ni accusation précise, ni jugement public, ni possibilité d'appel. Il y a maintenant des contremaîtres anglais en prison à Moscou, dont la seule faute était d'avoir été pris dans une certaine rue ou dans un square déterminé à l'heure où les gardes rouges eurent la fantaisie d'y faire une rafle. Les demandes de mise en liberté émanant de la Croix-Rouge et des consuls neutres sont restées sans effet. Le commissaire auquel était confiée cette affaire est absent pour cause de maladie, et rien ne peut être fait jusqu'à son retour.

Les crimes, les pillages dans les rues, etc., sont punis d'une manière rude et prompte. Le coupable est

fusillé sur place et son corps laissé jusqu'à ce que quelqu'un trouve bon de l'enlever.

Pour décrire la vie des prisons, il faudrait la plume de Charles Reade. Mais même en usant de la plus grande réserve et de la plus grande modération, toute description qu'on en ferait paraîtra exagérée et fantaisiste aux lecteurs anglais. Dans des cellules pleines de vermine, mal aérées, des gens affamés et terrorisés sont entassés ensemble, hommes, femmes et jeunes filles (ces dernières comme otages, pour obliger leurs pères ou frères qui se cachent à se rendre).

A 6 heures du soir, les portes sont fermées; personne n'est autorisé à sortir sous aucun prétexte jusqu'au matin, excepté ceux qu'on appelle à 3 heures du matin pour les fusiller.

Les bien portants et les malades (certains atteints du choléra) sont pêle-mêle par terre, ignorant le sort qui leur est réservé et sachant qu'il n'est au pouvoir de personne de les aider. La nourriture consiste en un quart de livre de pain noir et un bol d'eau chaude dans laquelle flottent des morceaux de choux et quelquefois des têtes de poisson. Les délégués de la Croix-Rouge remarquèrent un changement rapide dans l'aspect des prisonniers; ils semblent chaque jour plus hagards, plus maigres et plus désespérés.

II

Rapport fait par M. H... Wladimir

14 octobre 1918.

Nos tissages continuent leur travail dans les conditions les plus désavantageuses, qui ne firent qu'empirer pendant les années 1917 et 1918 à cause de la désorganisation du travail, du manque de matières premières et d'argent (nous devons maintenant 35 millions de roubles à la Banque d'État), et enfin du manque de

nourriture pour les ouvriers. La grande usine de munitions que nous avions construite pendant la guerre a dû être fermée par ordre du Soviet. Enfin la famine et le choléra vinrent; les ouvriers et leurs familles (surtout les enfants) commencèrent à mourir ou à devenir si faibles que leur capacité de travail en fut très diminuée.

Mes codirecteurs et moi-même nous étions impuissants à soulager ou à changer en quoi que ce fût la situation. Le Soviet avait pris en main tout ce qui touchait à la marche de l'entreprise. Il nomma partout des gens tout à fait incapables à remplir leur nouvelle fonction, comme des portiers et des gardiens qui furent appelés à des places exigeant une grande expérience, des connaissances techniques et médicales. Le Soviet se mêla même de l'administration de l'hôpital, où le cuisinier inspectait le travail de nos médecins.

A mesure que les conditions de notre filature devenaient pires et qu'il devenait impossible de poursuivre le travail, on m'accusa de faire du sabotage et d'être un agent de l'Angleterre chargé de paralyser l'industrie dans notre district. Toutes les ventes et les achats de matières premières et de produits étaient faits par l'intermédiaire d'une agence du Soviet, qui employa des personnes malhonnêtes, avec le résultat que nos produits étaient en apparence vendus à différentes organisations, telles que d'autres Soviets, et qu'en réalité, ces produits étaient l'objet de spéculations et de vols; ils furent même vendus quelquefois à de notoires agents allemands et envoyés en Allemagne. Cela était connu des ouvriers, qui en étaient très mécontents. Le manque de vivres occasionné par le monopole d'approvisionnement et de distribution que possédait le Soviet, ce qui supprimait, comme d'habitude, toute ressource, obligea les ouvriers à chercher des vivres dans les districts agricoles du sud et de l'est

de la Russie, Les vivres de ces malheureux, pour sauvegarder le principe du monopole des Soviets, étaient habituellement confisqués par des détachements de réquisition de l'armée rouge, pendant leur retour en chemin de fer. Ces détachements de réquisition de l'armée rouge étaient chargés de supprimer tout commerce privé et toute soi-disant spéculation. Mais étant souvent dénués de toute honnêteté et de tout sentiment du devoir, ils s'appropriaient les vivres pour les revendre souvent aux gens mêmes qu'ils avaient dépouillés. Quelquefois il n'y avait même plus d'argent, les ouvriers ayant dépensé même leurs économies. En outre, le voyage entrepris pour chercher des vivres était long, coûteux et fatigant; d'habitude 50 % du peuple quittaient leurs occupations pendant les journées de salaire, aggravant leur situation et encombrant les chemins de fer. En même temps, les membres du Soviet local étaient vus constamment en état d'ivresse, et évidemment ne manquaient de rien. L'exaspération augmenta jusqu'à ce que les ouvriers, avec beaucoup de paysans du district, vinrent en délégation demander mon aide; mais j'étais impuissant. En outre je devais être prudent, car mes paroles et mes actes pouvaient être mal interprétés par le Soviet, de manière à lui faire penser que je me mêlais de ses attributions. Le fait que le peuple vint me trouver comme auparavant, pour me demander mon aide, inquiéta les autorités du Soviet. Des menaces ouvertes furent faites contre moi; des arrestations d'ouvriers suivirent. C'était au moment de la violation de l'ambassade britannique de Petrograd; après que cette nouvelle nous fut arrivée, des membres du Soviet me conseillèrent de partir. Une réunion s'assembla par ordre des autorités de Moscou en vue de choisir parmi les ouvriers des soldats pour les détachements de réquisition. Les ouvriers répondirent en choisissant les membres

du Soviet local, qui furent violemment critiqués; les actes et l'autorité du Gouvernement des Soviets furent désavoués. Les orateurs furent arrêtés; quand une foule d'ouvriers de plus de 20.000 personnes demanda qu'on les relâchât, la garde de la prison locale, composée de membres de l'armée rouge, ouvrit le feu, tuant et blessant plus de 100 hommes. En outre beaucoup furent gravement blessés dans la panique qui s'ensuivit. Le jour suivant, toutes les usines du district furent fermées, les ouvriers faisant grève pour protester. Je quittai alors le district, ne voulant pas être considéré comme centre d'un mouvement anti-bolchevik, surtout en ce moment où les autorités des Soviets accusaient les représentants français et anglais d'être la cause des troubles dans tout le pays.

En réalité, ces troubles étaient produits par la conduite hasardeuse, dénuée de scrupules et tout à fait malhonnête des Bolcheviks.

Ma maison, avec tout son contenu : chevaux, voitures, habits, fut confisquée ou « réquisitionnée » par le Soviet local. En outre, tout mon avoir dans l'entreprise, y compris des actions et des avances, fut pris par le Gouvernement central; les bijoux, l'argenterie et les papiers que j'avais fait placer dans le coffre-fort de la Bibliothèque de l'église anglaise, et mes fourrures, qui étaient dans un garde-meuble à Moscou, furent confisqués par le tribunal de Moscou.

Conditions du commerce en Russie Centrale. — Il n'y a pas de statistiques, mais approximativement ce qui suit peut être considéré comme une assez vraisemblable estimation de la situation en octobre 1918.

Industries métallurgiques. — La métallurgie était pratiquement arrivée à un point mort à cause du manque de combustibles et de matières premières;

probablement, pas plus de 40 % des usines de toutes les branches de cette industrie ne continuaient à marcher. Le travail était profondément désorganisé à cause des troubles politiques et économiques et à cause du manque de vivres qui obligeait les ouvriers à quitter leurs occupations pendant de grandes périodes pour chercher à s'approvisionner. Les stocks très faibles de combustibles, cuivre, plomb, etc., qui restaient, s'épuisaient graduellement; il n'y avait aucun espoir de les reconstituer dans un avenir prochain. Au point de vue physique, cette industrie exigeait une grande dépense d'énergie de la part des ouvriers, qui étaient affaiblis par le manque de nourriture.

Industrie textile du lin. — La production fut de 50 % de la normale et peu à peu réduite encore à cause du manque de lin, résultant de la difficulté de transport et à cause du manque de combustible. Les ouvriers souffraient de la faim; ils s'absentaient de leur travail, à la recherche de vivres.

Industrie de la laine. — La production fut diminuée de 60 % à cause du manque de combustible et de laine. Les ouvriers vivaient dans les mêmes conditions que dans toute la Russie Centrale. Pendant l'été, il y eut une interruption de travail de un à trois mois dans toutes les manufactures.

Les districts produisant la laine : Simbirsk, Kazan, Saratoff et Astrakhan, étaient le centre de grands troubles; on ne pouvait y obtenir de laine.

Industrie du coton. — La production diminua de 60 % et cela dans toutes les branches de cette industrie : beaucoup de tissages furent fermés, les stocks de coton furent réquisitionnés et distribués à certains groupes de tissages qui avaient été nationalisés par

le Gouvernement. Peut-être 30 % des tissages ont été fermés. Pendant l'été, tous les tissages ont été fermés de un à trois mois.

Au moment de mon départ, un arrêt de travail d'un mois avait été ordonné pour tous les tissages par le Gouvernement.

Les conditions de travail, comme dans les autres industries, à cause de troubles économiques et du manque de vivres, étaient très instables. Il y avait assez de combustible pour six mois. Les stocks de coton en Russie Centrale étaient, en chiffres ronds, de 1.500.000 pouds ou 24 millions de kilos.

La consommation mensuelle de tous les tissages étant de 1.200.000 pouds, ces stocks devaient suffire pour cinq semaines de travail.

En Asie Centrale, on estimait qu'il y avait les stocks suivants :

3.500.000 pouds de la vieille récolte de 1916-1917 et 2.500.000 de la nouvelle récolte de 1917-1918. Sur le Volga et près de la mer Caspienne, encore 1 million de pouds. Ces stocks étaient toutefois inutilisables, car les districts qu'on vient de nommer étaient pratiquement coupés de la Russie Centrale.

On a calculé que cette année 1918 seulement 30 % de la terre étaient ensemencés de coton en Asie Centrale.

Dans la Russie Centrale, les industries principales sont la transformation de la laine et de la soie dans toutes leurs branches. Pour les matières premières, dont on eut besoin pendant la guerre, 70 % de coton ont été obtenus de l'Asie Centrale et de la Transcaucasie (districts d'Erivan, Kars et Mugan) et 30 % de l'étranger. La soie a été obtenue presque exclusivement de ces districts, excepté une petite quantité du Japon. Quand ces marchés d'approvisionnement

seront fermés à la Russie, les industries textiles devront cesser de travailler. Mais un grand nombre de gens seront privés de travail. La population mahométane de ces districts n'est que trop désireuse de jeter bas le pouvoir des Soviets ; elle le ferait immédiatement si elle était sûre d'avoir un fort appui de la part des Gouvernements alliés. Plusieurs soulèvements ont eu lieu dans les territoires de l'émir de Bochara et du kan de Khiva qui, eux-mêmes, sont très inquiets pour la sécurité de leurs trônes, car il existe, dans leurs domaines, un parti qui soutient les Bolcheviks.

Industrie de la soie. — Cette industrie est pratiquement inerte. Tous les approvisionnements en soie de l'Italie, du Japon, de l'Asie Centrale et du Caucase ne peuvent passer la frontière ; les stocks sont épuisés.

Industrie du papier. — Cette industrie diminuera beaucoup sans doute ; la production des usines n'est que de 60 % de la moyenne.

Industrie du charbon. — Les districts de lignite de Toula, Riazan et Moscou ne produisent que 60 % du débit normal à cause du manque de travailleurs. De fortes tentatives sont faites par les Soviets pour développer la production de ces districts, car les mines du Don ont été coupées de la Russie. Les résultats, jusqu'à présent, n'ont pas été encourageants.

Industrie de la tourbe. — La saison du travail est en général de mai jusqu'en juillet. Les ouvriers qu'on emploie sont des groupes organisés d'ouvriers tourbiers venant du gouvernement de Riazan, et qui, pendant la guerre, étaient complétés par les prisonniers de guerre allemands et autrichiens. Le travail est difficile, il demande une grande dépense de forces. Les

ouvriers, n'ayant pas assez de vivres, ne pouvaient produire la quantité normale.

En outre, beaucoup d'ouvriers ne voulaient pas quitter leurs villages de peur de la famine. En conséquence, la production n'était que de 60 % de la normale. De grands efforts ont été faits par les autorités locales, surtout étant donné encore le fait que les stocks de charbon et de pétrole étaient épuisés, en vue d'accroître la production de cet autre combustible.

Les résultats ont été décevants; ils ne soulagèrent en rien la situation.

Industrie du bois. — Des portions de forêts étaient coupées pour l'usage des chemins de fer et de l'industrie, surtout pour les usines produisant l'énergie, mais le manque d'ouvriers et la désorganisation du trafic empêchèrent qu'un résultat sérieux soit obtenu.

Le manque de combustible obligea de fermer les écoles ou de réduire la période d'instruction.

Agriculture. — Les récoltes ont été partout au-dessus de la moyenne, l'estimation du Gouvernement donnant 120 %.

Beaucoup de terres jusqu'alors en friche ont été labourées à cause des prix élevés des produits alimentaires. Le prix fixé par le Gouvernement étant 20 roubles par poud pour la farine, on la vendait clandestinement de 350 à 400 roubles le poud!

Le prix de la viande était fixé à 40 roubles le poud, mais elle était vendue 400 roubles.

Le sucre a été vendu 25 roubles le poud. Dans ces conditions, les paysans gagnaient beaucoup d'argent; par exemple une déciatine de terre produit en moyenne, dans la Russie Centrale, 200 pouds de pommes de terre, dont le prix moyen est de 40 roubles par poud, ce qui donne 8.000 roubles par déciatine. La propriété moyenne est actuellement de 6 déciatines; la somme

gagnée en moyenne serait probablement de 40.000 à 50.000 roubles par an. Ces prix peuvent conduire le paysan à cultiver la terre qui auparavant était en friche. Cela peut même causer une réelle et permanente amélioration dans les méthodes de culture des terres, qui étaient auparavant des plus primitives. Les paysans demandent et achètent maintenant de bons instruments agricoles.

État des transports. — Les transports par chemin de fer et par mer ont continué d'être désorganisés; mais, comme les chemins de fer avaient des organisations plus ou moins autonomes et indépendantes du Soviet central, leur condition n'était pas aussi mauvaise que celle des autres branches industrielles. Cependant, il y avait un manque de combustible. Celui-ci consistait principalement en bois et en huile à machine. Il y avait une énorme quantité de locomotives et de wagons détériorés et attendant les réparations. Le service de tramways à Moscou et à Petrograd était réduit à un quart du service normal par suite du manque de combustible. Les automobiles, par contre, étaient employées sans restriction, surtout par les membres des nombreux Soviets et leurs différentes organisations. Il a été dit que le stock d'essence à Moscou était à peu près de 50.000 pouds. La navigation fluviale sur le Volga était pratiquement suspendue pendant l'été, le fleuve étant dans la zone de guerre, ce qui encombrait énormément les transports de chemin de fer déjà fortement surchargés.

Législation récente. — Toutes les terres, bâtiments, machines, etc., ont été maintenant nationalisés, sans qu'aucune compensation fût accordée à leur propriétaire; le résultat en fut la disparition de toute entreprise privée. L'argent étant caché dans des proportions énormes, son absence a été suppléée aussi rapide-

ment que possible par des imprimeries du Soviet; des imprimeries privées étaient aussi employées à cet usage. On estime que la somme des billets en circulation monte actuellement à 30 milliards de roubles, ce qui représente à peu près cent fois la réserve actuelle en or.

Une grande quantité de fausse monnaie a aussi été imprimée et a été mise en circulation, spécialement les coupures de 20 et 40 roubles; tout commerce privé est repris par le Gouvernement et tous les stocks ont été confisqués; tous les objets en or dépassant un certain poids sont confisqués, avec ce résultat que ceux-ci ont disparu, étant cachés par leur propriétaire. La méthode d'enseignement est complètement changée. Toute instruction religieuse a été abolie; à sa place, une sorte d'enseignement socialiste gouvernemental est établi. Les paysans, refusant, maintenant, d'envoyer leurs enfants aux écoles gouvernementales, les laissent sans instruction.

Les vêtements, tels que les paletots d'hiver, sont confisqués au bénéfice de la Garde rouge. Personne n'est supposé avoir plus d'un habit, deux rechanges de linge et deux paires de souliers. Toute quantité au-dessus est réquisitionnée pour les soi-disant besoins de l'État. Tout ameublement est nationalisé.

Conditions politiques. — Dans tous les districts occupés ou administrés par le Gouvernement des Soviets, 90 % de la population sont contre ces administrations; probablement pas plus de 5 % les soutiennent activement. Ces 5 % consistent surtout en réfugiés politiques rentrés en Russie, la plupart n'étant pas Russes de race, membres de nombreux comités, commissariats et départements du gouvernement, ou conscrits de l'armée rouge qui reçoivent de très hautes paies, et en un certain nombre de fanatiques, la plupart

jeunes, des deux sexes. Ces derniers 5 % soutiennent les Soviets, simplement parce que leur vie dépend de ceux-ci.

Il y en a aussi parmi eux un certain nombre qui travaillent pour connaître les organisations. Cet élément peut donner une aide appréciable au cas d'une contre-révolution. Le sentiment est très monté parmi les paysans et la population ouvrière, mais ces gens sont tellement terrifiés, et en ce qui concerne la population urbaine, tellement affaiblis physiquement, qu'il faut exclure pour eux la possibilité d'une révolte contre le pouvoir actuel. En ce qui concerne la forme de gouvernement désirée par le peuple, la majorité, surtout parmi les paysans, désire la monarchie.

Par des enquêtes soigneusement conduites parmi les paysans et la population ouvrière, j'ai trouvé que 90 % sont de cette opinion.

III

Rapport de M. G..., qui quitta Petrograd en novembre 1918

Quand nous comparons les buts de la politique générale des Bolcheviks à la situation actuelle dans les grandes villes comme Petrograd et Moscou au moment où je l'ai quittée, cela pouvait se résumer en un seul mot : famine. En ce qui concerne Petrograd, sa population maintenant est descendue à 908.000, tandis qu'en 1916 elle était estimée de 2.500.000 à 2.600.000. Deux tiers de la population ont pu fuir vers d'autres parties du pays; le restant est réduit à la famine; les prix des aliments en subissent une hausse de telle envergure que tout l'indispensable est au-dessus de la portée de l'acheteur. Le taux de nourriture alloué en ration est en lui-même absolu-

ment insuffisant pour entretenir la vie, et encore, il est difficilement obtenu avec régularité; quelquefois le pain n'est pas reçu pendant deux jours consécutivement. De plus, il ne doit pas être oublié que la population est divisée en quatre classes; celle des intellectuels et des capitalistes est rangée dans les 3e et 4e catégories, recevant trois ou quatre fois moins que le travailleur et d'autres classes qui sont dans la 1re catégorie, la catégorie respectable. Même le travailleur, qui reçoit quatre fois plus que les autres, ne peut pas vivre de sa ration; il doit acheter le pain et d'autres choses nécessaires en sous-main, la vente ouverte en étant prohibée.

Pour donner un exemple, je veux dire seulement qu'un œuf coûtait, à mon départ, 6 roubles; une bouteille de lait, 6 ou 7 roubles; une livre de pain, 14 à 17 roubles. La classe la mieux nourrie est l'armée rouge et les officiers bolcheviks.

La presse étrangère, autant que je le sache, publia quelques détails au sujet des massacres de septembre à Petrograd, lorsque plus de 1.000 hommes furent fusillés à Cronstadt et à la forteresse Pierre-et-Paul, indistinctement, sans aucun jugement et même sans un simulacre de cour martiale; fusillés ou noyés, comme ce fut le cas du Père Ornatski, le prêtre bien connu de la cathédrale de Kazan à Petrograd, qui a été noyé avec ses deux jeunes fils, qui étaient officiers, et avec beaucoup d'autres.

Quoique le nombre des personnes fusillées dans les grandes villes ait décru pendant les derniers mois, — cela est dû à la répugnance de Lénine pour la terreur rouge, — on continua dans les provinces, où les prêtres, propriétaires terriens, médecins, riches marchands, juristes, sont indistinctement fusillés de sang-froid, sans aucun jugement et sans aucune autre raison que le prétexte général qu'ils sont contre-révolution-

naires. Les arrestations et perquisitions à domicile continuent comme auparavant. Il y a quelques milliers d'hommes et femmes affamés dans les prisons de Petrograd : professeurs d'Université, éminents jurisconsultes, prêtres, généraux, officiers, femmes du monde, banquiers, etc. Il y a des villes et des districts où tous les prêtres, devant porter leurs cheveux longs, suivant la coutume religieuse, sont maintenant forcés de les avoir coupés courts. Dans d'autres villes, les églises ont été profanées, les évêques arrêtés ou fusillés. Une mesure spéciale, dans le but de compléter l'humiliation de la bourgeoisie, est le travail forcé obligatoire auquel tous les hommes et femmes de la bourgeoisie sont astreints. Il consiste dans l'emploi, pour les hommes de vingt à soixante ans, à toutes sortes d'ouvrages : déchargement de charbon, nettoyage des water-closets dans les casernes; on leur faisait creuser des tombes dans les cimetières, transporter des malades atteints du choléra, etc., et pour les femmes, la contrainte de laver le linge sale dans les casernes et d'autres travaux semblables pendant un mois.

Le cas de femmes de santé délicate et d'hommes âgés, morts de maladies graves, après une semaine ou deux d'un tel labeur, exécuté d'habitude dans les conditions les plus humiliantes, n'est pas rare.

Dans les conditions que j'ai fait ressortir plus haut, il n'est pas étonnant que le mécontentement grandisse; on doit dire qu'il grandit dans toutes les classes de la population. Il est évident que l'attitude des classes intellectuelles contre le bolchevisme est celle de la haine impuissante. La nouvelle propagée par les agents bolcheviks, disant que les classes intellectuelles et bourgeoises se sont ralliées aux Bolcheviks, est un mensonge délibéré. Il est vrai que des milliers, sur des milliers, de ces gens ont été conduits à travailler sous les Bolcheviks, à accepter quelque situa-

tion salariée du Gouvernement, mais en ce qui concerne les classes ouvrières, on doit se rappeler que l'ouvrier d'usine a pratiquement disparu.

Le bolchevisme a ruiné l'industrie russe.

La grande majorité des grandes manufactures, ateliers et filatures ne font plus de travail, depuis un grand nombre de mois, par manque de matières premières. Les travailleurs ont reçu le salaire complet pendant quelque temps, mais ensuite ils ont à choisir ou bien de retourner à leur village, ou bien de s'inscrire dans l'armée rouge et, dans la plupart des cas, ils choisissent ce dernier parti. Le petit artisan meurt de faim, ce qui explique son attitude anti-bolchevique. Il reste le paysan, vivant au loin dans son village, riche de papier-monnaie et de blé, qu'il ne veut pas donner à emporter. Mais les Bolcheviks envoient des expéditions armées, pour voler les céréales dont ils ont besoin pour nourrir l'armée rouge. L'assassinat de paysans, fusillés chaque jour par les Gardes rouges venant réclamer le pain, est un fait quotidien. Des révoltes ont surgi, et presque partout elles ont été réprimées dans le sang. Quand nous nous demandons quelles sont les classes qui soutiennent les Bolcheviks, la réponse est qu'elles se composent de gens qui sont nourris et payés par les Bolcheviks : l'armée rouge et la non moins nombreuse armée des fonctionnaires payés. Ils sont tous payés davantage et mieux nourris que la population au milieu de laquelle ils vivent, dont les conditions présentes de nourriture sont si déplorables qu'il n'est pas étonnant de la voir se rallier aux Bolcheviks. L'armée rouge et la nombreuse armée de différents commissaires ont aussi des opportunités illimitées de piller la pacifique population. Elles en profitent dans une mesure qui, dans les petites villes provinciales, est simplement terrifiante et qui réunit autour des Bolcheviks les plus basses classes de la

population. D'autre part, on ne doit pas oublier que le bolchevisme a pendant beaucoup d'années fait des recrues parmi les jeunes ouvriers des grandes usines, qui, comme il est établi plus haut, se sont engagés dans l'armée rouge et forment le noyau socialiste de l'État. Tous les partis politiques sont déclarés être hors la loi comme contre-révolutionnaires, et les vieux partis socialistes, s'ils essaient de faire une opposition publique à la tyrannie bolchevique, ne se trouvent pas mieux traités que les partis libéraux. Surtout le parti socialiste révolutionnaire est sujet à la plus violente et la plus sanglante persécution. Dans ces conditions, peut-on s'étonner que l'opinion publique, terrorisée par l'emprisonnement et les exécutions innombrables, reste muette? Il ne doit pas être oublié que les Bolcheviks ont formé des petits comités de ceux que l'on nomme les « plus pauvres paysans », dans chaque village, qui sont armés de fusils, souvent de mitrailleuses, et qui, représentant le prolétariat, ont à exercer la dictature du peuple sur la « bourgeoisie » du village qui forme la majorité des paysans. Le paysan aisé est ainsi complètement exclu de toute vie publique; il est tenu dans la terreur par ces comités, qui dans beaucoup de cas sont composés des pires éléments du village, c'est-à-dire ivrognes, repris de justice, etc. Ensuite, il ne fait pas de doute que le peuple russe est épuisé par la guerre et la révolution, que l'amour de la paix, qui était toujours un trait permanent de son caractère national, a été augmenté et qu'il s'est développé pour donner lieu à une attitude de souffrance muette. Le lecteur impartial de la presse bolchevique — et l'on doit prendre en considération qu'il n'existe aucune presse à l'exception de la presse officielle maintenant en Russie — peut lire dans les journaux officiels, chaque jour, des articles et informations au sujet de révoltes locales qui arrivent journellement

dans des endroits variés du pays, surtout dans des villages où les paysans se sont soulevés d'une manière tout à fait inorganisée contre le pouvoir du Soviet.

Dans la deuxième moitié de novembre, de telles révoltes ont eu lieu dans presque tous les districts du gouvernement de Moscou, où elles étaient réprimées sans merci par l'armée rouge, composée en nombre considérable de Chinois et de Lettons. En ce qui concerne la distribution de vivres, il est admis même par les Bolcheviks que dans aucun département du gouvernement, il n'y a eu tant de corruptions que parmi les innombrables fonctionnaires qui contrôlent l'administration de l'alimentation. L'organisation de la distribution de vivres est évidemment surtout influencée par le fait qu'il n'y avait presque aucun aliment à distribuer. L'industrie russe est morte actuellement; l'ouvrier d'usine russe a cessé d'exister pour le moment. C'est un trait extrêmement curieux de la révolution russe, qu'un mouvement, qui s'est proclamé lui-même comme social et démocratique, s'est achevé en premier lieu par la destruction totale de ce groupe social sur lequel une organisation démocratique sociale est surtout fondée : la classe des ouvriers d'usines.

Toutes les industries, toutes celles d'importance, avec l'exception de celles qui sont encore engagées au travail de munitions, sont arrêtées, et l'ouvrier d'usine ou bien a dû retourner au village avec lequel il n'a plus d'attaches communes, ou s'engager dans l'armée rouge.

La plus jeune génération d'ouvriers, hommes de dix-neuf à vingt-six ans, a choisi la seconde alternative. Ce sont eux qui forment le noyau de l'armée rouge. Parler du succès croissant des entreprises industrielles des Soviets est une absolue méprise. Il sera suffisant, pour réfuter cette observation, de citer

l'exemple des plus importantes industries et entreprises à Petrograd, Moscou et Nijni, où les usines qui engageaient beaucoup de milliers d'hommes, en occupent maintenant peu de centaines.

En ce qui concerne Petrograd, le nombre d'exécutions est évalué couramment à 1.300, quoique les Bolcheviks admettent seulement 500, mais alors ils ne tiennent pas compte de beaucoup de centaines d'officiers, d'anciens domestiques et de particuliers, qui étaient fusillés à Cronstadt et à la forteresse de Pierre-et-Paul à Petrograd, sans aucun ordre spécial des autorités centrales, par la volonté du Soviet local; 400 ont été fusillés une nuit à Cronstadt seulement. Trois grandes fosses ont été creusées dans la cour, les 400 personnes placées devant elle, puis elles ont été fusillées l'une après l'autre.

La Commission extraordinaire de Petrograd a eu, à l'ordre du jour d'une de ses réunions, la question de l'application de la torture. Il est connu de tout le monde que l'infortuné étudiant juif qui tua Britozski a été torturé trois ou quatre fois avant son exécution.

Les usines Oboukhoff ont été dans leur majorité les soutiens du parti social révolutionnaire ou d'autres organisations socialistes modérées. Elles convoquèrent une réunion d'ouvriers à laquelle, à une écrasante majorité, une résolution a été votée, insistant pour que les Bolcheviks mettent fin à la guerre civile et qu'ils reconstituent le Gouvernement sur des bases qui admettront la participation de tous les partis politiques socialistes.

Les Bolcheviks ont répondu par un « lock-out » général des ouvriers et la fermeture des usines Oboukhoff.

La population est partout divisée en quatre classes pour le rationnement, les classes moyennes et « parasites » étant dans les 3e et 4e divisions et ayant un

quart ou un huitième de la ration accordée aux ouvriers et aux bureaucrates, mais même ces rations restaient le plus souvent sur le papier, car il n'y avait pas assez d'aliments à leur donner.

IV

Rapport du colonel Kimens, vice-consul britannique en activité a Petrograd

12 novembre 1918.

Il n'y a pas eu d'arrestation de sujets britanniques durant les quelques dernières semaines, mais ils sont exposés à des vexations continuelles, aux mauvais traitements, aux privations; ils ont souffert de lourdes pertes financières.

Pratiquement, on ne fait plus de différence maintenant entre les Russes et les étrangers; ils ont à faire du travail forcé, les appartements sont réquisitionnés et les occupants obligés de les quitter sur un préavis de quelques jours; le mobilier ne peut être emporté; il est déclaré propriété nationale et les vêtements et provisions au-dessus d'un faible minimum sont confisqués.

L'état des affaires en Russie devient de jour en jour plus critique. Le règne de la terreur prend des proportions qui semblent tout à fait impossibles et sont incompatibles avec toute idée d'humanité et de civilisation.

Le Gouvernement, à proprement parler, a cessé d'exister en Russie. Le seul travail fait par les autorités du Soviet est l'incitation à la haine des classes, les réquisitions et confiscations de la propriété, la destruction absolument de toute chose et la propagande mondiale du bolchevisme.

Toute liberté de paroles et d'actions a été supprimée. Le pays est gouverné par une autocratie qui est infiniment pire que celle de l'ancien régime; la justice n'existe pas, et tout acte d'une personne n'appartenant pas au « prolétariat » est interprété comme contre-révolutionnaire et puni d'emprisonnement, et dans beaucoup de cas, d'exécution, sans donner à l'infortunée victime une chance de se défendre elle-même devant un tribunal, car les sentences sont rendues sans jugement. Toute la législation du pays est faite par des décrets, publiés par les autorités centrales du Soviet à Moscou et par la commune du nord de Petrograd; elle est supposée être en vigueur partout, mais en réalité, elle n'existe que sur le papier. Les autorités locales obéissent aux ordres seulement s'ils peuvent en tirer un profit personnel et ignorent tous les autres.

Le chaos est allé si loin que les autorités centrales ne sont plus obéies. Comme résultat, chaque province est devenue un État dans l'État.

L'anarchie se glisse partout : les villages se soulèvent contre les villages, paysans contre paysans. Le pays entre dans une ère de guerre intérieure; si cet état de choses devait continuer, seuls les mieux adaptés pourront survivre.

La raison apparente de cet état de choses est l'expropriation de la propriété rurale et l'abolition consécutive de toute autre propriété. C'est la racine de tout le mal qui a mis la Russie dans la situation actuelle. Le premier pas fait dans cette direction a été l'expropriation des terres appartenant aux paysans, suivie de la nationalisation des propriétés urbaines et des maisons.

En décembre 1917, les banques furent saisies, et bientôt après commença la nationalisation des entreprises et des usines. Maintenant tous les effets sont

confisqués : les gens sont autorisés à avoir seulement une petite quantité de vêtements.

La nationalisation du commerce qui a maintenant été décrétée sera la dernière atteinte mortelle à la vie; la force productrice de la Russie approchera de sa fin. Cette politique des autorités du Soviet peut être facilement expliquée, elle est tout à fait logique à leur point de vue. Leur seul but est de renverser l'ordre existant des choses et le capitalisme, d'abord en Russie et ensuite dans tous les autres pays; pour atteindre cette fin, toutes les méthodes sont admissibles, tant que les masses resteront satisfaites.

L'expropriation de la terre fut cause d'une grande diminution des récoltes; la nationalisation des usines amena l'industrie à un arrêt complet; la mainmise sur les banques supprima la circulation monétaire; la nationalisation du commerce ferma complètement cette branche de la vie économique du pays, de sorte qu'on ne produit plus rien. Le système de confiscation va de plus en plus être appliqué, car le mécontentement des masses ne peut être toléré et la popularité des autorités doit être soutenue. Il est évident que les gouvernants actuels de la Russie se rendent compte que cet état de choses ne peut continuer indéfiniment et qu'il est impossible de gouverner un pays seulement au moyen de la confiscation et d'une émission sans cesse accrue de papier-monnaie, qui se chiffre actuellement par 3 milliards de roubles (1). L'intention du Gouvernement est de gouverner selon ces méthodes le plus longtemps possible, puis de les continuer dans les pays voisins; comme il existe de fortes tendances bolchevistes en Pologne, en Ukraine, dans les provinces baltiques et en Finlande, le danger est très grand en vérité que le bolchevisme ne s'étende

(1) Par mois.

à ces pays. En ce cas, il sera impossible d'arrêter ce mouvement, qui présente un danger pour la civilisation du monde entier.

N° 12

M. Lindley à M. Balfour.

(Reçu le 28 novembre.)

(Télégramme.) Arkhangel, le 27 novembre 1918.

Je me permets de vous présenter les considérations suivantes :

Il n'y a rien de neuf dans les idées bolcheviques sur la société. Elles furent exprimées vers 1860 par un certain Bakounine, considéré en général comme anarchiste. Une exacte description peut en être trouvée dans le deuxième volume de l'édition de 1905 de Sir W. Wallace intitulée *Russie*, page 319. Le livre écrit par Lénine ne peut rien ajouter d'essentiel à cette description. Il semble clair qu'aucun Gouvernement établi sur les bases actuelles ne peut avoir de rapports en toute sécurité avec un groupe de personnes dont le but est de bouleverser les intérêts des Gouvernements, surtout de ceux dont la solide base démocratique fait la force, ni avec des gens qui ont démontré qu'ils ne veulent être gênés par aucun accord conclu par eux. Le récent emprisonnement de l'ambassadeur de Perse à Moscou, sous prétexte que certains brigands du Turkestan ont été très justement mis en prison par le Gouvernement de Perse, est un exemple des difficultés que tout gouvernement doit être prêt à rencontrer à tout instant, dans ses démêlés avec les Bolcheviks.

La principale raison pour laquelle les Bolcheviks

ont si longtemps subsisté est leur émission illimitée du papier-monnaie; j'ose attirer tout spécialement votre attention sur ce côté du problème. Ce papier-monnaie leur permet non seulement de faire les paiements en Russie, mais de se faire un crédit à l'étranger : ce qui servira à produire le chaos dans toutes les autres contrées civilisées.

C'est la première fois dans l'histoire qu'une société anarchique dispose de ressources illimitées. Je suis absolument convaincu qu'on n'a rien à gagner en ayant affaire aux Bolcheviks.

Ils se sont montrés à maintes reprises dénués de tous scrupules. S'il ne nous convient pas d'en débarrasser le monde par la force, la seule alternative qui laisse intact notre amour-propre est de les traiter comme des parias.

N° 13

Sir C. Eliot à M. Balfour.

(Reçu le 30 novembre.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 29 novembre 1918.

Des télégrammes du vice-consul d'Ekaterinbourg déclarent que les fonctionnaires arrivent maintenant à la conclusion que l'Impératrice et ses enfants ont été massacrés dans ou près d'Ekaterinbourg, en même temps que l'Empereur. Le reste des témoignages ne paraît pas convaincant, mais les dates peuvent avoir de l'importance. L'Empereur a été assassiné dans la nuit du 16 juillet, et le grand-duc Serge, avec les princes mentionnés dans le télégramme du 4 novembre (1), furent assassinés à Alapaevsk le 18 juillet;

---

(1) Voir n° 9.

on peut en conclure que les assassins sont allés d'Ekaterinbourg à Alapaevsk. A Alapaevsk c'était clairement leur intention d'exterminer la famille impériale, et il est à craindre qu'ils étaient poussés par le même motif qu'à Ekaterinbourg. A Tobolsk, les victimes furent emmenées à quelque distance de la ville et jetées dans un puits. Il est à supposer que quelque chose d'analogue a été fait à Ekaterinbourg; il est possible que l'Impératrice et ses enfants furent emmenés à quelques milles par voie ferrée, ce qui répondrait à l'idée faite de leur départ ailleurs.

N° 14

Lord Kilmarnock à M. Balfour.

(Reçu le 6 décembre.)

Copenhague, le 27 novembre 1918.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que M. D..., directeur d'une compagnie industrielle (fabrique de chaussures) de Petrograd, qui a, sous sa direction, 4.000 ouvriers russes, et qui connaît bien leurs idées, vint à la légation de Sa Majesté; il affirma que la situation à Petrograd était la suivante :

Suivant son opinion, quelque 90 % de la Garde rouge sont démoralisés et déserteraient dès qu'une force bien organisée apparaîtrait, pourvu qu'elle fût suffisamment approvisionnée en vivres.

La Garde se compose surtout d'hommes qui sont devenus soldats pour échapper à la famine; il n'y a aucun enthousiasme révolutionnaire parmi eux. A son départ de Petrograd, le 16 courant, la situation s'était légèrement améliorée, quoique les morts par inanition continuaient à se produire d'une façon constante, spé-

cialement parmi les intellectuels et parmi les gens placés dans les catégories les moins favorisées. L'amélioration est due aux plus grands arrivages de pommes de terre et de légumes venant de la campagne.

La farine manquait encore beaucoup; seuls les soldats et les ouvriers pouvaient avoir du pain. Les chevaux étaient abattus, en partie pour en débiter la viande, en partie parce qu'il n'y avait pas de fourrage pour les nourrir. Les difficultés de transports dans Petrograd empiraient; il était presque impossible de transporter les petites quantités de farine de seigle et les pommes de terre qui arrivaient aux gares de la capitale.

Le prix d'une voiture, qui était d'habitude de 60 kopeks, était maintenant de 100 roubles; et M. D..., qui payait d'habitude 10 roubles pour le transport d'une charge de bois à son usine, devait maintenant le payer 300 roubles. Il y avait à peine de l'essence pour les automobiles. La ville était encore éclairée, mais le manque de combustible est devenu très aigu. L'usine de M. D... n'a pas été nationalisée et grâce aux stocks de matières premières accumulées, les ouvriers, au nombre de 4.000 à peu près, étaient encore capables de produire près de 7.000 paires de chaussures par jour. Cependant très peu d'autres établissements travaillaient encore faute de matières premières. Le pouvoir des Bolcheviks a beaucoup diminué depuis six mois; les paysans des villages environnant Petrograd leur étaient hostiles, surtout parce que les soldats réquisitionnaient leurs approvisionnements. Cependant une petite force serait suffisante pour jeter à bas le pouvoir bolchevik; mais cela prendrait longtemps pour établir de l'ordre dans le pays, car les autorités ont disparu ou ont été tuées, et le peuple a perdu l'habitude de l'obéissance. Des hommes étaient fusillés chaque jour; la terreur politique continuait.

La Garde rouge a envoyé une note au Conseil des ouvriers de l'usine de M. D..., note qui lui a été montrée confidentiellement par un ouvrier fidèle. Elle était rédigée comme il suit : « S'il y a quelqu'un d'indésirable dans l'administration de l'usine, soyez assez obligeants pour nous prévenir. » Et peu après deux de ses secrétaires étaient arrêtés et emprisonnés. Plus tard ils furent mis en liberté, mais l'un d'eux, en tout cas, ne se remettra pas des privations qu'il a endurées en prison.

Trois frères nommés Stolyrow, qui avaient une fabrique dans le voisinage, ont été dénoncés parce qu'ils étaient durs avec leurs ouvriers; ils furent fusillés.

Zinovieff (Apfelbaum) était toujours le chef suprême de Petrograd, et exerçait toujours un règne brutal de terreur.

M. D... pensait que les Bolcheviks ne projetaient pas une attaque sur la Finlande, ayant peur de l'armée finlandaise, mais une attaque sur les provinces baltiques était probable, comme les Bolcheviks désiraient se ravitailler, et espéraient trouver des réserves de pommes de terre, céréales, etc., en Esthonie et Lithuanie.

J'ai...

KILMARNOCK.

N° 15

Mémoires sur les conditions de la vie à Moscou par un sujet britannique qui quitta Moscou le 1er décembre 1918.

Les conditions économiques et sociales de Moscou sont dans un état chaotique. Toute industrie, tout commerce, excepté le commerce clandestin, qui est

toujours encore fait par les juifs, est paralysé. Les magasins, même les plus petits, sont ou bien fermés ou sur le point de l'être, et toutes les maisons de commerce également. Par suite du manque de combustible l'encombrement des personnes dans les maisons qui pouvaient être chauffées, devenait de plus en plus grand. On réduisit mes cinq chambres à une; l'on me menaça d'une réduction plus grande encore.

Rien ne s'obtenait, en théorie, autrement qu'au moyen d'une carte, et encore bien peu de chose par ce moyen. Les habits, les souliers pratiquement étaient impossibles à obtenir, même les galoches si nécessaires en Russie, pouvaient à peine se trouver. Les vivres pouvaient encore être trouvés sans carte, mais à des prix fabuleux, et chaque jour ils devenaient plus rares.

Le lait coûtait 5 roubles (1) le verre, le sucre 50 roubles la livre, le beurre 80 roubles la livre, le thé 125 roubles la livre, le café 100 roubles la livre, la farine noire de seigle ou de sarrazin 10 roubles la livre. Tout cela n'est pas dû au seul manque de ces produits. Au contraire il y a de tout cela (à l'exception peut-être du café) dans le pays, mais c'est parce que les Bolcheviks ne laissent pas arriver ces produits à Moscou. Ils ont divisé le peuple en quatre catégories, et les deux plus basses seulement, formées d'ouvriers et des employés du Soviet, peuvent obtenir assez de nourriture pour vivre, les deux autres catégories sont destinées à mourir de faim. Les différents services centraux, comme celui du sucre, du thé, des produits textiles, étaient dans un état de chaos irrémédiable et désespéré. Ils étaient pleins d'employés qui n'avaient rien ou peu de chose à faire, peu chauffés, avec de longues files de gens qui attendaient au dehors sans

(1) Valeur du rouble (parité) : 2f 66.

pouvoir obtenir les renseignements, etc., qu'ils désiraient. La stabilité des Soviets ne me paraît pas très grande. Ils dépendent surtout des bataillons lettons bien payés. Certainement la masse des ouvriers et des paysans n'est pas de leur côté. Beaucoup de gens qui travaillent pour le Soviet le font pour ne pas mourir de faim.

On a estimé l'armée rouge à 200.000 hommes en état de combattre. Beaucoup plus étaient en cours d'instruction, mais on avait si peu de confiance en eux, qu'on ne leur confiait pas d'armes.

Les réunions d'ouvriers discutant l'ordre de mobilisation, décidèrent d'obéir, car c'était la manière la plus simple d'obtenir des vivres et des vêtements, mais ils refusèrent de combattre.

On rencontre de grandes difficultés à décider les régiments à quitter Moscou pour le front; dans plusieurs cas, les trains destinés à emmener ces troupes étaient retardés de plusieurs jours. Ce n'était qu'au moyen de grosses sommes d'argent que l'on décidait les soldats, le cas échéant, à quitter la ville. On m'a dit qu'il n'y avait pas de canons pour le front de Pskoff, qu'ils étaient tous envoyés au sud. Il n'y a pas de vraie famine en Russie; au contraire, il y a d'énormes stocks de provisions qui suffiraient pour le reste de l'Europe. Mais il y a un vrai manque de vêtements et d'instruments agricoles. En dehors de Moscou et de Petrograd, et peut-être encore de quelques centres, les vivres pouvaient être achetés à des prix relativement modérés, et en échange de produits textiles, à des prix très bas. C'est la désorganisation des transports ainsi que le manque de matériel nécessaire aux paysans, en même temps que les décrets bolcheviks, qui ont amené le manque de vivres actuel dans quelques localités. Je ne connais pas le sens des termes de *Terreur rouge* et de *Terreur froide*. Tout ce que je

peux dire, c'est que le nombre des personnes qui ont été froidement mises à mort à Moscou est énorme.

Beaucoup de milliers ont été fusillés, mais depuis peu les condamnés à mort étaient pendus, et cela de la manière la plus brutale.

Ils étaient conduits hors de la prison, en fournée, de bonne heure, menés vers une place aux environs de la ville; déshabillés jusqu'à leur chemise et puis pendus l'un après l'autre, étant attachés par une corde, avec les pieds à quelques pouces du sol; on les laissait mourir dans cette position. Ce travail était accompli par les soldats mongols. Fusiller était trop bruyant et pas assez sûr. Des hommes se sont sauvés en rampant après une salve; d'autres ont été enterrés vivants.

J'appris à Stockholm, d'un représentant du Gouvernement esthonien, que 150 officiers russes faits prisonniers à Pskoff par les gardes rouges, ont été mis entre les mains des soldats mongols qui les ont sciés en morceaux.

N° 16

M. Alston à M. Balfour.

(Reçu le 4 janvier.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 2 janvier 1919.

J'ai obtenu les informations suivantes qui peuvent être considérées comme authentiques, en ce qui concerne la situation à Moscou, en partie de la presse de Vladivostok, en partie des personnes ayant des relations à Moscou.

A l'exception des Bolcheviks, toute la population

est terrorisée au point d'être devenue presque paralysée physiquement et abrutie.

De faibles approvisionnements, même en aliments les plus ordinaires, ne peuvent être obtenus que quand la surveillance des gardes rouges faiblit; les trois quarts de la population meurent lentement de faim. Au détriment des pauvres, les accapareurs entrevoient la chance de tirer de grands profits. Durant toutes les heures du jour, de longues queues attendent pour obtenir une demi-livre de thé, des pommes de terre ou un peu de poisson. Le thé coûte n'importe quel prix, jusqu'à 100 roubles la livre; le pain noir, grossier, de 15 à 20 roubles la livre, suivant le quartier de la ville; le sucre 50 roubles la livre, quand on peut en obtenir. Les habits usés se vendent à n'importe quel prix, jusqu'à 2.000 roubles; une paire de souliers 800 roubles.

La viande de cheval est la principale ressource de la population actuellement, mais les approvisionnements mêmes de cet aliment diminuent rapidement.

Cinq cents otages furent menés à Cronstadt en vue de représailles; ils ont été soumis à d'effroyables tortures, peu de temps après la tentative d'assassinat de Lénine. Souvent les gens préfèrent mourir de faim plutôt que de risquer d'être torturés par les *Houligans* (apaches) chinois et lettons, qui font le service dans les rues; ils se réfugient dans leurs caves où ils sont paralysés de froid.

Pour éviter d'être exterminés, les intellectuels, en grand nombre, se sont mis au service des Bolcheviks. Leurs salaires sont insignifiants même si on les compare à ceux des ribaudes qui suivent les garnisons bolcheviques, qui du moins sont régulièrement nourries.

Tous les officiers ont reçu l'ordre, en juillet, de venir à l'École d'Alexandre pour y être enregistrés. Il s'en présenta 20.000, qui furent enfermés pendant trois

jours, sans air ni vivres et sans pouvoir dormir. Beaucoup devinrent fous; et la garde lettonne et chinoise perça impitoyablement de ses baïonnettes ceux qui essayaient de s'échapper, quand enfin ils furent relâchés.

Les voisins de la prison Boutirsky quittèrent leurs demeures à cause des nombreuses exécutions d'intellectuels « contre-révolutionnaires ». Chaque jour, la fièvre typhoïde et la tuberculose augmentent, les simples particuliers ne peuvent obtenir de médicaments même aux prix les plus scandaleux. Les enfants ont été nationalisés; ils deviennent la propriété de l'État à partir de dix-huit ans.

Comme Petrograd a cessé d'être le quartier général des Bolcheviks, la situation militaire y est meilleure. Néanmoins, après le meurtre d'Uritsky, le commissaire bolchevik, la ville fut pour ainsi dire couverte de sang. Comme il y a encore moins de vivres qu'à Moscou, la liste des morts de maladies est beaucoup plus grande. Cela est aussi dû au fait que, sans être enterrés, les cadavres de chevaux, de chiens et d'hommes sont partout étendus dans les rues. Le choléra fit beaucoup de victimes en été, car tous les canaux sont salis par des cadavres d'hommes et d'animaux en putréfaction. Les choses vont mieux du côté de Viborg, mais si les Bolcheviks obtiennent des vivres pour eux, ils prennent soin que rien ne passe de la Finlande aux mains de la « bourgeoisie ». On peut considérer que toute la population de Petrograd est folle ou affamée et, différant en cela avec la population de Moscou qui a moins souffert, elle ne peut se rendre compte de la portée que présente la possibilité d'extermination totale des intellectuels.

Pour rendre disponibles les vivres et pour s'en approprier, les Bolcheviks seront finalement obligés d'exterminer la plus grande partie de la population.

Dans n'importe quelle grande ville comme Petrograd, Moscou ou Koursk, un horrible massacre peut arriver d'un moment à l'autre.

N° 17

M. Alston à M. Balfour.

(Reçu le 4 janvier.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 3 janvier 1919.

Bien que je sois sûr que cela n'aura pas échappé à votre attention, j'ose l'attirer sur un facteur de la situation considérée au point de vue de la politique future en Russie. Il y aura un manque sérieux de vivres en Europe aussi longtemps que les champs de la Russie ne produiront pas, ou que leurs produits ne pourront être exportés. Car, la Russie est le principal grenier de l'Europe, et ravitaille tous les États voisins en leur fournissant la plus grande partie des céréales qu'ils importent.

Pendant l'hiver actuel, il est pratiquement certain que, grâce à la désorganisation produite par les efforts de Lénine et de Trotsky, des dizaines, sinon des centaines de milliers de Russes vont périr de faim. Les récoltes de 1919 ne donneront qu'une faible partie de la production d'avant-guerre s'il n'y a pas une notable amélioration de la situation intérieure, avant le commencement du printemps. Les Alliés et les autres nations se trouveront moralement obligés d'importer des vivres en Russie, pour éviter une catastrophe, pendant cet hiver, au lieu d'exporter des aliments de Russie pendant l'hiver de 1919-1920. Certains partis, dans les pays alliés, représentent l'intervention militaire comme une répression par la force de la classe ouvrière à l'instigation des capitalistes, et non pas

comme un effort pour restaurer l'ordre et rendre la Russie de nouveau indépendante.

Bien entendu, c'est ce que prétendent les Bolcheviks, qui justifient leurs excès et leurs atrocités par le prétexte qu'ils sont engagés dans une guerre contre les capitalistes chez eux et à l'étranger. Leurs partisans, induits en erreur, les soutiennent non pas parce qu'ils les croient, mais parce que les Bolcheviks contrôlent la distribution des vivres, et qu'il n'y a plus d'autre alternative que de se joindre à eux ou de mourir de faim. Le fait qu'il n'y a pas d'autre alternative que la mort par la faim sera bientôt rendu évident aux pays neutres. Pendant quelques mois la population peut vivre de pillages et de dévastation, mais le résultat est inévitable quand toute entreprise créatrice et productrice sera anéantie. La circulation monétaire a été bouleversée; toutes les industries ont été détruites; les travailleurs ont été incités à croire qu'au lieu de travailler pour vivre, il y a d'autres méthodes plus faciles. Tout le pays souffrira de la désorganisation de la circulation monétaire et de la crise des transports si l'on n'adopte des mesures plus énergiques pour restaurer l'ordre. Il sera impossible de produire des récoltes suffisantes pour la population. Une intervention sur une plus grande échelle que celle qui a été faite jusqu'à présent, semble donc nécessaire si l'on veut sauver la situation avant que l'on ne sème pour les récoltes nouvelles. Il est absurde de prétendre que faire une intervention militaire efficace, serait épouser la cause du capitalisme contre le travail, et faire acte d'oppression. La destruction ou la production, voilà les forces en présence, et non le capitalisme opposé au travail. Il semble que le devoir des Alliés, non seulement envers eux-mêmes, mais encore envers l'humanité, est de restaurer l'ordre en Russie.

N° 18

M. Alston à M. Balfour.

(Reçu le 6 janvier.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 5 janvier 1919.

Ce qui suit est un rapport du consul britannique d'Ekaterinbourg, du 3 janvier 1919 :

« Je viens de revenir de Perm, après la prise de cette ville par l'armée sibérienne, sous les ordres du général Peplief. Un très grand butin a été fait; entre autres : 4.000 wagons, 260 locomotives dont 70 % en bon état, 30.000 prisonniers, 50 canons, 10 automobiles blindées, un grand nombre d'autos, et beaucoup d'autre matériel non encore dénombré. Une partie des 4.000 wagons capturés était remplie de toute espèce de matériel, mobiliers, effets volés dans les boutiques et chez les habitants. Tout cela était destiné à être évacué par les Bolcheviks.

« Le pont sur la Kama est intact. Des interviews des autorités locales et des habitants, il résulte que les Bolcheviks ont soumis la ville à de terribles répressions et cruautés, surtout après l'attentat contre la vie de Lénine.

« J'ai interrogé des témoins qui ont trouvé les corps de leurs parents tués à coups de baïonnette; leurs visages portaient la trace de clous de bottes. Ils n'ont pas trouvé de traces de balles sur ces corps. On a trouvé aussi des instruments pour torturer les victimes. Il n'y a pas de renseignements sur le nombre des personnes tuées.

« Le nombre de gens cultivés qui recherchent leurs parents du sexe masculin est très grand, d'après les autorités. La population ayant de l'instruction mourait de faim, pendant les trois derniers mois les

rations étant distribuées seulement aux gens au service des Bolcheviks. Mais l'approvisionnement des Bolcheviks n'était pas grand : une livre de mauvais pain était la ration quotidienne des ouvriers. La prise de Perm a une grande importance économique. »

N° 19

Du major N. E. Reilly I. A., l'attaché politique adjoint à Tchitral, au Haut Commissaire de la Province frontière du Nord-Ouest.

(Extrait.) Tchitral, le 7 janvier 1919.

J'ai l'honneur de vous informer qu'un groupe de réfugiés russes est arrivé à Mastuj. Autant que je sache, ils ont cherché la protection de l'Angleterre parce qu'ils attendaient l'arrivée à Kharog d'un commissaire bolchevik, et qu'ils estimaient leur vie en danger. On dit que les Bolcheviks ont tué à coups de baïonnette le frère et le neveu du capitaine Chkapsky, alors que j'ai appris du capitaine Besobrazoff que toute sa famille a été assassinée à Tachkent par les Bolcheviks. On dit que les Bolcheviks détruisent tout et qu'à Tachkent la ration quotidienne a été réduite à un quart de livre (russe) de pain par tête.

N° 20

Du général Poole au ministère de la Guerre.

(Reçu le 9 janvier.)

(Télégramme.) Le 8 janvier 1919.

Les Bolcheviks emploient maintenant des bandes de Chinois pour tuer les officiers et les déserteurs. Des paysans ont été massacrés par ces bandes pour refus

d'obéir aux décrets de réquisition; même les familles des officiers en service ont été massacrées. Tout ceci est établi par une information authentique.

N° 21

Général Poole au ministère de la Guerre.

(Reçu le 12 janvier.)

(Télégramme.) Le 11 janvier 1919.

Des radios interceptés et des proclamations, il est clair que les Bolcheviks poursuivent une campagne double pour apaiser l'hostilité à l'étranger à leur égard. Ils distribuent des proclamations parmi les troupes allemandes, en même temps qu'ils télégraphient des décrets qu'ils n'ont pas l'intention d'appliquer et font des appels à Berlin, qui montrent les Bolcheviks sous un jour assez libéral pour être mis en ligne avec les socialistes allemands.

Ils font en même temps des appels à la révolution mondiale et à l'union des prolétaires. Il est clair, d'après les dires des nombreux déserteurs et réfugiés de la Russie Centrale, que les efforts pour détruire la vie sociale et économique du pays n'ont pas diminué.

Il y a des témoignages qui disent que des commissariats d'amour libre ont été établis dans plusieurs villes et que des femmes respectables ont été fouettées pour leur refus d'obéir. Un décret de nationalisation des femmes a été mis en vigueur; plusieurs essais furent faits pour nationaliser les enfants.

J'espère que le Gouvernement de Votre Majesté ne laissera pas la Conférence de la paix sous l'influence de l'exposé que font les Bolcheviks, à l'étranger, de leurs pratiques, car leur action chez eux y est diamétralement opposée.

N° 22

M. Alston à M. Balfour.

(Reçu le 15 janvier.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 14 janvier 1919.

J'ai reçu le rapport suivant du consul d'Ekaterinbourg, daté du 13 janvier :

« Le nombre des citoyens innocents brutalement assassinés dans les villes de l'Oural s'élève à plusieurs centaines.

« Les officiers pris ici par les Bolcheviks ont leurs épaulettes clouées à leurs épaules, des jeunes filles ont été violées, des civils ont été trouvés les yeux crevés, d'autres sans nez, 25 prêtres ont été fusillés à Perm, l'évêque Andronick fut enterré vivant. On m'a promis de me donner le total des tués, et d'autres détails quand on en aura. »

N° 23

Du général Knox au ministère de la Guerre.

(Reçu le 16 janvier.)

(Télégramme.) Omsk, le 15 janvier 1919.

Un officier vient de rentrer après quelques jours de visite à Perm. Avant la révolution, il était employé dans cette ville. Il dit qu'il y arriva le 28 décembre, la ville avait été prise par les Bolcheviks le 24, et ils ne donnaient à manger qu'à ceux qui étaient à leur service. Il dit qu'il ne pouvait reconnaître ses anciens

amis; leurs joues étant creuses, leur figure jaune et leur aspect celui de vieillards affaiblis.

Les Bolcheviks ont formé un bataillon de 700 officiers, mais ils doivent être nourris pendant plusieurs semaines avant d'être en état de se battre. La famine, dit-il, s'emparera de la moitié des populations des villes avant juin, si le bolchevisme n'est pas écrasé en Russie. Les paysans détestent les Bolcheviks à cause de leurs réquisitions continuelles, mais leur position est meilleure. Les paysans ne vont semer que pour leurs besoins personnels la prochaine récolte. Son opinion est que les Bolcheviks ne pourront pas être supprimés sans l'aide d'une force extérieure, attendu que les partis anti-bolcheviks sont trop affaiblis par la faim pour faire aucun effort.

Il y a naturellement de nombreux meurtres. Un commissaire faisait sortir une douzaine de prisonniers toutes les nuits; avant de faire charger à balles les fusils, il faisait tirer sur eux dix ou douze fois à blanc. Comme tous les ouvriers spécialistes furent pris par les Bolcheviks, il y a très peu de chance pour que les fabriques produisent quoi que ce soit pendant quelques mois. Il est difficile de rapporter du charbon de l'Oural, comme les ponts de Chussobravaya et Perm ont été détruits.

Est-il possible que l'opinion publique dans les pays alliés permette aux Bolcheviks de continuer leurs meurtres en masse? Ils ne feront que croître en force, comme les Russes doivent les servir ou mourir de faim. Ceci ne concerne pas seulement la Russie, car l'approvisionnement du monde entier est compromis par le bolchevisme.

N° 24

M. Alston à M. Balfour.

(Reçu le 20 janvier.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 18 janvier 1919.

J'ai reçu l'information suivante d'un membre de la Croix-Rouge, le Dr T..., qui venait de retourner à Vladivostok des environs de Perm. Il dit que par pure cruauté barbare, les horribles traces du passage des Bolcheviks dans les villages qu'ils avaient évacués, les tortures et les mutilations infligées aux blessés et aux autres victimes avant leur mort, défient toute description.

Même la férocité des Turcs en Arménie ne peut être comparée à ce qui est fait maintenant en Russie par les Bolcheviks. Le Dr T... comprend le point de vue russe, car il fut en contact direct avec le bolchevisme. Quand je lui demandai de fournir des détails plus précis, il me dit que c'était difficile de fournir les dates, endroits, noms, etc. Mais le rapport d'Ekaterinbourg parlant du meurtre des centaines de citoyens innocents à Perm, de la mutilation des prêtres, des tortures telles que l'enclouement des épaulettes des officiers, est toutefois absolument confirmé par lui. Le Dr T... trouva sur le champ de bataille pendant les combats dans les districts d'Oussouri, en juillet 1918, des corps de soldats tchèques dans un état de mutilation terrible.

Leurs organes sexuels étaient coupés, leurs têtes ouvertes, leurs visages tailladés, leurs yeux arrachés et leurs langues coupées.

Un docteur du navire de Sa Majesté, le *Suffolk*, examina quatre de ces cas qui lui avaient été amenés à Vladivostok pour enquête officielle. Ces mutilations

furent commises avant la mort comme il ressort de l'autopsie. Le représentant local du Conseil national tchèque, le Dr Girsa, et son aide disent qu'il y a plus d'un an, des centaines d'officiers ont été fusillés à Kieff, quand les Bolcheviks prirent cette ville. Le président du Conseil Rodzianko fut fusillé, et le prince Yashuisen fut brutalement massacré.

Par le froid le plus intense, ces hommes étaient emmenés de leurs maisons, mis nus, coiffés seulement de leur chapeau, ils étaient jetés dans des voitures et des autos. Sous la morsure du froid, ils devaient attendre, debout en ligne, pendant des heures, le bon plaisir des soldats bolcheviks, qui avaient toute liberté de les fusiller par groupes ou un à un.

Le Dr Girsa était chirurgien dans l'hôpital civil no 12 à cette époque. Cet hôpital était encombré de malades à cause de la manière impitoyable dont les intellectuels et les officiers étaient traités à Kieff. Il était nécessaire de cacher les officiers dans les armoires, même quand ils étaient mortellement blessés, pour que les Bolcheviks ne viennent pas les chercher et les mener dans la rue pour les fusiller.

Beaucoup de blessés graves furent arrachés des hôpitaux et impitoyablement massacrés.

Les Bolcheviks chassaient dans la rue et fusillaient des gens avec des blessures au ventre, des membres cassés et d'autres blessures graves. Il se rappelle avoir vu des officiers mangés par des chiens dans les rues. La femme de l'aide du Dr Girsa a vu une auto remplie de corps gelés d'officiers qu'on emportait à travers les rues, vers un terrain vague en dehors de la ville.

Les hommes étaient chassés de leurs maisons; au milieu de la nuit, les lits de l'hôpital étaient vidés, des malades gravement atteints étaient impitoyablement massacrés; des hommes étaient fusillés sans pitié et sans jugement.

Un chirurgien employé à la Croix-Rouge, à Vladivostok, vérifia tous ces récits. Il vit lui-même de pareils crimes et dut fuir des environs de Moscou avec sa femme terrifiée.

Des photographies de civils assassinés me furent montrées.

N° 25

Du colonel Werde à la Commission britannique de la Conférence de la Paix de Paris et au ministère des Affaires étrangères.

(Télégramme.) Varsovie, le 19 janvier 1919.

Le nombre des unités de troupes chinoises et coréennes augmente d'après les dires des personnes qui arrivent d'Ukraine et de la Russie des Soviets. Le seul but de ces unités est le pillage, car ce ne sont que des bandits et non des troupes régulières.

La gravité de la situation créée par cette nouvelle augmentation d'armée ne peut être assez soulignée.

N° 26

M. Alston au Comte Curzon.

(Reçu le 25 janvier.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 23 janvier 1919.

Ce qui suit est le rapport du Haut Commissaire.

Les affirmations ci-dessous sur le compte des Bolcheviks à Perm et des environs, sont extraites des rapports envoyés par le consul de Sa Majesté à Ekaterinbourg. Le gouvernement d'Omsk possède des informations semblables.

« Les Bolcheviks ne peuvent plus être décrits comme un parti politique professant des opinions d'extrême communisme.

« Ils forment une classe assez petite de privilégiés qui peuvent terroriser le reste de la population parce qu'ils ont le monopole des armes et des vivres. Cette classe se compose surtout d'ouvriers et de soldats et renferme une grande partie d'éléments non-russes, comme des Lettons, des Estoniens et des Juifs; ces derniers sont surtout nombreux dans les postes élevés.

« Les membres de cette classe sont autorisés à faire ce qu'ils veulent et commettent des crimes contre les autres parties de la société. L'armée est bien disciplinée car un système très strict y est en vigueur. On dit généralement que les officiers sont forcés de servir parce que leurs familles sont retenues comme otages.

« La population de Perm était rationnée; les non-Bolcheviks recevaient seulement un quart de livre de pain par jour.

« Les paysans souffrirent moins, mais on leur défendit, sous peine de mort, de vendre à personne les vivres, sauf aux Bolcheviks. Les églises furent fermées, car beaucoup de prêtres ont été tués, un évêque fut enterré vivant. Avec cela, d'autres châtiments barbares, comme de tremper les gens dans l'eau des rivières, de les retirer ensuite, jusqu'à ce qu'ils fussent gelés.

« On faisait sortir plusieurs fois les gens condamnés à être fusillés. On tirait dessus à blanc, sans qu'ils connussent le moment de leur vraie exécution.

« On raconte encore beaucoup d'autres atrocités.

« Les Bolcheviks se rendirent coupables de meurtres en masse à Perm; il est certain qu'ils commencèrent à exécuter un plan d'extermination systématique.

« Sur une lanterne éclairant un édifice, on lisait les mots : « Seuls les combattants pourront manger. »

N° 27

De Lord Kilmarnock au Comte Curzon.

(Reçu le 1er février.)

Copenhague, le 21 janvier 1919.

Mylord,

J'ai l'honneur de vous rapporter qu'un ingénieur danois en qui l'on peut avoir confiance, employé à l'usine Riabuschinsky, près de Moscou, qui a beaucoup voyagé en Russie dernièrement, et qui quitta Petrograd le 11 janvier, rapporte qu'il y a une tendance croissante de la part des comités centraux à ne pas tenir compte des comités locaux et à absorber tout le pouvoir. Quoique le régime des Bolcheviks fût plus haï que jamais, la résistance à l'intérieur était plus faible; comme presque toute la population souffrait de la faim, le peuple était physiquement incapable de secouer le joug de ceux qui l'opprimaient.

Mon informateur disait que dernièrement, pour trouver du crédit pour son usine, il eut à faire avec des comités. Il fut surpris de trouver qu'ils étaient en grande partie composés d'anciens officiers, directeurs d'usines, etc.; il dit que de jour en jour il y avait moins de gens qui refusaient de servir la Garde rouge.

L'hostilité entre les soldats et les paysans était moins aiguë, car les derniers stocks étaient maintenant épuisés, et ils ne craignaient plus les réquisitions arbitraires des gardes rouges. Seulement les plus petits paysans étaient admis aux comités.

La Garde chinoise à Petrograd comptait 5.000 hommes environ; la discipline dans l'armée bolchevique était plus sévère que jamais antérieurement, et les exécutions nombreuses.

Les paysans étaient mobilisés; mais comme ils résistaient, ils étaient toujours disséminés dans différents régiments, afin d'éviter de créer des foyers de mécontentement dans les régiments.

L'usine de l'ingénieur danois, qui a été nationalisée, travaillait toujours; 6.000 ouvriers y étaient employés. Quoiqu'il y eût encore quelques Bolcheviks parmi eux, la majorité s'est graduellement détachée du bolchevisme; elle a perdu sa croyance au bolchevisme. Comme l'usine avait une grande forêt, on continuait à avoir du combustible; la production continuait. Elle était remise au Comité central, mais mon informateur affirme que cette production n'était pas vendue, mais rajoutée au stock des objets réunis par le Comité central. Sa fabrique était une des rares qui travaillaient encore. Par suite du manque de matières premières et du combustible, les usines, l'une après l'autre, étaient obligées de fermer. Un train de voyageurs circulait journellement entre Petrograd et Moscou, et quelques trains de marchandises, mais par suite du manque de combustible, il a été décidé que le service en serait diminué.

En ce qui concerne l'approvisionnement en vivres, la situation devenait de jour en jour plus mauvaise; à Petrograd, la majorité des habitants vivaient d'une demi-livre d'avoine par jour. La Garde rouge était dans une meilleure position : elle pouvait obtenir de petites quantités de thé, sucre, pain; mais les autres gens ne pouvaient se procurer la nourriture même aux prix les plus élevés. Les difficultés de transport augmentaient de jour en jour, car on n'avait pour ainsi dire pas laissé de chevaux à Petrograd. Des formalités innombrables étaient requises avant de pouvoir transporter un paquet d'une boutique ou d'un magasin.

Le transport sans permis était défendu.

La question de l'alimentation domine toutes les autres.

J'ai..., etc.

KILMARNOCK.

N° 28

M. Alston au Comte Curzon.

(Reçu le 3 février.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 1er février 1919.

Télégramme du Haut Commissaire, du 30 janvier.

Le consul d'Ekaterinbourg a fait suivre un rapport de la Commission militaire d'Enquête à Verkhotourie, Oural du Nord.

« Un ouvrier anglais, Alexandre Smith, a été arrêté et maintenu en prison à Verkhotourie par les Bolcheviks, du 30 septembre au 12 octobre 1918, date à laquelle il fut fusillé.

« L'ordre d'emprisonnement ne contenait aucune accusation; la Commission pense qu'il fut arrêté uniquement parce qu'il était sujet britannique.

« Quand les troupes gouvernementales occupèrent Verkhotourie, le 16 octobre, elles trouvèrent le corps mutilé aux environs de la ville; des funérailles solennelles furent faites.

« J'ai entendu dire que les Bolcheviks ont tué deux sujets anglais à Perm. Les noms sont inconnus. »

N° 29

M. Alston au Comte Curzon.

(Télégramme.) Vladivostok, le 2 février 1919.

Ce qui suit est le rapport du Haut Commissaire, du 31 janvier :

« Les détails suivants, concernant le régime bolchevik à Lisva, ville de 30.000 habitants, entre Ekaterinbourg et Perm, m'ont été donnés par M. T..., sujet britannique, qui était là jusqu'au 17 décembre 1918, quand la ville fut prise.

« La vie y fut tolérable jusqu'en juillet. Un système de rations était en vigueur avant l'arrivée des Bolcheviks au pouvoir, et l'on n'en a pas abusé d'abord. La terreur commença après l'attentat contre Lénine en juillet. Un nombre considérable de gens furent fusillés à Lisva et dans d'autres villes, sans raisons apparentes. Des gens furent arrêtés et eurent à fournir caution plusieurs fois ; souvent ils furent menacés de mort. Des ordres ont été reçus d'arrêter tous les étrangers, en particulier les Anglais et les Français. M. T... a pu se cacher ; il ne fut en état d'arrestation qu'un temps très court.

« Dans la ville il y avait 25 commissaires et 1.000 employés moins importants. Ils gagnaient un salaire de 6 millions de roubles, occupaient les maisons des classes supérieures et moyennes ; ils avaient des provisions en quantité, ainsi que les soldats.

« Les non-Bolcheviks avaient un quart de livre de pain par jour.

« Il pensait que les meurtres en masse ou les tortures corporelles étaient l'exception, mais il confirme les récits disant que des gens furent invités plusieurs fois à sortir pour être fusillés. Beaucoup de gens sont

devenus fous sous le coup de cette agonie mentale ou d'autres traitements analogues.

« Les églises n'étaient pas fermées, mais les soldats avaient défense d'assister au service divin; les cloches ne sonnaient plus. Seuls les mariages civils étaient autorisés.

« Il n'a rien entendu dire de la nationalisation des femmes.

« L'armée était bien disciplinée; il croit qu'elle est encore formidable. Les officiers forcés d'y servir semblent ne pas faire attention à leur position autant qu'on pourrait s'y attendre.

« Les soldats étaient autorisés à piller librement.

« Quand Lisva fut évacuée, 1.800 prisonniers furent transférés à Perm.

« Mon informateur dit que considérée comme une machine pour exécuter ses propres fins, l'Administration bolchevique est efficace et énergique. Il y avait un service régulier de trains entre l'Oural et la Russie d'Europe, mais seuls les officiers bolcheviks pouvaient avoir des wagons de voyageurs, les autres voyageaient dans les wagons de marchandises.

« Les paysans étaient contre les Bolcheviks, car ils étaient sujets à des réquisitions inutiles, tandis que les ouvriers avaient des salaires beaucoup plus élevés et faisaient beaucoup moins de travail qu'autrefois.

« M. T... dit que nous ne devions pas traiter avec les Bolcheviks, comme parti politique, et qu'il croyait que les conditions de vie à Petrograd et Moscou étaient terribles et bien pires que dans la Russie de l'Est. »

N° 30

M. Alston au Comte Curzon.

(Reçu le 6 février.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 4 février 1919.

Ce qui suit, du consul d'Ekaterinbourg, daté du 1er février :

« Suivant l'information reçue ici de l'État-major général, les prisonniers retournant d'Allemagne *via* Vyatka signalent des révoltes armées de paysans du district de Vyatka contre la mobilisation bolchevique. Non seulement les révoltés ont subi la peine de mort pour s'être révoltés, mais aussi toutes leurs familles. »

N° 31

Interviews de MM. A... et B..., qui ont quitté Moscou le 21 janvier 1919.

MM. A... et B..., deux sujets britanniques, qui quittèrent Moscou le 21 janvier 1919, ont été entendus au ministère des Affaires étrangères, le 10 février, au sujet des conditions présentes de la vie à Moscou. M. B..., qui était professeur dans une école secondaire à Moscou, l' « Académie pratique », donna les renseignements suivants sur les conditions à l'école dans laquelle il enseignait :

Cette école était typique de beaucoup d'autres.

Chaque classe a son comité, et, comme règle générale, le garçon le plus populaire est choisi pour représenter les autres aux réunions des maîtres. Les attributions de ces comités sont : 1° de contrôler les

maîtres; 2° d'organiser la distribution de nourriture, tous les garçons et les filles à l'école y recevant leur repas de midi. Cela est, positivement, la seule raison pour laquelle ils vont à l'école.

Les garçons et les filles sont réunis ensemble, et il n'y a là aucun semblant de moralité. L'entière absence de discipline, sous ce rapport, a un effet extrêmement mauvais sur la nouvelle génération. En classe, toute apparence de discipline a été détruite. Les enfants font exactement ce qui leur plaît, parfois sortent au milieu d'une leçon. C'est spécialement le cas de la leçon qui précède le repas de midi, car ils sont tous préoccupés d'avoir les premières places.

Pas de punitions, pas de travail à la maison. Il n'est pas permis de donner de notes. L'attention est abominable; les enfants vont et viennent comme ils le trouvent convenable.

Il est impossible de conserver de l'ordre, et les classes sont simplement comme une fosse aux ours. S'il arrive que le maître n'est pas populaire, les garçons le mettent dehors. Quelquefois un maître allant en classe pour donner une leçon, trouve seulement les garçons tenant un comité, qui ne doit pas être dérangé.

A Kolomna, entre Moscou et Kazan, un garçon âgé de dix-huit ans était désigné comme commissaire de toute l'école; il était à la tête de tous les professeurs. Dans un cas, il ferma l'école pour toute une semaine, parce qu'un des maîtres donna une mauvaise note à un élève.

Les universités souffrent du même manque de discipline. Chaque garçon âgé de seize ans a le droit d'entrer à l'Université sans montrer aucun certificat, de sorte que même si un garçon est incapable de lire ou d'écrire, il peut quand même entrer à l'Université.

Les Bolcheviks ont fait une réclame très étendue concernant les bienfaits de la nouvelle culture prolé-

tarienne. Les faits ci-dessus montrent sous un jour intéressant la manière dont elle est appliquée en réalité.

M. A..., qui est un habitant de Moscou, donna les informations suivantes touchant : 1° la terreur; 2° les conditions dans les usines qu'il connaissait; 3° les magasins à Moscou.

1° *La terreur.* — Les exécutions continuent encore dans les prisons, quoique le peuple en général n'en ait pas connaissance. Souvent pendant une exécution, la musique d'un régiment joue des airs joyeux. Le récit suivant d'une exécution fut fait à M. A... par le membre d'une de ces musiques. Une fois il jouait sa partie dans l'orchestre quand les condamnés furent amenés, comme d'habitude, au bord de la tombe. Leurs mains et leurs pieds furent liés de manière qu'ils tombassent en avant dans le trou. Ils furent alors fusillés dans le cou par des soldats lettons. Quand le dernier des condamnés fut tombé on ferma la tombe; en cette occasion particulière, le musicien vit que la tombe remuait. Ne pouvant supporter cette vue, il s'évanouit; il fut alors saisi par les Bolcheviks qui dirent qu'il avait des sympathies pour les prisonniers. Les Bolcheviks allaient le tuer quand les autres musiciens dirent qu'il était réellement malade et on le laissa alors s'en aller. Parmi les gens fusillés, il y avait un prêtre qui avait demandé la permission de dire une prière avant de mourir, ce à quoi on lui répondit d'une manière laconique : « Ne nado ! » (Il n'en est pas besoin.)

2° *L'état des usines.* — A l'usine principale de Kolomna, une ville sur la ligne de chemin de fer de Moscou à Kazan, il ne reste que 5.000 ouvriers sur un total normal de 25.000. L'usine est dirigée par un comité de

trois : un ouvrier, un ingénieur, un directeur. Ici comme ailleurs, les ouvriers sont mécontents; ils eussent préféré l'ancienne manière de diriger l'usine. La situation est intolérable. Personne ne travaille plus et ne désire travailler; leur seul et unique sujet de conversation est la question des vivres. Tout le monde est mécontent parce qu'ils n'ont pas assez à manger. A Domodédova, près de Moscou, la fabrique de drap fin travaillait encore avant Noël, mais la production était estimée à 5 % de la moyenne.

L'usine était dirigée par un comité d'ouvriers, mais le propriétaire avait, à l'occasion, des entrevues avec le Comité pour discuter la marche de l'usine et pour lui donner des conseils. Tous les ouvriers étaient mécontents de la manière dont l'usine était dirigée et désiraient le retour des anciens directeurs.

Tant que les Bolcheviks leur donneront de hauts salaires, ils resteront ici, mais pratiquement ils ne travaillent plus du tout. Ils doivent se dire bolcheviks, mais en réalité ils n'ont aucune sympathie pour eux.

3° *Les magasins de Moscou.* — Il n'y a aucun magasin ouvert, sauf les magasins du Soviet. Les Bolcheviks ferment certains magasins, enlèvent les enseignes et toutes les marchandises sans les payer. Alors ils mettent des enseignes à eux annonçant la vente d'habits qu'ils vendent deux fois plus cher que le prix auquel ils étaient vendus au magasin d'où ils furent pris par les Bolcheviks. On n'en fait plus de neufs et tous les habits vendus sont de vieux stocks.

N° 32

De Lord Kilmarnock au Comte Curzon.

Copenhague, le 3 février 1919.

Mylord,

J'ai l'honneur de vous rapporter qu'un Français qui quitta Petrograd vers la fin de janvier, me donna les informations suivantes sur la situation en Russie.

M. F... était d'avis que le pouvoir militaire et civil des Bolcheviks avait atteint son point culminant et qu'il était en déclin. Les chefs du mouvement ont acquis le pouvoir d'abord en étalant devant leurs partisans des perspectives de pillage illimité; puis ils réservèrent à la Garde rouge les stocks de provisions qui restaient. Maintenant ces stocks sont épuisés; l'argent qui était si généreusement distribué aux gardes ne peut rien acheter. Quand les ouvriers étaient mécontents, les Bolcheviks pouvaient apaiser les troubles en leur distribuant de la farine, mais maintenant ils n'ont rien à leur offrir, excepté des roubles ayant perdu de leur valeur. Le manque d'armes et de munitions devient sérieux; les désertions sont fréquentes, surtout parmi les soldats paysans et elles ont un effet démoralisant sur l'armée. Les Bolcheviks comprenaient surtout parmi eux des Juifs et des Allemands, très actifs et très entreprenants. Les Russes étaient en grande partie anti-Bolcheviks, mais c'étaient pour la plupart des rêveurs incapables d'action soutenue, et maintenant moins que jamais, ils étaient hors d'état de secouer le joug de ceux qui les opprimaient. Toutes les nuits, les sociétés contre-révolutionnaires se rassemblaient dans des réunions secrètes pour conspirer contre les Bolcheviks, mais il n'y eut jamais de tentative pour accomplir sérieusement leurs plans.

La faim paralysait complètement la force de volonté chez le peuple.

Le pays est dans un état d'anarchie complète. Quand Petrograd dit : Oui, Moscou dit : Non, et ni l'un ni l'autre de leurs conseils ne peut imposer sa volonté aux conseils provinciaux, bien que le Soviet de Moscou surtout ait essayé d'étendre son pouvoir sur toute la Russie.

Il n'y a aucun journal, sauf ceux publiés à Moscou, qui sont pleins de mensonges. Les communications par chemins de fer vont bientôt être interrompues; les grèves sont très fréquentes. A Petrograd pratiquement toutes les usines chômaient et à Moscou quelques-unes seulement travaillaient.

Comme exemple de l'apathie du pays, M. F... dit que la fameuse usine de Poutiloff n'a construit qu'une seule locomotive en un mois.

Les « comités de pauvres » paralysaient tout commerce, qui était de plus gêné par les jalousies locales. Il est pratiquement impossible de transporter des produits ou du combustible d'un quartier à un autre ou même d'une maison à une autre.

L'ingérence de ces comités amena un tel état de choses que les paysans ont refusé d'approvisionner les villes, mais préfèrent enfouir leurs petits stocks. Quoique dernièrement la situation se soit légèrement améliorée, la position est précaire. M. F... ne pouvait se rendre compte comment la population de la Russie du Nord pourrait passer les mois de février, mars et avril. Heureusement, le temps avait été jusqu'à présent assez doux, car il n'y avait pas de combustible disponible. Il s'arrangea lui-même pour vivre de biscuits et de sardines; mais quand il quitta Petrograd, les gens devaient se nourrir avec une demi-livre de flocons d'avoine par jour à peu près. A n'importe quel moment, le stock d'avoine lui-même peut être épuisé.

Il dit que les chefs bolcheviks sentent que leurs jours sont comptés; ils essaient d'introduire dans la direction des affaires des représentants de partis plus modérés, tels que les socialistes révolutionnaires. Leur programme a été modifié en conséquence. La terreur a été moins sévère dernièrement, les exécutions moins nombreuses. Beaucoup de gardes rouges ont été fusillés pour les crimes commis par eux. Un effort a été fait pour introduire en pratique le communisme sur une base plus idéale et quoiqu'il n'existât aucun frein réel aux vols et pillages de la part des gardes rouges, il arrive maintenant que des voleurs égoïstes (qui ne veulent pas partager le butin avec leurs camarades) sont fusillés par ceux-ci.

M. F... était tout à fait affirmatif en disant que l'intéressante expérience d'introduire le communisme a définitivement fait faillite. Tout régime qui pourrait offrir des vivres au peuple gagnerait de suite son appui; si corrompu et si tyrannique qu'il pût être, tout régime serait doux et honnête en comparaison du régime actuel.

J'ai l'honneur, etc.

KILMARNOCK.

N° 33

M. Alston au Comte Curzon.

(Reçu le 11 février.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 8 février 1919.

Ce qui suit vient du consul d'Ekaterinbourg, le 6 février :

« De l'examen des témoignages de plusieurs ouvriers et paysans, il est évident pour moi qu'un très faible

pourcentage de ce district est pro-bolchevik, la majorité des cultivateurs sont en faveur de la convocation de l'Assemblée Constituante. Les témoignages établissent ensuite que les chefs bolcheviks ne représentent pas la classe ouvrière russe, la plupart d'entre eux sont des juifs.

« Comme résultat du refus de 4.000 ouvriers près d'Ekaterinbourg de soutenir les Bolcheviks locaux, beaucoup ont été arrêtés, douze étouffés dans un puits à gaz; leurs cadavres mutilés ont été enterrés ensuite. Quatre-vingts des paysans retirés de la prison d'Ekaterinbourg, où ils ont été jetés parce qu'ils s'opposaient à la réquisition du bétail, ont été brutalement assassinés. »

N° 34

Sir H. Rumbold au Comte Curzon.

Berne, le 5 février 1919.

Mylord,

J'ai l'honneur de transmettre à Votre Seigneurie, ci-joint, une copie d'une lettre adressée par Mme X..., une dame polonaise de Cracovie, à un compatriote à Paris. La lettre de Mme X... donne un certain nombre d'informations qui paraissent de premières sources, relativement aux conditions dans l'Ukraine, où, suivant l'expéditrice, les Polonais sont souvent victimes de traitements terrifiants.

J'ai l'honneur, etc.

Horace Rumbold.

Inclus dans le n° 34

Lettre de Mme X...

(Traduction.) Cracovie, le 17 janvier 1919.

Cher...,

Je me suis souvent demandée si vous et nos compatriotes en Suisse, savez quoi que ce soit des événements qui arrivent dans les parties infortunées de notre pays, d'où nous sommes forcés de fuir. Je pense que très peu de choses sont connues. Quoique ces régions soient loin du centre, elles sont néanmoins en Europe; elles sont même habitées par un peuple civilisé qui est à présent dans le plus terrible état. Les propriétés sont confisquées et pillées, la vie est souvent en danger, et les gens ne peuvent même pas fuir puisque la retraite leur est coupée.

D'octobre 1917 à février 1918, des bandes de soldats et de paysans armés ont pillé et dévasté la Russie entière et l'Ukraine. Toutes les propriétés immobilières sans exception — fermes, gentilhommières et bâtiments de tout aspect — ont été brûlées ou démolies, les forêts coupées, sans que qui que ce soit de l'autorité mette fin à cette folie de destruction. C'est la manière dont les paysans russes et ukraniens sont entrés en possession de la terre, qui leur a été accordée gratuitement par les Gouvernements bolchevik et ukranien. Il est inutile d'ajouter que rien n'a échappé au pillage, pas même les églises et les tombes n'ont été épargnées. Les malheureux propriétaires, aussi bien que les fermiers, les ouvriers de ferme et les ouvriers d'usine se réfugièrent dans les villes, tentant de sauver ce qu'ils pouvaient de leurs biens. Ici le pillage continue encore sous prétexte de poursuivre des investigations.

L'arrivée des armées austro-allemandes, en février 1918, a mis fin à cette folie de brigandage et de rapine.

Les propriétaires ont repris possession de leurs biens, des ruines de leurs maisons et fermes et de ce qui reste de leurs forêts. On a même mentionné une commission qui devait évaluer les pertes subies et les faire payer par les responsables.

Quoi qu'il en soit, pendant l'hiver de 1918 les armées austro-germaines se retirèrent et une bande de bravi reprit possession du gouvernement en Ukraine; la terre devint de nouveau la proie des comités de paysans qui ne purent plus rien piller, le pays étant dévasté et couvert de ruines. Ce qui se passe maintenant est d'une tout autre nature; manifestement le mouvement est anti-polonais.

L'année dernière ce furent les propriétaires terriens qui furent attaqués, maintenant ce sont les Polonais sans distinction de classe qu'on veut anéantir. Comme je suis loin de là et que j'ai peu de nouvelles, mes informations sont peu de chose, mais tout de même les événements que je vais vous raconter sont vrais.

Dans le district de Proskorow les paysans brûlèrent vif M. Stanislas Skibiewski, après l'avoir torturé deux jours. Les deux frères Kostkiewicz et Mme Malinowska furent assassinés par les paysans. Mme Marie Mankowska et son fils sont en prison depuis plusieurs semaines; personne ne sait ce qui va leur arriver.

Toutes les prisons sont remplies de prisonniers qui subissent les traitements les plus terribles. Jérôme Sobanski et son fils sont parmi les prisonniers. Quatorze membres du gouvernement de Michel Sobanski furent terriblement torturés avant d'être mis à mort. Le même sort fut celui des membres du gouvernement de Bialo-Cerkiew. A Brycow, sept membres du gouver-

nement de Grocholscy furent mutilés avant d'être massacrés.

Dans le district de Berditchew, Malaszevski, directeur d'une usine, et Wroczinski, sous-directeur, furent massacrés.

En Volhynie, les deux frères Plater de Dambrovica furent brûlés vifs.

A Kamienco, Alexandre Sadowski est en prison depuis longtemps; on a de grandes inquiétudes pour sa vie.

A Czere Paszynce, le garde-chasse fut tué après de terribles tortures.

Les prêtres catholiques sont exposés à toute espèce d'indignités : leur vie est toujours en danger. A Bazalia, pendant la messe, 70 personnes furent arrêtées dans l'église. Dans les villes, les propriétaires terriens russes et polonais sont arrêtés et emprisonnés. Les paysans dans les campagnes font la chasse; les propriétaires leur sont remis pour qu'ils en fassent ce qu'ils veulent. Ce n'est qu'au moyen de forte rançon qu'on parvient quelquefois à sauver sa vie.

Quant à votre propriété, la maison et les fermes étaient encore debout en novembre dernier. Malejowce est détruit; les forêts sont dans un état pitoyable. A Strychowce, rien n'a été laissé debout, nos propriétés sont complètement dévastées.

La bande de Petloura a saisi les banques et les sucreries; il est impossible de retirer de l'argent ou des actions des compagnies sans avoir d'abord la signature des comités de paysans.

On dit aussi que la moitié de l'argent dans les banques appartenant aux particuliers a été confisquée. En tout cas il est certain qu'une partie du capital appartenant aux particuliers a été saisi à la Banque de l'Union à Kamisnec.

L'opinion publique, parlant par la voix de la presse

européenne, a dénoncé et condamné les excès et les crimes commis en Belgique, en Serbie et dans le duché de Posen. Pourquoi les crimes commis par les Bolcheviks et les Ukraniens devraient-ils rester inconnus ? C'est le désir des malheureuses gens qui implorent l'aide et la protection des armées alliées, que la France, l'Angleterre et l'Amérique soient informées de ce qui se passe en ce moment.

Comme Varsovie nous fait la sourde oreille, occupée par ses problèmes politiques, et que les armées polonaises ont assez à faire contre les Ruthènes en Galicie, nous voudrions bien que nos comités en Suisse soient tenus au courant et qu'ils puissent, par la voix de la presse française et anglaise, faire connaître la véritable situation.

C'est dans ce but que je vous écris et je me mets à votre disposition, si je puis obtenir encore des informations qui puissent être publiées.

N° 35

De Lord Kilmarnock au Comte Curzon.

(Reçu le 11 février.)

Copenhague, le 6 février 1919.

Mylord,

J'ai l'honneur de vous présenter, ci-joint, une traduction du premier rapport officiel sur les atrocités commises par les Bolcheviks à Wesemberg et Dorpat, rapport qui me fut communiqué par le représentant du Gouvernement esthonien ici.

INCLUS DANS LE N° 35

Atrocités commises par les Bolcheviks en Esthonie.

A Wesemberg. — Quand les troupes esthoniennes eurent repris la ville de Wesemberg aux Bolcheviks, les tombes des gens massacrés, pendant la courte période de terreur, furent ouvertes, le 17 janvier 1919.

Les fonctionnaires suivants étaient présents : le commandant de la ville Aren, le président de l'administration du district Hr. Juhkam, le maire Jakobson; le commandant de la milice, Kütt; son adjoint, Tenneberg; l'officier de santé, Dr Wiren et son prédécesseur, le Dr Utt. Le voisinage des tombes de ces victimes de la terreur rouge montrait avec quelle brutalité les Bolcheviks les avaient exécutées. Partout l'on voyait du sang coagulé, au milieu duquel on pouvait distinguer des morceaux de chapeaux, d'habits, de cervelle, et des fragments de crânes avec des cheveux. Dans la première tombe, on trouva seize corps, qui furent photographiés. Parmi ceux-là on identifia les suivants : le médecin militaire Reinik; le prêtre orthodoxe Sergei Filorenski; l'infirmier militaire Ellenberg, de Reval; le marchand Gustave Bock; Tönis Pödra, de Gut Uhtna; un fonctionnaire des chemins de fer, Tönu Pöiklik, de Wesemberg; Ferdinand Tops, de la paroisse d'Undle; Rudolf Rost, infirmier militaire, de Tudulinne; Édouard Sepp, du domaine de Welsi; le cordonnier Kolk, de Wesemberg. Seize victimes furent trouvées dans l'autre tombe. Les suivantes furent reconnues : Heinrich Mikker, de Kunda; Joh. Ed. Järw, de Gem Küti; Juti Juhkam, de la paroisse de Roela; Hugues Lang, de la paroisse de Küti; Joseph Koovits, de Kunda; Harriette von Mühlen, de la paroisse de Küti; von Hesse, fonctionnaire,

de Wesemberg; Peter Sakkar, de Kunda; Arthur Sulto, de Kunda; Jacob Raja, garde-chasse du domaine de Lobu; Hudo Rannaberg, du domaine de Küti. La troisième et la plus grande des tombes fut ouverte le 18 janvier; elle était longue de 4 mètres et profonde de 2 mètres; elle était remplie de corps. Cinquante corps y furent trouvés; on a reconnu parmi eux les suivants : Rudolf Peets, de Laekwere; Carl Erde, de Haljala; Daniel Sellow, marchand de Laekwere; Jean Rebane, du village d'Assanalls; Johannes Lomberg, d'Ambla; Hindrick Roosilill, de Tape; Édouard Walow, de Wesemberg; Gustave Koolmann, de Walnupea; Mihkel Klein, de la paroisse de Küti; Auguste Marton, de Malla; Dr Maurice Ling, de Kunda; Siim Magi, de Malla; Juri Kuller du domaine d'Inju, de la paroisse de Küti; Johannes Marton, de Mala; Konrad Preisberg, d'Ambla; Ernest Klein, de Küti; Karl Paas, de Kuline; Arthur Wään, soldat de la milice de la paroisse de Wihula; Jüri Lemming, d'Ambla; Willen Püdermann, de Rahkla; Karl Knauf, propriétaire de Nomkula; Karl Pudel, de Rahkla; Johannes Schmitnar, fermier du domaine de Tapa; Mme von Rehekampf, de Wesemberg; August Paas, de Kulina; Lüna Lümann, de la paroisse Aaspere; Jeannette, baronne de Wrangel, de Wesemberg; Mme de Samson, de Wesemberg; Léopold Aron, maître de relais de poste, de Wesemberg; Jaan Paas, de Kulina; un employé des chemins de fer, Older de St. Püssi; Mihkel Marton, de Malla; Jüri Magi, d'Inju; Feodar Nümm, d'Osel; Bernh. Wold Lessel, de Wesemberg; Masik, soldat de l'armée du peuple du gouvernement de Twer; J. Heinrich Grauberg, de Rahkla; Prüdik Wilder, de Lakwere; Julius Kütsel, de Laekwere; Marthe Afanasjeva, sœur de charité, de Kunda; Marie Kirsch, de Wesemberg. Tous ces corps portaient la trace de la rage de vengeance des Bolcheviks. Les victimes

étaient complètement dépouillées de tout, excepté de leur linge, leurs souliers étaient enlevés. Les Bolcheviks avaient brisé les crânes de trente-trois des corps, de sorte que les têtes pendaient comme des éclats de bois sur les troncs. La plupart avaient été non seulement fusillés, mais percés à coups de baïonnette, les entrailles arrachées, les os des bras et des jambes brisés.

La façon dont les Bolcheviks exécutaient leurs victimes est décrite par un de ces malheureux, qui réussit à se sauver par miracle, le propriétaire A. Munstrum :

« L'après-midi du 11 janvier, cinquante-six de nous furent menés vers le lieu de l'exécution, où la tombe était déjà creusée. La moitié d'entre nous, y compris six femmes, furent placés au bord de la tombe. Les femmes devaient être tuées les premières, car leurs cris étaient si déchirants que les meurtriers ne pouvaient plus les endurer. Une femme essaya de s'échapper, mais elle n'alla pas loin. Ils tirèrent une salve, la femme tomba par terre, blessée. Alors les Bolcheviks la traînèrent par les pieds dans la tombe; cinq des meurtriers sautèrent dedans, tirèrent dessus et la piétinèrent jusqu'à ce qu'elle se tut. Alors une autre salve fut tirée sur les autres victimes. De la même manière ils furent jetés dans la tombe et achevés avec les crosses et les baïonnettes. Après quoi les meurtriers piétinèrent encore leurs cadavres... »

A Dorpat. — A Dorpat, les Bolcheviks commirent la même sorte d'horreurs qu'à Wesemberg. Le soir de Noël, le directeur bien connu des Pêcheries, l'étudiant en zoologie Max von zur Mühlen, fut assassiné.

Le 26 décembre, les personnes suivantes furent fusillées : Mihkel Küz, Alexis Lepp, Alexandre Aland et Karl Soo. Le 9 janvier, les Bolcheviks assassinèrent les personnes suivantes : August Meoss, Abram Schrei-

ber, Woldemar Rästa, le boucher Beer Stark, le baron Paul von Tiesenhausen, Woldemar et Johann Ottas, Mihkel Kur, Frederic Päss, Bruno von Samson Himmelstjerna, Herald von Samson Himmelstjerna et Gustave von Samson Himmelstjerna, l'orfèvre Rudolph Kipasto. Toutes ces personnes furent traînées vers la rivière d'Embach et fusillées. Les cadavres furent mis à l'eau à travers les trous de la glace. Plus tard, quand les troupes esthoniennes eurent repris Dorpat, on trouva seize de ces victimes dans l'Embach. D'après l'aspect des corps, ces victimes avaient été torturées de la plus terrible façon. Beaucoup avaient les jambes cassées, les crânes défoncés. Il est évident que Karl Soo, qui fut fusillé le 26 décembre, avait souffert le plus. Les Bolcheviks lui avaient arraché les yeux. Le 14 janvier, peu de temps avant d'avoir été chassés de la ville par les troupes esthoniennes, les Bolcheviks tuèrent vingt de leurs prisonniers. Après enquête officielle, on établit que cette action sanglante eut lieu dans les conditions suivantes : les malheureux, au nombre de plus de 200, gardés dans la Banque du Crédit et au poste de police, durent se ranger en ligne. Alors on appela les victimes une par une : elles furent dépouillées de leurs habits, chaussures et objets de valeur. On les mena ensuite dans la cave de la Banque du Crédit où les Bolcheviks, à coups de hache, leur fracassèrent le crâne. De cette manière, les vingt personnes dont nous avons parlé furent assassinées; ce n'est que la fuite précipitée de la Garde rouge devant l'avance des troupes esthoniennes, qui sauva le reste des prisonniers, parmi lesquels 60 à 80 femmes. Autrement ils eussent été assassinés de la même façon. Parmi les cadavres on reconnut les gens suivants : l'archevêque Platon, le secrétaire Michael Blewe de l'église Unspenski, le prêtre aux cheveux blancs de l'église orthodoxe de Saint-Georges; Nicolas Bjescha-

nitzki, le professeur et prêtre de l'Université; Dr Traugott Hahn, Herman von Samson Himmelstjerna, de Kawershof; Heinrich von Krasse, propriétaire de Rewold; le banquier Arnold von Tideböhl; Herbert von Schrenk; le baron Constant von Knorring; le pasteur Wilhelm Schwartz; le conseiller Tensmann; le conseiller Gustave Seeland; le marchand Surman Kaplan; le maître potier Ado Luik; le marchand Harry Vogel; le marchand Massal et le collaborateur des « Postimees » Kärner.

Le Dr Wolfgang, de Reyher, qui peu après ces meurtres, les corps étant encore chauds, examina la cave de la Banque du Crédit dont on a parlé, a rapporté ce qui suit au sujet de l'aspect de la chambre où le crime fut commis : le plancher de toute la cave était couvert de cadavres empilés l'un sur l'autre, dans les poses les moins naturelles, ce qui ne pouvait être attribué qu'à une mort violente. Au milieu de la chambre, les corps formaient trois couches et n'étaient habillés que de linge. Presque tous avaient des trous de balles dans la tête; les coups avaient été tirés récemment, car dans plusieurs cas, les crânes avaient été fracassés et un de ces crânes ne tenait que par un fil. Tout était gluant de sang; sur le lit et sur les murs, aussi on voyait du sang coagulé et des fragments de crâne. J'ai compté vingt-trois corps; mais il était facile de faire une erreur, car il était très malaisé de distinguer les corps dans le tas. Pas une partie du plancher qui fût nette, de sorte que je devais piétiner des corps pour en atteindre d'autres. La recherche de toute trace de vie fut vaine. Après une nouvelle inspection des corps, on découvrit que l'évêque Platon avait reçu une balle au-dessus de l'œil droit et que la mort fut instantanée. La partie gauche de la figure du prêtre Blewe avait été mise en pièces par un coup de hache. La hache du bourreau bolchevik avait atteint le prêtre Bjes-

chanitzki au milieu de la figure. Les coups de hache avaient mutilé totalement les figures de ces deux prêtres; on pouvait à peine les reconnaître. Les deux bras et la tête du vicaire Schwartz avaient été détachés à coups de hache. Les Bolcheviks avaient solidement cloué les épaulettes d'un officier à ses épaules. Tous les corps et la cave où ils étaient ont été photographiés.

N° 36

De M. Alston au Comte Curzon.

(Reçu le 12 février.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 11 février 1919.

J'ai reçu les déclarations suivantes d'un fonctionnaire du Consulat britannique qui fut à Ekaterinbourg au mois de septembre 1918, au sujet de la situation dans cette ville sous le régime bolchevik de 1917 jusqu'à fin 1918, quand la ville fut délivrée par les Tchèques.

Les Bolcheviks nationalisèrent impitoyablement toute propriété privée pendant les quatre ou cinq premiers mois, y compris les maisons anglaises, comme Contutshtim, Sysser et C°, etc..., et ils demandèrent de continuelles contributions élevées à tous les marchands pourvus d'argent, sous peine d'arrestation et de confiscation de tous leurs biens au cas de non-obéissance. Des entreprises de tout genre, banques et maisons étaient, soit placées sous le contrôle d'ouvriers, soit nationalisées. L'industrie et les manufactures furent réduites au point d'en arriver à un arrêt complet. Des perquisitions systématiques dans les maisons et chez les particuliers étaient faites chaque jour; les ornements en or et en argent et même les

habits de rechange étaient pris sans aucune compensation. Les marchands qui tentaient d'échapper ou de résister aux nombreux décrets du Conseil local, étaient immédiatement arrêtés. Des vols et des meurtres étaient fréquents; la loi et l'ordre comptaient pour très peu; une anarchie presque complète régnait. On forma une organisation locale de tous les consuls et représentants diplomatiques d'une douzaine de nations, pour agir comme intermédiaire entre les Bolcheviks et les sujets étrangers, à cause des persécutions auxquelles ceux-ci étaient exposés. Toutes les réunions publiques furent supprimées; à l'exception du journal officiel quotidien bolchevik, toute la presse et tout imprimé furent interdits. L'avance des Tchèques sur Omsk commença vers la fin de mai. Nous fûmes en état de siège de la fin du mois de mai jusqu'au 25 juillet, quand les Bolcheviks évacuèrent enfin la ville et que les Tchèques l'occupèrent.

La terreur bolchevique succéda à leur despotisme. Ayant publié qu'ils voulaient rendre la « terreur rouge » aussi effroyable que possible, ils arrêtèrent des centaines de particuliers comme otages, sous le seul prétexte qu'ils appartenaient à la bourgeoisie et à la classe instruite. Des hôtels et des maisons privées furent réquisitionnés pour caser ces otages, car les prisons étaient déjà pleines. Sous la garde des bandes de Bolcheviks armés, des centaines de ces otages furent menés au front pour travailler pour « l'Armée du Prolétariat » et creuser des tranchées. Sans même le simulacre d'un jugement, beaucoup d'entre eux furent fusillés, en juin et juillet. Une proclamation, affichée sur une des portes de la ville, et qui fut reproduite le lendemain par la presse bolchevique, fut la première à nous en renseigner. Cette proclamation nous donnait les noms des dix-neuf otages civils qui avaient été fusillés, parmi eux le membre d'une maison de

mécanique bien connue, M. Fadyeff, et le directeur de la Compagnie Syssert (entreprise anglaise), M. Makronosoeff. Les autres étaient de paisibles et très laborieux marchands qui étaient très connus. Huit encore furent fusillés quelques jours après, entre autres le fils d'un riche meunier, M. Markaroff. Une grosse quantité de corps, au nombre, je crois, de 60 ou plus, furent découverts après la prise de la ville par les Tchèques. Ensuite on découvrit qu'ils avaient été fusillés de la façon la plus cruelle, comme des animaux sauvages dans la forêt; quelques-uns, sans aucun doute, furent laissés sur place pour y mourir, car on ne prit aucun soin d'examiner si les plaies étaient mortelles ou non. Les Bolcheviks affirmèrent que pour prévenir d'avance tout mouvement contre-révolutionnaire dans la ville, il était nécessaire de terroriser de cette façon la population. Le Corps consulaire fut brutalement informé qu'on ne souffrirait aucune intervention de sa part, quand les consuls protestèrent contre ces meurtres en masse. Bien qu'ils l'aient vigoureusement nié, les Bolcheviks commencèrent à évacuer la ville au milieu de juillet. Un de leurs chefs affirma publiquement que s'ils devaient quitter la ville, ils massacreraient 1.000 habitants. Trois jours avant de quitter Ekaterinbourg, les Bolcheviks annoncèrent publiquement qu'ils avaient fusillé récemment l'Empereur. Leur système d'espionnage était parfait; pendant toute la durée de leur régime personne n'osait dire un mot qui pût être interprété comme antibolchevik, de peur d'être immédiatement arrêté et fusillé. En outre de toutes ces horreurs dont nous avons parlé, nous attendions tout le temps une épidémie de typhus, choléra ou toute autre maladie, car tout était dans un état de saleté indescriptible. Il n'y eut aucun essai de nettoyer les édifices, les bureaux, les rues, les stations de chemin de fer et les trains. Tout le monde

paraissait abattu et déprimé. Les gens convenables et bien vêtus étaient rarement vus dans la rue.

L'évacuation bolchevique fut faite avec grand soin et l'on estime à 4 milliards de roubles la valeur de l'or, du platine, des marchandises et des billets qu'ils emportèrent avec eux. Il n'y a aucun doute qu'il y aurait eu beaucoup plus de meurtres s'ils n'avaient été si occupés de ce pillage; mais grâce à l'avance rapide des Tchèques ils durent hâter leur départ.

Il y aura des meurtres en masse de la classe des marchands et des gens riches si les Bolcheviks réussissent à reprendre Ekaterinbourg.

N° 37

Notes sur les entrevues avec MM. C... et D...

13 février 1919.

MM. C... et D... furent entendus ce matin au ministère des Affaires étrangères. Tous deux avaient quitté Petrograd le 17 janvier. M. C... était directeur d'une grande maison de commerce à Petrograd et avait été pendant trois mois et demi en prison. Dans les villes, le cri de ralliement des Bolcheviks avait été : « Le prolétariat contre la bourgeoisie. » Les grands capitalistes ayant réussi à partir, ce fut la lutte de l'écume de la société contre la petite bourgeoisie et les plus instruits parmi les ouvriers.

1. *Les villages.* — Dans les villages, les « comités des pauvres », composés de paysans sans terre et de vauriens revenus de la ville, furent opposés aux petits propriétaires paysans.

Le gouvernement local fut transmis à ces « comités des pauvres »; ils prennent au propriétaire paysan ses

produits, ses instruments agricoles et ses animaux domestiques, gardant ce dont ils ont besoin pour eux-mêmes et envoyant le reste dans les villes.

Le paysan ne veut pas donner sa récolte aux Bolcheviks parce qu'il les déteste et qu'il espère les réduire par ce moyen le cas échéant. Les paysans sont armés et unis. C'est pourquoi des bandes armées sont envoyées de Petrograd et de Moscou pour les réquisitions et pour aider les « comités des pauvres » à prendre leur récolte aux paysans. Chaque jour à travers toute la Russie de tels combats pour les récoltes sont livrés jusqu'au bout et tant que l'un des adversaires, les Bolcheviks de la bande de réquisition ou les paysans, ne soit complètement exterminé.

Pendant mon séjour en prison, j'ai rencontré et j'ai parlé avec des douzaines de paysans-propriétaires arrêtés comme contre-révolutionnaires. Pendant mon évasion à travers la frontière, j'ai dormi dans deux masures de paysans et bien qu'ils vécussent dans les pires conditions, si pauvres qu'ils étaient quatorze à vivre et à coucher dans une chambre de quelques mètres carrés, ils maudissaient les Bolcheviks avec les larmes aux yeux. Un des derniers décrets ne permet au paysan de n'avoir qu'une vache et qu'un cheval pour cinq membres de sa famille. Les paysans-propriétaires, qui seront probablement un jour le parti le plus fort en Russie, sont tous anti-Bolcheviks, du premier au dernier homme.

2. *L'armée rouge.* — Les soldats ne sont pas plus satisfaits. En fait, les seules troupes en qui les Bolcheviks puissent avoir confiance sont les Lettons, les Chinois et quelques bataillons de marins. Ils leur donnent 250 roubles par mois, tout leur étant fourni, avec des cadeaux de montres et de chaînes en or réquisitionnées à la bourgeoisie.

Les troupes nouvellement recrutées ne reçoivent pas de fusils à Petrograd, excepté quelques fusils par régiment pour l'instruction. Ils n'en reçoivent qu'au front. Pour tout crime militaire, il n'y a qu'un châtiment : la mort. Les exécutions sont pour la plupart faites par les Chinois. Si un régiment bat en retraite en dépit des ordres, on braque sur lui des mitrailleuses, et si le commissaire du régiment ne peut arriver à retenir ses hommes, il est fusillé.

Tous les soldats avec qui j'ai parlé, même nos gardiens de prison, maudissaient leur sort en disant qu'ils étaient obligés de servir et qu'il n'y avait pas d'autre alternative que de mourir de faim ou d'être fusillé comme déserteur. Presque tous exprimèrent ouvertement l'espoir que les Anglais viendraient bientôt et mettraient fin à tout cela.

3. *Les ouvriers.* — La position des ouvriers n'est pas meilleure. D'abord la journée de huit heures, avec un minimum de salaire élevé, leur a beaucoup plu; mais à mesure que le prix de la vie augmentait, ils trouvèrent que leur sort était peu ou pas du tout amélioré. Leurs salaires étaient augmentés, mais bientôt un cercle vicieux s'établit et l'augmentation des salaires ne pouvait suivre le renchérissement de la vie. La diminution de la production augmenta encore le prix de la vie.

A l'usine de construction de wagons de Petrograd, le prix des wagons avant le régime des Bolcheviks avait été de 16.000 à 17.000 roubles; il est maintenant de 100.000 à 120.000 roubles. Dans les travaux publics, où les Bolcheviks pouvaient s'attendre à plus de soutien, un immense mécontentement existe. Un avertissement officiel aux ouvriers de l'usine de Poutiloff fut publié, disant que pendant plusieurs semaines des incendies, des explosions et des arrêts dus à des

accidents eurent lieu régulièrement, ce qui ne pouvait être mis sur le compte que de traîtres qui, s'ils étaient pris, seraient fusillés.

4. *La bourgeoisie.* — Le sort de la bourgeoisie défie toute description. Tous ceux qui emploient des travailleurs, une simple bonne ou un garçon pour courses, quiconque ne vit pas au jour le jour du produit quotidien du travail manuel, est considéré comme faisant partie de la « bourgeoisie ». Tous les journaux, sauf ceux des Bolcheviks, ont été supprimés, leurs presses et leur propriété confisquées.

De nouveaux décrets sont publiés par douzaines chaque jour sans aucune autre notification. La non-observation d'un décret quelconque entraîne la confiscation immédiate de tous les biens. Toutes les dettes du Gouvernement ont été annulées et toutes les autres valeurs confisquées.

Les coffres-forts ont été ouverts, les objets en or et argent confisqués. Toutes les usines et fabriques ont été nationalisées et aussi les théâtres et cinémas. Cette nationalisation ou municipalisation signifie la confiscation, car le malheureux propriétaire n'est jamais payé.

Le paiement par les banques de dépôts ou de comptes courants fut suspendu. Il est défendu de vendre les mobiliers ou de les transporter d'une maison à une autre sans permission. Les personnes demeurant dans des maisons où ils ont plus de chambres que de membres de leur famille, doivent loger des familles pauvres dans les chambres en surplus; le mobilier de ces chambres doit rester en place pour servir à ces familles, qui viennent en billets de logement. Des centaines de maisons ont été réquisitionnées pour usage officiel ou demi-officiel, des milliers de malheureux habitants ont été jetés à la rue, ayant été avertis une heure à

l'avance, avec la permission d'emporter seulement les habits qui étaient sur eux avec un jeu de linge de rechange. Les maisons sont sous le contrôle d'un « comité des pauvres » composé des plus pauvres locataires de la maison. Ces comités ont le droit de prendre et de distribuer entre eux tous les objets de mobilier appartenant aux autres appartements, qu'ils considèrent être de trop pour leurs propriétaires. Ils fonctionnent aussi comme agents bolcheviks en les informant des déplacements. Une taxe spéciale fut établie sur les immeubles, s'élevant en pratique à leur valeur totale. Le défaut de paiement de cette taxe dans les quatorze jours faisait municipaliser l'immeuble.

Tous les directeurs et propriétaires d'entreprises, de bureaux et de magasins, ainsi que les membres de la classe des gens n'ayant pas un travail continuel, furent appelés aux travaux forcés, d'abord pour l'enterrement des morts du choléra et du typhus, puis pour nettoyer les rues, etc.

Tous les objets dans les magasins de la douane furent saisis et engagés à la banque du Gouvernement pour 100 millions de roubles. Toutes les personnes assez heureuses pour ne pas avoir leurs objets confisqués pouvaient, finalement, les racheter en payant le prix pour lequel ils avaient été engagés.

Tous les mobiliers et les fourrures déposés dans les garde-meubles furent confisqués. Tous les hôtels, restaurants, magasins d'alimentation et la plupart des autres magasins ont été fermés après que leurs stocks fussent confisqués. Juste avant notre départ, on imposa une nouvelle taxe, la taxe révolutionnaire extraordinaire. Dans les journaux officiels on publiait chaque jour des listes de gens, rue après rue, district par district, avec la somme qu'ils devaient payer à la banque du Gouvernement dans un délai de quatorze jours, sous peine de confiscation de tous leurs biens.

Les sommes allaient de 2.000 roubles à 15 millions.

Il est impossible d'imaginer comment ces sommes pouvaient être payées.

5. *Le problème des vivres.* — Le problème des vivres à Petrograd n'a fait qu'empirer. Des cartes alimentaires très compliquées sont données chaque mois pour tous les produits, mais depuis des mois on ne pouvait rien obtenir avec ces cartes d'autre que du pain qui, depuis quelques semaines, est fait avec de l'avoine non décortiquée. Il n'y a maintenant que trois catégories de cartes : la première pour les travailleurs qui ont des travaux pénibles; la seconde pour les travailleurs; la troisième pour les non-travailleurs. La dernière fois, on distribua pour la carte n° 1 une demi-livre de pain; pour la carte n° 2, un quart et pour la carte n° 3, un huitième de livre. Des centaines de personnes meurent journellement de faim; le premier effet de celle-ci est un gonflement prononcé des traits. Beaucoup de personnes ont réussi à partir, de sorte qu'il ne reste pas plus de 600.000 habitants. La famine complète ne fut évitée que par le grand commerce clandestin de provisions, fait par des gens surnommés « gens au sac », qui viennent par chemin de fer ou à pied des villages avec des vivres dans leurs sacs.

Le beurre coûte maintenant 80 roubles la livre, le bœuf 25 roubles, le porc 50 roubles, le pain noir 25 roubles et les œufs 5 roubles la pièce. La viande de chien coûte 5 roubles la livre et celle de cheval 18 roubles. Les maisons avec le chauffage central ne sont plus chauffées par suite du manque de combustible. La quantité de bois qui coûtait avant 7 roubles en coûte maintenant 450 et on ne peut en obtenir que pour chauffer une chambre.

Tous les restaurants ont été confisqués et trans-

formés en cuisines municipales dont le seul menu fut dernièrement une soupe faite avec de l'eau, quelques pommes de terre et un hareng.

6. *Oppression des partis socialistes.* — Les partis politiques qui furent le plus opprimés par les Bolcheviks sont les socialistes, sociaux-démocrates et socialistes révolutionnaires. Grâce aux pots-de-vin — ce mal notoire de l'ancien régime qui s'est maintenant développé sous le bolchevisme — les capitalistes purent retirer leur argent des banques, leurs valeurs des coffres-forts et s'en aller. D'autre part, beaucoup de membres des partis libéraux et socialistes qui travaillèrent toute leur vie pour la révolution ont été arrêtés ou fusillés par les Bolcheviks. En prison, j'ai rencontré un social-démocrate qui avait passé onze ans dans la forteresse de Schlusselbourg comme condamné politique. Mis en liberté au début de la Révolution, il fut, après dix-huit mois, emprisonné par les Bolcheviks comme contre-révolutionnaire.

7. *Comment les Bolcheviks continuent à se maintenir au pouvoir.* — Ils continuent à se maintenir au pouvoir par un système de terreur et de tyrannie inouïe. Ce système a pour centre le n° 2 de la Gorokhovaya, où siège la « Commission extraordinaire pour la lutte avec la contre-révolution, les spéculateurs et le sabotage ». D'abord sous la direction de Yourelski, elle limita ses opérations aux délits inclus dans son titre, mais après la mort de Yourelski, elle devint ouvertement un instrument de la terreur rouge. Depuis, ses opérations font paraître l'histoire de la Terreur française et de l'Inquisition espagnole douces, en comparaison de ce qu'elle fait.

Les gens étaient arrêtés en masse, non pas seulement par des mandats d'amener individuels par suite d'informations reçues d'espions, mais ils étaient arrêtés

littéralement en masse. Les gens étaient arrêtés par centaines dans les rues, théâtres, cafés, chaque jour, et convoyés vers le n° 2 de la Gorokhovaya. Là on prenait leurs noms et autres détails; le jour suivant, ils étaient menés par groupes de cent ou à peu près vers l'une ou l'autre des prisons, pendant que leurs infortunés parents attendaient pendant des heures et des journées entières en faisant la queue pour se renseigner sur leur sort. Ils étaient maintenus en prison deux, trois, quatre mois ou plus sans aucune accusation contre eux et sans qu'on les interrogeât. Puis quelques-uns étaient accusés et fusillés, d'autres frappés d'amende ou de confiscation de tous leurs biens. D'autres recevaient la permission d'être rachetés par leurs amis; d'autres enfin étaient relâchés sans explications. Il n'y avait aucun jugement. L'accusation et l'interrogatoire étaient faits en même temps et celui qui interrogeait était en général un ancien ouvrier ou même un criminel de droit commun. L'interrogatoire était secret. L'arrêt était confirmé par un membre de la Commission; voilà le seul mode de jugement rendu au n° 2 de la Gorokhovaya. Le comble fut atteint après le meurtre d'Uritsky : l'attaque de l'ambassade britannique et l'affaire de Lockhart, où des centaines de gens furent arrêtés dans diverses parties de la ville, surtout des officiers, qui furent fusillés et jetés dans la rivière ou ligotés et jetés dans la rivière, ou encore liés nus dans des barques et noyés avec celles-ci; tout cela sans même la formalité de la visite au n° 2 de la Gorokhovaya.

Je fus en prison depuis le 19 septembre jusqu'au 25 décembre et je pourrais remplir un livre avec ce que j'ai vu, mais je donnerai simplement une traduction d'un article publié dans un journal bolchevik, la *Commune du Nord*, n° 170, daté du 4 décembre 1918.

« Il est impossible de continuer à se taire. On a

continuellement informé le Soviet de Viborg (Petrograd) du terrible état de choses existant dans les prisons de la ville. Des gens y meurent de faim, d'autres sont détenus six et huit mois sans interrogatoire; dans bien des cas, il est impossible de savoir pourquoi ils ont été arrêtés, à cause du remplacement de fonctionnaires, de la fermeture de certains services et de la perte des documents. Pour confirmer ou démentir ces rapports, le Soviet décida d'envoyer le 3 novembre une commission composée du président du Soviet, du médecin militaire du district et du commissaire militaire du district pour visiter et faire un rapport sur la prison de « Crest ». Camarades! Ce qu'ils virent et ce qu'ils entendirent de la part des détenus dépasse toute description. Non seulement les rumeurs ont été confirmées, mais on trouva que les conditions étaient encore pires que ce qu'on avait dit. Je fus peiné et très honteux. Moi aussi j'avais été incarcéré dans cette même prison sous le tsarisme; mais tout était propre; les prisonniers avaient du linge propre deux fois par mois.

« Maintenant, non seulement les prisonniers sont laissés sans linge propre; mais encore ils sont en grand nombre sans couvertures et comme par le passé, pour un faible délit, ils sont placés dans des cellules isolées, froides et sombres. Mais le spectacle le plus terrible que nous ayons vu était dans les cellules des malades. Camarades, nous y avons vu des morts vivants qui avaient à peine la force de nous murmurer leurs plaintes, de nous dire qu'ils mouraient de faim. En un seul mot, parmi les malades, un cadavre resta plusieurs heures; un voisin réussit à murmurer : « C'est de la faim qu'il est mort; bientôt tous nous « allons mourir de faim. » Camarades, parmi eux il y en a beaucoup qui sont tout à fait jeunes, qui veulent vivre et voir la lumière du soleil. Si nous avons vrai-

ment un Gouvernement d'ouvriers, de telles choses ne devraient pas exister. »

8. *Les plans des Bolcheviks pour la révolution mondiale.* — Le bolchevisme en Russie offre pour notre civilisation un danger aussi grand que le prussianisme, et avant qu'il ne soit aussi impitoyablement détruit, nous devons nous attendre à des troubles, grèves, révolutions partout. Le parti militaire allemand travaille sans aucun doute, en donnant la main aux Bolcheviks, avec l'idée d'étendre le bolchevisme jusqu'en Angleterre; à ce moment-là, ils espèrent en avoir fini avec lui chez eux et être en position pour retirer un avantage de nos troubles. La propagande bolchevique dispose de fonds illimités. Aucun autre pays ne peut aussi généreusement subventionner son service secret et il en résulte qu'on peut trouver leurs agents là où on s'y attend le moins.

N° 38

Du Général Knox au Ministère de la Guerre.

(Télégramme.) Omsk, le 5 février 1919.

En ce qui concerne le meurtre de la famille impériale à Ekaterinbourg, il y a de nouveaux témoignages qui montrent qu'il y avait deux partis dans le Conseil local, un qui voulait sauver la famille impériale; l'autre, qui était dirigé par cinq Juifs, dont deux voulaient qu'elle fût exécutée. Ces deux Juifs, nommés Vaïnen et Safarof, sont arrivés avec Lénine quand celui-ci fit son voyage à travers l'Allemagne. Sous prétexte que les gardes russes avaient volé 70.000 roubles, ils furent déplacés de la maison entre le 8 et le 12. Ces gardes furent remplacés par des gardes au nombre de

13, dont 10 Lettons et 3 Juifs dont deux s'appellent Laipont et Yurowski et un dont on ne sait pas le nom.

Cette garde était commandée en dehors de la maison par un criminel appelé Madoyedoff, qui avait été convaincu de meurtre et d'incendie en 1906 et du viol d'une petite fille de cinq ans en 1911. Les prisonniers furent réveillés à 2 heures du matin; on leur dit de se préparer pour un voyage. Ils furent appelés dans la chambre du bas. Yurowski leur lut l'arrêt du Soviet. Quand il eut fini de lire, il dit : « Et ainsi votre vie en est arrivée à sa fin. » L'Empereur dit alors : « Je suis prêt. » Un témoin oculaire qui depuis est mort m'a dit que l'Impératrice et ses deux filles aînées firent le signe de croix. Le massacre fut fait à coups de revolver. Le Dr Botkine, la femme de chambre, le valet et le cuisinier furent assassinés dans cette chambre avec les sept membres de la famille impériale. On n'épargna que la vie d'un neveu du cuisinier, un garçon de quatorze ans. Les assassins jetèrent les cadavres dans le puits d'une mine de charbon et le même matin des ordres furent donnés de massacrer les membres de la famille impériale à Alapaevsk, ce qui fut fait.

N° 39

De M. Alston au Comte Curzon.

(Reçu le 12 février.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 10 février 1919.

Ce qui suit est de l'agent consulaire d'Ekaterinbourg, 8 février :

« De l'interrogatoire de témoins de différentes classes de la population, on a recueilli les témoignages qui suivent :

« Les Bolcheviks persécutèrent toutes les classes de la population qui ne soutenaient ou ne reconnaissaient pas leur gouvernement. Des perquisitions à domicile, des réquisitions et des arrestations étaient faites tout le temps, de jour et de nuit, sous prétexte de nécessité politique; il en résultait un pillage en masse. Quiconque possédait plus de 10.000 roubles était forcé de creuser des tranchées au front pour l'armée rouge. Là, ils étaient sous la continuelle menace de mort pour le plus petit délit et à la merci de la Garde rouge qui souvent était composée d'étrangers; beaucoup de ces personnes furent massacrées. Dix-huit paisibles citoyens, y compris des prêtres, des docteurs, des avocats, des marchands et des laboureurs, furent arrêtés à Ekaterinbourg comme otages et fusillés sans qu'aucune accusation fût faite contre eux. Soixante-cinq citoyens de Kamishloff souffrirent le même sort. Les veuves de ces gens, qui réclamaient les cadavres de leurs maris, furent traitées avec des insultes outrageantes et des moqueries par les Bolcheviks.

« Les paysans, dans les districts bolcheviks, qui protestaient contre les réquisitions de leur bétail et de leurs biens, étaient jetés en prison; 90 furent massacrés. Les paysans eurent aussi des maisons incendiées, une centaine de maisons ayant été brûlées dans un seul village. Les chefs bolcheviks, à Ekaterinbourg, menaient une vie de débauche tout à fait opposée à la doctrine qu'ils propageaient; fréquemment ils s'appropriaient de grandes sommes, et s'offraient souvent des orgies et beuveries. Les pots-de-vin, la vénalité et les extorsions d'argent étaient très développés parmi les fonctionnaires bolcheviks et parmi les hommes de la Garde rouge.

« Les Bolcheviks opprimèrent surtout le clergé orthodoxe et la religion. Les soldats tchèques témoignent que, près de Khan, ils crucifièrent le père et les sœurs

d'un homme qui servait dans l'armée nationale; des familles entières, dont des membres servaient dans l'armée nationale, furent fusillées. On possède assez d'informations pour affirmer que les crimes des Bolcheviks dans Ekaterinbourg et son district ne sont rien en comparaison avec le nombre et le caractère des atrocités commises à Perm et dans le district de Perm. »

N° 40

De M. Alston au Comte Curzon.

(Télégramme.) Vladivostok, le 13 février 1919.

M. T... vient d'arriver ici d'Ekaterinbourg. Quand il était à Perm, il habita, dit-il, le même hôtel que le grand-duc Michel et M. Johnson, son secrétaire, qui était un sujet russe. A 2 heures, vers le 16 juin, il vit quatre hommes de la « Militzia » ou police de Perm, les emmener; il est convaincu qu'ils furent tués. Les rapports précédents des excès bolcheviks à Perm ont été confirmés par M. T..., qui dit que leur méthode habituelle, dans le cas des marchands, était de les arrêter, de les relâcher, la rançon étant chaque fois augmentée; finalement ils étaient fusillés.

N° 41

Du Consul en activité Bell au Comte Curzon.

(Reçu le 13 février.)

(Télégramme.) Helsingfors, le 12 février 1919.

J'apprends de bonne source que les grands-ducs Paul Alexandrovitch, Dimitri Constantinovitch, Nicolaï Michaïlovitch, Georges Michaïlovitch, qui étaient

tous emprisonnés à Petrograd en prévention, furent transportés, le 29 janvier 1919, à la forteresse de Pierre-et-Paul où, le même jour, sans de plus amples investigations, ils furent tués par la Garde rouge à coups de revolver. On dit que la princesse Palej, veuve de feu le grand-duc Paul Alexandrovitch, s'échappa de Petrograd après le meurtre du grand-duc.

N° 42

Du Consul général Bagge au Comte Curzon.

(Reçu le 16 février.)

(Télégramme.) Odessa, le 13 février 1919.

Le pillage intensif par bandes, le meurtre de propriétaires terriens, même de paysans possédant quelques acres, créèrent ici une très grave situation. Le grain pour les semailles de printemps en Ukraine manque beaucoup en conséquence de tout cela. Comme ils sont utilisés sur 70 % de la surface totale, si l'on ne prend des mesures immédiates pour remplacer les grains en les faisant venir du Kouban et d'ailleurs, il n'y aura pas de récolte; il en résultera une famine terrible. Cet état de choses s'applique aux paysans aussi bien qu'aux grands propriétaires, dont la majorité dut fuir vers les villes de la côte. La condition essentielle pour sauver la Russie de la famine est de maintenir l'ordre dans le territoire occupé de la Russie du Sud. Des milliers de propriétaires paysans avec un peu de soutien moral et physique, seront capables de résister aux bandes de pillards quel que soit le nom dont ils se couvrent.

Ces paysans demandent de plus que la propriété privée de la terre, telle qu'elle existe maintenant, soit déclarée inviolable jusqu'à ce que toute la question soit décidée. Sans cette assurance, ils ne veulent pas courir le risque de semer pour qu'un autre prenne peut-être la récolte.

Cette question est très urgente, car le travail de la terre va commencer au sud dans trois ou quatre semaines.

N° 43

De Sir Eliot au Comte Curzon.

(Reçu le 20 février.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 19 février 1919.

Ce qui suit est un rapport du consul d'Ekaterinbourg :

« Les désertions dans l'armée rouge augmentent en nombre et les paysans de la Russie bolchevique se révoltent quand on veut les mobiliser. Des révoltes paysannes eurent lieu dans le gouvernement de Penza, ainsi que dans les districts d'Ohansk et de Sizran. Des révoltes de troupes nouvellement mobilisées eurent lieu à Tamboff, Koursk, Kazan, Nijni-Novgorod et autres villes.

« D'après un prisonnier russe de retour de l'Allemagne, des révoltes contre les Bolcheviks eurent lieu entre Vyatka et Glazoff. Trente prêtres orthodoxes furent massacrés par les Bolcheviks à Osa. 500 officiers russes de retour d'Allemagne furent fusillés à Menzelinsk. »

N° 44

De Sir C. Eliot au Comte Curzon.

(Reçu le 23 février.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 22 février 1919.

Ce qui suit est le rapport sur 71 victimes faites par les Bolcheviks, reçu de l'agent consulaire d'Ekaterinbourg; il est daté du 19 février :

« Les nos 1 jusqu'à 18, citoyens d'Ekaterinbourg (dont les trois premiers m'étaient personnellement connus), furent mis en prison sans qu'aucune charge fût relevée contre eux; à 4 heures du matin le 29 juin, ils furent (avec un autre, ce qui fait dix-neuf en tout) menés au terrain où l'on porte les gadoues d'Ekaterinbourg, à un demi-mille de la ville; on leur ordonna de se mettre en ligne le long d'un fossé nouvellement creusé. Quarante hommes armés en habits civils, qu'on croit avoir été de la milice communiste, firent feu et en tuèrent dix-huit. Le dix-neuvième, M. Tchistoserdoff, échappa par miracle, au milieu de la confusion générale. J'ai protesté, avec d'autres consuls d'Ekaterinbourg, contre cette brutalité; les Bolcheviks répondirent à notre protestation en nous conseillant de nous mêler de nos propres affaires et en disant qu'ils avaient fusillé ces gens pour venger la mort de leur camarade Malicheff, tué au front par les Tchèques.

« Les nos 19 et 20 font partie des douze paysans cultivateurs arrêtés pour refus de soutenir le Gouvernement bolchevik et jetés le 12 juillet, vivants, dans le trou où s'écoulent des scories brûlantes des usines de Verhisetski, près d'Ekaterinbourg.

« Les corps furent reconnus par leurs camarades cultivateurs.

« Les nos 21 à 26 furent pris comme otages et fusillés à Kamishloff le 20 juillet.

« Les nos 27 à 33, accusés de complot contre le Gouvernement bolchevik, furent arrêtés le 16 décembre au village de Troitsk, gouvernement de Perm. Emmenés le 17 décembre à la station de Silva du chemin de fer de Perm, ils ont eu la tête tranchée à coups de sabre. Des témoins disent que des victimes eurent le cou à moitié tranché par derrière et que la tête du no 29 tenait à un petit morceau de peau.

« Les nos 34 à 36, pris avec huit autres au début de juillet, du camp où ils étaient occupés à creuser des tranchées pour les Bolcheviks et menés à un endroit près d'Oufalay, à près de 80 kilomètres d'Ekaterinbourg, furent assassinés par les gardes rouges à l'aide de fusils et de baïonnettes.

« Les nos 37 à 58, retenus en prison à Irbit comme otages, furent fusillés le 26 juillet; ceux qui ne moururent pas du premier coup furent achevés à coups de baïonnette. Ces gens furent fusillés par petits groupes; le meurtre fut dirigé par des matelots et accompli par des Lettons qui tous étaient ivres. Après le meurtre, les Bolcheviks continuèrent à prélever des rançons des parents des victimes, en leur cachant ce crime.

« Le no 59 fut fusillé au village Klevenkinski, district de Verkhotourie, le 6 août, étant accusé d'agitation contre les Bolcheviks.

« Le no 60, après avoir été obligé de creuser sa propre tombe, fut fusillé par les Bolcheviks, au village de Mercoushinski, district de Verkhotourie, le 13 juillet.

« Le no 61 fut massacré au milieu de juillet, près de l'usine Kamenski, pour avoir permis qu'on fît sonner les cloches de l'église, en dépit des ordres bolcheviks. Son corps fut trouvé avec d'autres dans un trou, la tête étant à moitié coupée.

« Le n° 62 fut arrêté sans accusation le 8 juillet, au village d'Oetski, district de Kamishloff. Son corps fut découvert enfoui dans de la paille et du fumier, la barbe arrachée, les paumes de ses mains découpées, et la peau du crâne coupée sur le front.

« Le n° 63 fut tué après beaucoup de tortures (les détails ne sont pas donnés), le 27 juillet, à la station Anthracite.

« Le n° 67 a été assassiné le 13 août près du village de Mironoffski.

« Le n° 68 a été fusillé par les Bolcheviks devant son église, au village de Korouffski, district de Kamishloff, en présence des villageois, ses filles et son fils (date non communiquée).

« Les n°s 69 à 71 furent tués à l'usine Kaslingski près de Kishtim, le 4 juin, avec vingt-sept autres civils. La tête du n° 70 fut enfoncée, mettant sa cervelle à découvert; le n° 71 avait la tête enfoncée, les jambes et les bras cassés et deux blessures de baïonnette. »

Les données de ce télégramme sont toutes de 1918.

N° 45

De Sir Eliot au Comte Curzon.

(Reçu le 25 février.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 24 février 1919.

Mon télégramme du 22 février (1) est complété par ce rapport du consul d'Ekaterinbourg :

« Les n°s 72 à 103 ont été examinés; ce sont 32 civils emprisonnés comme otages et emmenés par les Bol-

(1) Voir n° 44.

cheviks avec 19 autres, à des dates variant entre le 9 juillet, le 7 août, le 27 juillet, etc.; tous les 51 ayant été déclarés hors la loi. L'examen médical officiel de ces 51 corps (dont 32 sont les nos 72 à 103 et 20 non reconnus), trouvés dans plusieurs trous, trois à Kamishloff, révéla qu'ils avaient tous été tués à coups de baïonnette, de sabre et fusillés. Les cas suivants sont caractéristiques : n° 76 : 20 blessures légères de baïonnette au dos; n° 78 : 15 blessures de baïonnette au dos, 3 dans la poitrine; n° 80 : blessures de baïonnette au dos, mâchoire et crâne fracassés; n° 84 : la face écrasée et le poignet détaché à coups de hache; n° 89 : deux doigts coupés et des blessures de baïonnette; n° 90 : les deux mains coupées au poignet et la mâchoire supérieure hachée, la bouche fendue des deux côtés et une blessure de baïonnette à l'épaule; n° 98 : le petit doigt de la main gauche et quatre doigts de la main droite coupés et la tête écrasée; n° 99 : 12 blessures de baïonnette; n° 101 : 4 blessures de sabre et 6 de baïonnette.

« Ces victimes ne doivent pas être confondues avec les 66 enfants pris comme otages à Kamishloff et tués par des mitrailleuses près d'Ekaterinbourg, au début de juillet, et dont on ne peut savoir les noms. »

N° 46

De Sir C. Eliot à M. Balfour.

(Reçu le 25 février.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 24 février 1919.

Un appel à tous les partis démocratiques, pour qu'ils s'unissent contre les Bolcheviks, fut publié par le gouvernement d'Omsk. Les arguments qu'il donne sont les suivants :

1° La dictature d'une classe fut exigée par les Bol-

cheviks et les autres classes furent placées hors la loi et affamées;

2° Les Bolcheviks privèrent du droit de vote les classes instruites, n'admettant pas le suffrage universel;

3° La bureaucratie remplaça les gouvernements municipaux et communaux, qui furent supprimés;

4° Des organisations politiques remplacèrent les cours de justice.

N° 47

Du Général Knox au Ministère de la Guerre.

(Télégramme.) Vladivostok, le 2 mars 1919.

Le rapport suivant fut reçu d'Omsk le 26 février :

« La position des transports par chemin de fer est critique. A cause du manque de métaux, de charbon et de pièces de rechange, les ateliers de construction et de réparation du matériel de chemin de fer ont cessé de fonctionner. Le trafic des passagers continue seulement sur la ligne de Nikolaevski; seuls des trains militaires et de ravitaillement circulent sur les autres lignes.

« Le papier-monnaie est fabriqué sur une énorme échelle : 14.000 ouvriers sont employés à Petrograd et à Pensa, nuit et jour; 300 millions de billets de diverses valeurs sont, paraît-il, émis chaque jour.

« Les paysans sont très hostiles à l'action des Soviets et beaucoup de révoltes ont lieu en différents endroits. La discipline devient plus stricte dans l'armée. Le retour aux épaulettes et au salut militaire est envisagé.

« Dans un avenir rapproché, les Bolcheviks veulent fermer toutes les églises. Trois prêtres furent récemment noyés par les Rouges à Ossa. »

N° 48

Du Général Knox au Ministère de la Guerre.

Vladivostok, le 4 mars 1919.

L'interview d'un officier fut publié dans un journal de Vladivostok. Il donne une idée de ce qu'est la ruine de Moscou. Il s'était échappé à travers les lignes et dit que les exécutions et arrestations, sans parler de la faim, du froid et des vols sous toutes les formes, font partie de la vie quotidienne de la ville. Les rues sont sales et défoncées, les maisons ébréchées par les obus et éventrées par les incendies. Le sport de pick-pocket est devenu à la mode; il est considéré comme une excentricité inoffensive. Des officiers sont occupés aux travaux les plus bas, comme de balayer les rues, de charger des briques aux stations de chemin de fer; un colonel est maintenant gardien de nuit. Pendant que Kuksh était occupé par les Bolcheviks, des femmes de seize ans à cinquante ans furent mobilisées pour travailler et pour « satisfaire aux besoins de la gloire et la fleur de la révolution ». A Goroblagodatsky, l'armée rouge jeta 44 cadavres dans un puits. On les découvrit plus tard et, parmi eux, les cadavres d'un prêtre, de quelques moines et d'une jeune fille. A Blagovestchensk, des officiers et des soldats du détachement de Torboloff furent trouvés avec des aiguilles de grammophone enfoncées sous leurs ongles, les yeux arrachés et des marques de clous sur leurs épaules, là où ils portaient leurs épaulettes. Leurs corps sont devenus comme des statues glacées; ils étaient horribles à voir. Ces hommes avaient été tués à Metzanovaya par les Bolcheviks, puis leurs corps furent emmenés à Blagovestchensk.

Ce qui suit est le texte d'un document appartenant

à un commissaire rouge pris sur le front, qui fut cité dans la presse locale :

« Par la présente, je certifie que le porteur, camarade Evdomikof, est autorisé à prendre une jeune fille. Personne n'a le droit de s'y opposer aucunement; il est investi par moi de pleins pouvoirs, ce que je certifie. »

N° 49

De Sir Eliot au Comte Curzon.

(Reçu le 7 mars.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 5 mars 1919.

Ce qui suit est le rapport du consul d'Ekaterinbourg, du 3 mars :

« Ce qui suit est le résumé de l'enquête bolchevique à Perm :

« Depuis le début de 1918, les usines furent dirigées par les comités d'ouvriers, qui comprenaient des criminels dans leur sein. L'incapacité de ces comités et la démoralisation de la classe ouvrière ont amené l'industrie à un arrêt complet; elles furent cause d'une hausse de prix dont souffre toute la population.

« Les Bolcheviks désorganisèrent complètement l'enseignement dans les écoles en nommant des maîtres au moyen d'élections auxquelles prenaient part les élèves et les serviteurs des écoles.

« Des étudiants en droit de première année étaient nommés par les Bolcheviks en remplacement des juges dans les tribunaux.

« La politique des Bolcheviks pouvait être caractérisée par la persécution de toutes les classes de la so-

ciété, soupçonnées de mauvais sentiments envers eux, surtout les classes aisées et les paysans.

« En dépit de la confiscation de leurs biens, les classes aisées furent forcées de payer de lourdes contributions; beaucoup d'entre eux furent arrêtés comme otages sous le plus futile prétexte, sans qu'aucune accusation fût portée contre eux; c'était fréquemment par suite d'un caprice ou de la haine personnelle d'un commissaire bolchevik. Ceux qui n'étaient pas fusillés étaient emprisonnés dans les conditions les plus mauvaises et couraient toujours le risque d'être assassinés. Pendant la détention de ces gens, leurs maisons étaient pillées.

« Dans les villages, des « comités des pauvres » furent organisés; leurs membres étaient, en théorie, élus par les paysans; les Bolcheviks ne tiennent aucun compte du résultat des élections et nomment presque exclusivement des criminels. Des contributions, des réquisitions et d'autres actes tyranniques furent infligés par les Bolcheviks aux paysans possédant quelque terre ou autre propriété. D'où résultèrent des révoltes de paysans, arrêtées par les Bolcheviks au moyen de pillages, dévastations et massacres faits sur une grande échelle, par exemple à Sepytchyi et Pystor, dans le district d'Ohansk, au mois d'août 1918.

« Les ouvriers qui s'opposaient aux Bolcheviks étaient traités de la même manière que les paysans. Une centaine d'entre eux furent fusillés à Motovilyky, près de Perm, en décembre 1918, pour avoir protesté contre la conduite des Bolcheviks. Les paysans souffrirent en particulier quand l'armée rouge battit en retraite; les Bolcheviks emportaient avec eux les céréales, emmenaient les chevaux et le bétail disponibles et détruisaient tous les instruments agricoles et autres qu'ils ne pouvaient emporter. La persécution bolchevique contre leurs adversaires atteignit son

comble de fureur après l'attentat contre la vie de Lénine, bien qu'elle se fût, même avant cela, transformée en un régime de terreur.

« Les commissaires étaient des ouvriers sans instruction, âgés de vingt à trente ans, qui condamnaient les gens à mort sans formuler aucune accusation contre eux, fréquemment même prenant part à l'exécution de leurs victimes.

« Les autorités russes ne viennent que de commencer les enquêtes sur les crimes des Bolcheviks. C'est pourquoi il est difficile d'obtenir des renseignements exacts au sujet du nombre des personnes tuées, bien que d'après nous il s'élève à plusieurs milliers dans le gouvernement de Perm. D'ordinaire les victimes étaient fusillées, mais aussi, fréquemment, noyées ou tuées à coups de sabre. Des massacres par groupes de 30, 40 et 60 eurent lieu, par exemple à Perm et à Kungur.

« Les meurtres étaient souvent précédés de tortures et d'actes de cruauté. Les ouvriers, à Omsk, avant d'être fusillés, furent fouettés et battus à coups de crosse et avec des pièces de fer, en vue d'en obtenir des témoignages. Les victimes étaient souvent forcées de creuser elles-mêmes leur tombe. Quelquefois les bourreaux les plaçaient face au mur et tiraient plusieurs coups de revolver de derrière, près de leurs oreilles, ne les tuant qu'après un temps considérable. Des survivants en ont témoigné.

« Des jeunes filles, des femmes âgées et femmes enceintes se trouvaient parmi les victimes. Le cas de Mlle Bakouyeva en est un exemple. En décembre 1918, cette demoiselle, âgée de dix-neuf ans, fut accusée d'espionnage et torturée. On la blessa d'un coup de baïonnette et on fouilla lentement treize fois dans la blessure avec l'arme. Elle a été trouvée plus tard par des paysans, encore vivante; maintenant presque guérie elle nous a elle-même raconté ses souffrances.

« Les Bolcheviks vouèrent une haine violente à l'église et au clergé, pillèrent des couvents (tels que ceux de Bielogorod et Bielogorski), transformèrent les églises en lieu de réunion publique et en usines, persécutèrent et assassinèrent des prêtres et des moines ; des 300 prêtres qui vivaient dans les parties libérées du diocèse de Perm, 46 ont été tués par les Bolcheviks. »

N° 50

De Sir Eliot au Comte Curzon.

(Reçu le 26 mars.)

(Télégramme.) Vladivostok, le 21 mars 1919.

Ce qui suit est le rapport du consul d'Ekaterinbourg, du 20 mars :

« Nous avons maintenant terminé notre enquête sur les Bolcheviks. Des dossiers comprenant presque cent dépositions, recueillies par le consul russe, qui constituent des témoignages irréfutables, vingt photographies d'atrocités commises par les Bolcheviks et d'autres documents probants ont été obtenus des autorités russes. Des personnes de toutes les classes surtout les paysans, continuent à venir au consulat britannique témoigner de l'assassinat de leurs parents et d'autres violences que, dans leur fureur, ont accomplis les Bolcheviks ; mais étant obligé de limiter mon travail pour achever mon rapport, j'ai dû cesser de recueillir d'autres témoignages. Les détails donnés dans mes télégrammes récents sont caractéristiques sur la manière dont les Bolcheviks assassinèrent d'innocents citoyens. C'est pour les raisons ci-dessus —

à moins que vous ne me demandiez le contraire — que je vais cesser de vous envoyer de nouveaux noms.

« Des rapports reçus, il résulte que les meurtres et pillages accomplis par les Bolcheviks pendant leur retraite prirent les proportions les plus terribles. »

N° 51

Extrait du rapport d'un aumônier anglais.

Avec l'arrivée des armées austro-allemandes dans la Russie du Sud, au printemps dernier, mon expérience des Bolcheviks entra dans une nouvelle phase.

Auparavant, j'avais habité, pendant plusieurs mois, dans la ville terrorisée d'Odessa, où la population, abrutie et dépouillée, avait été violemment obligée de se soumettre, d'une manière abjecte, à une tyrannie bolchevique brutale et despotique.

La ville avait été trempée de sang, les meurtres et violences dans les rues et dans les maisons arrivaient chaque jour, chaque heure même. Le commerce était paralysé, les boutiques pillées, la bourgeoisie arrêtée, torturée et mise à mort par centaines en des circonstances d'une cruauté démoniaque. Les consuls alliés avaient quitté la ville avec la plupart des étrangers, quand on décida de massacrer toute la population de la classe intellectuelle en commençant par l'extermination de 108 familles. Mais cette dernière brutalité avorta, grâce à l'arrivée des troupes des Puissances centrales. Sans aucun doute, les horreurs qui s'accumulaient rapidement étaient faites à l'instigation préméditée des agents secrets allemands pour que les troupes autrichiennes en marche ne fussent pas reçues comme des ennemis, mais au contraire comme des

libérateurs venant sauver le peuple d'une tyrannie encore plus brutale que tout ce que la Russie avait connu jusque-là. Ce plan eut un succès parfait, les troupes autrichiennes furent accueillies comme des sauveurs.

Cette intrigue fut très bien menée. Rien ne fut laissé au hasard. Toute possibilité d'opposition armée effective avait été rendue impossible par le massacre énorme des officiers russes, fait auparavant à l'instigation systématique des propagandistes allemands. La marche dans l'Ukraine du Sud était une nouvelle phase d'une vieille intrigue de Vienne qui s'était développée pendant les dernières quarante années, le plan d'expansion à l'est et l'accès à la Mer Noire.

Au bout de trois jours d'occupation d'Odessa par les troupes autrichiennes, les soldats furent envoyés pour circuler dans la ville, avec ordre de fraterniser avec les habitants, de se conduire avec une courtoisie remarquable, de se contenir et de répondre à toute avance amicale par de l'affabilité conciliatrice.

Les troupes bolcheviques russes s'enfuirent à l'approche des Autrichiens. La flotte de la Mer Noire quitta la ville le matin de la prise d'Odessa. Quelques navires étaient si chargés de butin qu'ils pouvaient à peine avancer. Une grande partie des pires criminels bolcheviks du district, avec des bandes d'assassins et de bandits de grands chemins les plus notoires, s'échappa avec la flotte. Deux des équipages ayant massacré peu de temps auparavant leurs officiers, ne purent diriger leurs navires et durent attendre qu'on leur envoyât de l'aide des autres vaisseaux. Le vaisseau-amiral des Bolcheviks prit à bord tout le personnel des deux plus grandes maisons de tolérance de la ville avec leurs orchestres.

Pendant les trois jours précédant l'arrivée des Autrichiens, les Bolcheviks firent travailler des plon-

geurs, qui plongeaient du yacht impérial *Alma* et du croiseur *Sinope* pour draguer le port et remonter les corps chargés de lest des officiers assassinés, dont près de 400 avaient été mis à mort, la plupart après la torture de la vapeur brûlante alternée avec l'exposition aux courants d'air glacé. D'autres avaient été brûlés vifs, attachés à des planches qui étaient lentement poussées dans les foyers des chaufferies par à-coups, quelques pouces plus avant chaque fois. C'est ainsi que périt le général Chourmakoff et beaucoup d'autres de ma connaissance. Les corps retirés de l'eau furent brûlés dans les chaufferies des bateaux afin qu'aucune preuve ne restât qui pût être montrée aux Autrichiens.

Plus tard, un membre de l'État-major autrichien me dit qu'on leur avait fourni une liste de plus de 400 officiers assassinés du district d'Odessa.

Janvier 1919.

N° 52

De M. M... au Comte Curzon.

(Reçu le 8 février.)

Moscou, le 12 janvier 1919.

J'ai l'honneur de vous rapporter que la question des vivres à Moscou devient de plus en plus aiguë chaque jour. Nominalement, la population de cette ville doit obtenir ses vivres par le système de cartes, des cartes de trois catégories ayant été introduites et la quantité de vivres disponibles ayant été distribuée dans les proportions suivantes :

Catégorie 1,	travailleurs manuels. . . .	4
— 2,	travailleurs intellectuels . .	3
— 3,	non-travailleurs.	2

La difficulté toutefois est qu'il n'y a pas de vivres autres que le pain noir qu'on puisse distribuer et que la quantité de pain distribuée à présent, c'est-à-dire une demi-livre pour la première catégorie, trois huitièmes pour la seconde et un quart pour la troisième, est tout à fait insuffisante pour permettre de vivre.

Les autres denrées doivent être obtenues des spéculateurs à des prix exorbitants, le vendeur et l'acheteur courant le risque d'une grosse amende ou d'être emprisonné s'il est dénoncé, le commerce de vivres étant strictement interdit. Des milliers d'hommes et de femmes s'en vont chaque jour chercher au loin dans les campagnes des provisions, puis reviennent en ville et dérangent ainsi le trafic régulier des chemins de fer. Toutefois ce n'est pas chose facile que d'apporter des provisions à Moscou, car des cordons de soldats fouillent les bagages des voyageurs aux stations de campagne et leur prennent, suivant leur bon plaisir, ce qui leur paraît être de trop. Pour illustrer la cherté du prix de vie, je vous prie de joindre à ceci une liste des denrées qu'on peut encore obtenir, avec leur prix.

Les prix des denrées à Moscou.

	PRIX en roubles par livre russe (1)
Pain noir.	12-14
Pain blanc impossible à obtenir.	
Fleur de farine d'orge.	15-16
Fleur de farine de blé	20-25
Farines	15-20
Riz	40
Pommes de terre	4- 5

(1) 1 rouble (parité) = 2f66; 1 livre russe = 409gr51.

	PRIX en roubles par livre russe
Carottes	3- 4
Sucre	90-100
Beurre	100-120
Thé	90-100
Huile de tournesol	40- 45
Viande de cheval	12- 16
Bœuf	27- 30
Mouton	30- 35
Porc	40- 45
Lard et petit-salé	70- 80

Il est toutefois impossible d'obtenir toujours des provisions même à ces prix.

N° 53

Lord Kilmarnock au Comte Curzon.

(Reçu le 24 février.)

Copenhague, le 17 février 1919.

Milord,

J'ai l'honneur de vous transmettre, ci-joint, les traductions des deux rapports qui suivent, sur les atrocités commises par les Bolcheviks dans les Provinces Baltiques; ces rapports m'ont été fournis par le Gouvernement provisoire esthonien.

Je joins aussi sept photographies des victimes des massacres faits par les Bolcheviks à Wasenberg et Dorpat, provenant de la même source (1).

J'ai...

KILMARNOCK.

---

(1) Ces photographies n'ont pas été reproduites.

Ci-joint.

Atrocités bolcheviques en Esthonie.

Rapports supplémentaires.

Le 25 décembre, les Bolcheviks ont fusillé l'intendant Karu, le contremaître et l'économe Sitau du domaine de Kilti. Avant leur mort, les victimes ont été cruellement torturées. En outre, l'auteur Woldemar Rosenstrauch et trois autres personnes furent fusillés. Suivant le rapport du chef d'un escadron d'attaque, le lieutenant Jakobsen, les Bolcheviks assassinèrent deux frères, Slesfrik et Hans Kokamal, de Piksaare, le 26 janvier. Ils écrasèrent la tête du premier par deux coups de hache et fusillèrent le second; ils dépouillèrent en outre les victimes de leurs vêtements et chaussures, déchirèrent leur linge qui, étant couvert de sang, n'était d'aucune utilité pour eux.

A Sagnitz, dans le district de Walk, le forestier principal Hesse et le comptable Wichmann furent fusillés par les Bolcheviks. En dehors des tombes de ces deux victimes, sept autres ont été découvertes au même endroit.

Le bain de sang de Walk. — Le bolchevisme a fait rage à Walk plus que partout ailleurs, car les Bolcheviks restèrent là plus longtemps au pouvoir. Le nombre des personnes assassinées par eux est grand; le chiffre exact est encore inconnu. A tout hasard ils sont estimés de 350 à 450. De plus 600 à 700 personnes ont été emmenées par les Bolcheviks.

D'après le rapport des habitants du district, ces infortunés furent assassinés en route. Les assassinats étaient commis de la même manière que partout ailleurs. Les malheureux, qui appartenaient aux diffé-

rentes classes de la société, étaient arrêtés sous toutes sortes de prétextes, tenus prisonniers quelques jours, et alors par groupes de 20 ou 30, conduits hors de la ville au lieu d'exécution où des tombes étaient déjà préparées pour eux. Chaque nuit, de 20 à 30 personnes furent exécutées sans interrogatoire ni jugement. Avant d'être fusillées, les victimes étaient torturées de toutes les manières possibles. Tous les cadavres portaient des traces de coups de baïonnette et de blessures par balles. Les têtes sont fracassées, les os brisés. Même après la mort, quand les cadavres étaient rigides, les Bolcheviks hachaient les bras et les jambes; ils brisaient les os de leurs victimes. Ils ont mis une telle terreur dans les cœurs des habitants locaux, que ceux-ci n'osent même pas parler des actes des Bolcheviks. A cause de cela, il est difficile d'obtenir des rapports exacts sur les atrocités à Walk.

Un soldat de la cavalerie esthonienne avait été fait prisonnier par les Bolcheviks et devait être exécuté à Walk avec beaucoup d'autres. Les *balles* bolchevistes, qui tuèrent tant de ses camarades, ne l'ont pas frappé, et il réussit après le meurtre à s'échapper de la fosse commune. Voici comment il décrit un de ces terribles bains de sang :

« Ils prirent nos casquettes, vestes et capotes. Trente-cinq Bolcheviks armés nous entourèrent pour prévenir toute tentative de fuite. Nos mains furent attachées derrière le dos. De plus, nous étions liés deux par deux, les paires étaient réunies par une longue corde, de sorte que nous marchions tous attachés à la même corde. C'est ainsi que nous avons été conduits à la mort. Comme je protestais contre le traitement barbare, l'officier bolchevik me frappa à deux reprises à la tête avec une cravache, et dit : « Être « fusillé est trop beau pour vous, vos yeux devraient « être arrachés avant la mort. » Au commandement,

les Bolcheviks tirèrent une salve. Le groupe attaché tombe à terre. J'ai aussi été entraîné par les autres, quoique je n'aie pas été frappé. Les Bolcheviks firent feu à quatre reprises sur les gens à terre. Heureusement, de nouveau j'ai été manqué. Alors les exécuteurs tombèrent sur nous comme des animaux sauvages pour nous piller. Quiconque remuait encore était tué à coups de baïonnette et de crosse. Je me suis tenu aussi immobile que possible. Un des Bolcheviks prit mes chaussures; un autre regarda mes bas. « Bons bas, murmura-t-il, et il les tira. »

On communique de Werro :

La rapidité avec laquelle les troupes estoniennes occupèrent Werro a sauvé la vie de plus de 200 personnes. Il y avait là 183 personnes en prison, auxquelles le même sort était réservé que celui qui advint à ceux de Dorpat, le 14 janvier. Les listes étaient déjà toutes préparées. Mais la Garde rouge prit la fuite à l'approche des troupes estoniennes. Seulement les gardiens de prison restèrent en arrière; ils ont ouvert les portes de la prison. Toutes ensemble, 100 personnes devaient être fusillées à Werro, près du cimetière russe, le lac de Kaseritzschen et la redoute Kirrumpäh. A l'arrivée des secours, beaucoup de tombes n'étaient pas encore remplies, et nombre de cadavres couchés exposés dans la neige. Plusieurs femmes ont été aussi fusillées, et particulièrement lugubre fut le meurtre de Frl. Imgard Kupffer.

Ce qui suit est la liste des noms des gens qu'on sait avoir été assassinés à Werro : Barber Kuns, l'avoué R. Pihlak, propriétaires de maisons, Kond et Wierland, le garde forestier Matson, d'Erastwere, pasteur Sommer et Hr. Wreemann. Les noms de la plupart des victimes sont inconnus, car le plus grand

nombre n'appartenaient pas à Werro, mais ont été emmenées des villages environnants et fusillées. Les Bolcheviks ont aussi tenu secret le nombre et les noms de leurs victimes. Il a déjà été mentionné que, suivant le journal bolchevik *Tööline*, nombre de contre-révolutionnaires ont été assassinés à Werro, le 14 janvier. Maintenant une information a été apportée par le marchand P..., de Pölwa, qui fut conduit à la mort avec les victimes mentionnées plus haut, mais qui échappa au massacre. Il rapporte ce qui suit : « Les 24 hommes qui étaient condamnés à mort ont été conduits à un lac. Là ils ont reçu l'ordre de se déshabiller et de courir à la maison. Les victimes obéirent, mais à peine avaient-elles tourné le dos, que les Bolcheviks tirèrent un feu de salve sur eux. P... se sauva en se jetant sur le sol au bon moment. Les Bolcheviks, pensant qu'il était mort comme les autres, s'en allèrent. Alors P... se leva et s'en alla. Trois ou quatre victimes se sont sauvées de cette manière, pendant que les autres étaient fatalement fusillées par les Bolcheviks. » Peu de jours après la retraite de Dorpat, des Bolcheviks fusillèrent trois personnes nommées Täkk, Waltin et Antzow. Suivant les nouvelles qui ont suivi, les personnes suivantes ont été fusillées par les Bolcheviks : l'intendant Hansen du domaine d'Arzal, près de Odenpäh, avec son fils, et Herr Seen, le propriétaire de Saarjerw, à Pölwe.

Il est rapporté de Walk que, parmi les autres, les Bolcheviks ont fusillé l'inspecteur de police Koch, et l'ancien enseigne Rudolf. Ils ont emmené les personnes suivantes : les pasteurs Wühner, Uns, Jänes, Michelson; les prêtres Protopopoff, Sirnis, et le marchand Wassili.

N° 54

Sommaire d'un rapport sur la situation intérieure en Russie

Ce qui suit est un sommaire du rapport sur la situation intérieure en Russie, qui a été reçu de M. K..., membre de l'Union ouvrière des typographes britanniques, qui quitta Petrograd le 9 janvier 1919. M. K... était aussi membre de l'Union ouvrière des imprimeurs russes; il voyagea dans toute la Russie; il était reçu partout comme ouvrier. Il a eu, par conséquent, des occasions exceptionnelles d'étudier les conditions existantes dans la Russie des Soviets. Des rapports ont été reçus de sources variées sur l'opposition croissante au pouvoir bolcheviste parmi une certaine partie de la population russe. Le récit de M. K... tend à confirmer ces rapports.

1) *Conditions dans les villes.* — Depuis le commencement de novembre 1918, il y a eu un ressentiment croissant contre les Bolcheviks parmi les fractions intellectuelles des classes ouvrières de Petrograd, Moscou et d'autres centres. Dans les premiers jours de leur pouvoir, les Bolcheviks étaient soutenus avec enthousiasme par les classes ouvrières dans les villes, mais plus tard les mieux éclairés ont été convaincus de la faillite de l'expérience bolchevique de réforme sociale. Ils sont, quoi qu'il en soit, restés nominalement Bolcheviks; il n'y a pas là d'autre alternative, depuis que les Bolcheviks contrôlent les réserves de vivres et détiennent toutes les armes du pays. M. K..., en confirmation de ce qui précède, cite des idées exprimées à lui par des membres du personnel de diverses usines. Il cite des cas de grèves dans de grandes usines comme

Putilov, Obukhovsky, Treugolnik, dont la confirmation a été reçue d'autres sources.

Toutes les usines sont contrôlées par le Conseil de la Vie économique du Peuple. Les commissaires sont inexpérimentés; on éprouve une grande difficulté à avoir de bons ouvriers, d'où il résulte que la production des usines a fortement décru, dans certains cas, jusqu'à 10 % de la production primitive (1).

2) *Conditions à la campagne.* — Un changement similaire arriva dans l'attitude de la classe paysanne aisée. D'abord les innovations bolcheviques étaient bien accueillies à la campagne, où aussi les sentiments étaient aigris contre les Anglais, qui étaient accusés de vouloir exploiter la Russie à leur profit. Cette attitude, cependant, subit un changement quand les comités de pauvreté furent institués. Ces comités étaient composés des pires éléments des villages, renforcés par des Bolcheviks des villes, avec ce résultat que la vie à la campagne devint intolérable.

Les paysans respectables, pour remédier à cet état de choses, décidèrent de se joindre à ces comités avec l'idée d'exercer leur influence sur eux; dans beaucoup de cas ils ont réussi. Cela amena un changement dans la constitution des comités, et les autorités du Soviet n'essaient pas de regagner leur contrôle en ce sens.

En même temps, l'attitude d'hostilité des paysans envers les Anglais disparut; le vœu fut exprimé dans beaucoup d'endroits demandant que les Anglais viennent et délivrent la Russie du pouvoir bolchevik.

---

(1) Une nouvelle confirmation de l'opposition que l'on dit exister dans une section de la population ouvrière à la loi bolchevique est trouvée dans un récent message sans fil, établissant que 60.000 ouvriers sont en grève à Petrograd, demandant une fin de la guerre fratricide et l'institution du commerce libre.

3) *Le réveil de la religion.* — Un autre facteur important dans la situation a été un fort réveil du sentiment religieux dans les villes et dans les campagnes; c'est vraisemblablement le résultat du changement d'opinion occasionné par la persécution en masse et les meurtres de prêtres par les Bolcheviks.

Le changement d'attitude en ce sens est manifesté par un grand accroissement de l'assistance à l'église, qui, dans les premiers jours du pouvoir bolchevik, était réduite principalement aux femmes, et par l'audace croissante des prêtres dans leurs dénonciations des Bolcheviks. Il est à noter, pour ce qui précède, que les prêtres agissent avec une impunité croissante, fait qui semble indiquer que les Bolcheviks ont peur de s'aliéner l'opinion publique sur cette question.

4) *Conspirations anti-bolcheviques.* — En rapport avec ce qui précède, et comme évidence de l'opposition grandissante, dans l'intérieur, aux Bolcheviks, il est intéressant de noter que, suivant les nouvelles bolcheviques par radios du 14 février, une conspiration anti-bolchevique des social-révolutionnaires de gauche a été découverte.

Le quartier général de la conspiration était à Moscou.

Il a été établi que les chefs, qui comprennent Mme Spiridonova, Steinberg, Trutovsky, Protapovitch et Rosenblum, ont été arrêtés, et le mouvement, en apparence, complètement prévenu.

Il a été établi que des documents probants montrent que le but de ces socialistes-révolutionnaires de gauche était de renverser le Gouvernement du Soviet et d'établir un gouvernement de toute la Russie. Comme préliminaires, des attentats terroristes devaient être faits contre les chefs du Soviet; ils devaient cependant être faits indépendamment par les organisations

locales, dans l'idée d'éviter de compromettre tout le mouvement.

Des efforts ont été faits pour instituer une propagande anti-bolchevique dans l'armée et parmi les paysans, qui devaient être incités à se soulever. Les principales actions de cette organisation étaient apparemment dirigées vers la Russie Blanche, où dans le *Nash Put* (l'organe de Vilna, des social-révolutionnaires de gauche), une agitation anti-bolchevique avait déjà commencé. Dans la Russie Blanche il était visible que le but de cette organisation était de saisir le pouvoir à l'évacuation des forces allemandes (1).

N° 55

Rapport de M. J...

En faisant ce rapport, je me propose de disposer sous les rubriques suivantes les conditions telles qu'elles me paraissent exister à présent dans les parties de la Russie qui me sont connues, telles que les gouvernements de Vladimir et de Moscou :

1° Les aliments et leurs prix;
2° Salaires;
3° Chemins de fer;
4° Instruction;
5° La Presse;
6° Conditions et sentiments du grand public;
7° Commerce et condition de l'industrie.

---

(1) Il est remarquable, qu'en même temps que cette conspiration progressait, des membres du parti social-révolutionnaire de gauche qui, primitivement, appartenaient à l'Assemblée Constituante à Oufa, négociaient avec le Gouvernement du Soviet en vue de s'associer à ce dernier. Il n'est pas clair, par conséquent, jusqu'à quel point ces anciens membres de l'Assemblée Constituante représentaient réellement le parti social-révolutionnaire de gauche.

1° Les *aliments* de toutes espèces sont difficiles à obtenir, et, dans beaucoup de cas, il est nécessaire d'entreprendre des voyages pour en obtenir un peu. Les prix sont anormaux, et, dans beaucoup de cas, tout à fait hors de la portée de toutes les classes.

Un système de rationnement, au moyen de cartes, est en vigueur, mais la quantité allouée par personne varie suivant la classe de la société à laquelle telle personne appartient.

La classification pour le pain est la suivante :

1) Travailleurs faisant un travail manuel pénible, trois quarts de livre de pain noir par jour; 2) faisant un travail moins pénible, une demi-livre par jour; 3) employés aux écritures, un quart de livre par jour, et après ceux-là, ceux qui vivent sur un capital, un huitième de livre par jour. Les prix qui suivent sont ceux de Moscou au moment de mon départ. Ceux qui ne pouvaient pas les payer devaient soit s'en passer, soit faire de longs voyages dans la campagne dans le but d'essayer d'obtenir de la nourriture meilleur marché, mais cela devient maintenant de plus en plus difficile.

La farine noire, de 500 à 600 roubles le poud (40 livres anglaises). Elle est très difficile à obtenir; étant apportée à Moscou par quantités de 2 à 3 pouds à la fois par les Meshetchniks (les hommes qui vont en Russie du Sud où ils achètent de la farine 60 à 100 roubles, l'apportent à Moscou et la vendent au prix indiqué plus haut).

La farine blanche ne peut être obtenue.

La viande peut être obtenue en très petites quantités aux prix suivants :

Viande pour la soupe, 25 roubles la livre.

Mouton, 30 à 40 roubles la livre.

Porc, 60 à 70 roubles la livre.

La viande de cheval est maintenant devenue très

rare, et peut être très difficilement obtenue à 18 roubles la livre.

Viande de chien : deux boutiques ont été ouvertes à Moscou pour la vente de cette viande. Le prix était de 6 roubles la livre.

Sucre, très difficile à obtenir à 60 ou 65 roubles la livre.

Thé, très rare vraiment, même au prix de 150 jusqu'à 200 roubles la livre.

Le beurre, quand il peut être obtenu, coûte 120 roubles la livre, mais il est maintenant pratiquement impossible à trouver. Aucune autre matière grasse ne peut être obtenue, à l'exception d'une certaine huile de poisson, qui est seule disponible pour la cuisine.

Pommes de terre : elles sont maintenant très difficiles à obtenir, et alors seulement au prix de 160 à 200 roubles le poud de 40 livres.

Le lait est très rare en vérité.

Avoine, très difficile à obtenir; prix, 240 roubles le poud.

Les produits suivants ne peuvent être obtenus à aucun prix : café, cacao, riz et céréales.

2° Les *salaires* se sont accrus considérablement, mais, malgré ce fait, la situation de la classe ouvrière est pire.

Cela tient à ce que la valeur marchande de la monnaie a décru en proportion, plus que les salaires n'ont augmenté.

Les ouvriers des minoteries avant la guerre étaient payés de 20 à 40 roubles par mois, et à présent reçoivent de 200 à 500 roubles par mois. Avant la guerre le pain coûtait 1,80 rouble le poud et la viande 15 kopeks la livre; la comparaison avec les prix actuels montrera que les ouvriers sont aujourd'hui dans une position bien pire qu'auparavant; je peux dire

avec certitude que beaucoup d'entre eux le comprennent maintenant et qu'avec joie ils voudraient revenir aux anciennes conditions, si seulement cela était possible.

3° *Chemins de fer.* — Par suite du manque de matériel et de connaissances techniques nécessaires pour effectuer les réparations, le manque croissant du combustible, et la réduction de la production due aux employés de chemin de fer, causée par la mauvaise administration, la désorganisation et le manque de discipline, le nombre des locomotives et des stocks de matériel roulant décroît rapidement; comme le nombre des personnes désirant voyager est croissant, tous les trains sont très surchargés et les passagers sont entassés si serrés, qu'ils sont pratiquement incapables de bouger. Il devint nécessaire d'employer de lourdes machines à marchandises, par suite du manque de machines légères pour passagers, pour remorquer les trains de voyageurs; les seules voitures utilisées maintenant, sont semblables à nos fourgons à bestiaux. Ces fourgons sont si remplis que la bienséance ne peut être observée, les gens devant y séjourner trente-six heures et plus quelquefois avant qu'il soit possible de descendre, à cause de la pression des compagnons de voyage. Dans ces conditions, le transport par voie ferrée doit un jour ou l'autre cesser complètement.

4° L'*instruction* a pratiquement cessé d'exister. Les écoliers ont un président et un comité qui décide tous les cas concernant leur école. Dans la plupart des écoles, des réfectoires ont été ouverts; les enfants reçoivent des plats gratuits, et, pratiquement, ils ne vont à l'école que pour obtenir de la nourriture.

Mais dans beaucoup d'endroits, à cause de la manière malpropre et répugnante dont la nourriture est

servie, ces réfectoires ont été fermés. A ma propre connaissance, une telle salle à manger, dans une petite ville du gouvernement de Vladimir, a été fermée, les enfants ayant contracté une maladie vénérienne par suite de l'état répugnant des ustensiles utilisés pour le service des aliments.

5° *La Presse.* — Seulement deux quotidiens paraissent à Moscou : *Isvestia du Soviet* et *Pravda*, ces journaux sont dirigés par des Bolcheviks en vue; évidemment, ils contiennent seulement les opinions et dires pouvant favoriser la cause du bolchevisme; il n'est permis de rien publier qui contienne, de quelque façon que ce soit, de l'antagonisme ou des critiques du bolchevisme. En janvier dernier, un hebdomadaire paraissait le mercredi, intitulé *Vperyod;* il passait pour appartenir au « Parti menchévik », bien que considéré comme étant contrôlé par les Bolcheviks; il était autorisé à paraître. Dans ce journal, les articles étaient autorisés à paraître avec un peu plus de liberté, mais la publication fut arrêtée après le quatrième numéro. L'opinion commune est que si l'on permettait de publier la vérité seulement pendant une période d'une semaine, un grand réveil du peuple en résulterait.

6° *Conditions et sentiments du public.* — Souffrant de la mauvaise nutrition, du manque de combustible et du froid intense, ayant aussi perdu presque tout espoir en l'aide des nations alliées, qu'ils ont pendant si longtemps attendue si anxieusement, les gens appartenant aux professions libérales et au commerce, sont tombés dans un état de désespoir, de résignation et d'indifférence pour toutes les questions autres que celle de la nourriture.

Me fondant sur ma propre expérience, je peux établir avec certitude qu'au moins 80 % de la popu-

lation du district, où j'ai résidé, comprenant ensemble les classes intellectuelle, ouvrière et paysanne, sont fortement opposés aux chefs actuels du Gouvernement et au bolchevisme. Le fait que beaucoup de ces gens ont rejoint la Garde rouge, n'est pas en lui-même une preuve de confiance dans le bolchevisme ou dans le Gouvernement, mais c'est un pas fait, dans la majorité des cas, en désespoir de cause d'obtenir de la nourriture ou d'autres choses qu'on ne peut avoir autrement, ou bien, c'est la suite du présent système de mobilisation forcée.

Je connais personnellement plusieurs officiers de l'ancienne armée forcés de joindre l'armée bolchevique, par peur des conséquences qui seraient arrivées à leurs proches et à leurs parents, s'ils avaient refusé de le faire. Un officier de l'ancienne armée omettrait-il de répondre à l'appel de rejoindre l'armée bolchevique actuelle, échapperait-il à une arrestation, que sa femme et ses enfants, s'il est marié, ou son père ou sa mère, s'il est célibataire, seraient punis probablement d'emprisonnement ou pire. Tous ces officiers sont strictement surveillés. Quiconque occupe une position importante, a constamment un « commissaire » politique avec lui, à qui tous les ordres donnés doivent être montrés et approuvés par lui avant d'être transmis. Sa loyauté serait-elle suspectée que l'officier serait immédiatement fusillé.

La désertion des officiers et des hommes sur le front est très grande et sur le point de s'accroître. Tous ces gens, officiers et soldats, sont des déserteurs virtuels, ils passeraient du côté de toute force extérieure qui leur offrirait protection et nourriture.

Avant mon départ de Moscou, le typhus se déclara, faisant beaucoup de victimes; il se propagea rapidement; on avait peur que le printemps et les mois de l'été propageraient cette maladie avec une intensité

incalculable. Quand je suis parti, tous les hôpitaux étaient pleins, les malades couchés sur les planchers et dans les corridors.

7° *Commerce et conditions de l'industrie.* — Le commerce privé n'existe plus, les seules boutiques ouvertes sont celles des Bolcheviks.

Les matières premières sont rares et difficiles à obtenir, beaucoup d'usines et de filatures ont dû fermer par conséquent. La provision des matières premières pour les filatures de lin a été placée entre les mains du Comité Textile du centre; à l'avenir, les matières premières ne pourront plus être obtenues directement. Quoique le comité fût en exercice depuis plusieurs mois, aucune matière première n'a été envoyée à ma filature jusqu'au moment de mon départ; nous n'avions d'approvisionnement que pour deux semaines, c'était le restant d'un grand stock.

Pendant l'année passée, les ouvriers avaient le contrôle de toutes les filatures; comme exemple des méthodes adoptées, je dirai plus bas les conditions relatives à la filature dont j'étais directeur général, filature employant 6.500 ouvriers, dont les deux tiers étaient des femmes, et un tiers, des hommes. En premier lieu, un comité a été élu parmi les ouvriers par les ouvriers. Le comité comprenait 24 hommes, qui avaient formé trois sous-comités :

1° Comité de contrôle, composé de 6 membres;

2° Comité d'alimentation, composé de 4 membres;

3° Comité d'information, composé de 4 membres.

Les 10 restants forment la présidence ou Conseil.

La présidence siégeait tous les jours, dans une maison située dans la cour de la filature, de 9 heures du matin jusqu'à 3 heures de l'après-midi; le président du Comité des ouvriers présidait toujours aux réunions de la présidence. Les devoirs de la présidence

étaient de recevoir toutes les plaintes des ouvriers et de les régler au profit des ouvriers, que la plainte fût raisonnable ou non.

Le résultat était une continuelle ingérence inutile et ennuyeuse dans la direction intérieure de la filature.

Par exemple le fileur se plaindrait-il que le fil nº 14 se travaillât mal, on appellerait le chef du rayon du matériel, on lui dirait de mettre du meilleur matériel, sans prendre en considération la perte occasionnée par un pareil procédé.

Il y avait donc une bataille constante pour empêcher la présidence de commettre des actes aussi préjudiciables.

Les devoirs du Comité de contrôle étaient de contrôler tout achat et vente relatifs à la filature.

Aucune somme ne pouvait être payée pour les marchandises livrées ou pour le travail fait, sans leur signature.

Rien ne pouvait être acheté sans leur consentement et tous les articles achetés dans le district devaient l'être par les membres du Comité eux-mêmes. Par suite, ces gens, n'ayant aucune idée de la qualité d'un article, très souvent achetaient des articles de qualité plus basse à un prix plus élevé que celui qui serait payé par un spécialiste.

Ils contrôlent toute action, et interviennent constamment dans l'administration; ils troublent et ennuient tellement les gens employés à ce travail, qu'ils deviennent incapables de remplir leur tâche et perdent tout intérêt et toute initiative.

Le Comité d'alimentation s'occupe d'obtenir et de distribuer des vivres, et ils sont constamment en voyage à travers le pays, cherchant des aliments, mais leurs efforts restent sans grand succès; par conséquent ils ont très peu de vivres à distribuer.

Les devoirs du Comité d'information sont plutôt obscurs, mais consistent apparemment en premier lieu dans la propagande de principes socialistes qu'ils pratiquent en achetant de la littérature de nature socialiste pour les clubs ouvriers; et deuxièmement de procurer des distractions aux ouvriers, en organisant des concerts, danses, etc. Le grand désir des membres de ces comités semble d'être requis par l'Assemblée générale ou leur propre comité pour aller d'urgence dans une autre ville ou district pour une raison quelconque :

Quand ils sont en mission ils reçoivent 50 roubles par jour en plus de leur traitement quotidien qui est versé par les fonds de l'usine; très souvent ils ont la possibilité de recevoir une somme ronde en guise de pot-de-vin quand ils font des achats pour l'usine. Tous ces comités, bien qu'élus au début par la majorité des travailleurs, sont maintenant pratiquement élus par eux-mêmes, car la majorité des ouvriers est si inerte, si apathique et si fatiguée de tout le système bolchevik qu'ils ne prennent pas la peine d'aller voter. Les élections ont lieu généralement à des réunions qui ne comprennent pas plus de 300 ouvriers ou même moins, sur un total de 6.500; les membres du Comité ont généralement décidé à l'avance qui sera choisi; les choses sont arrangées par ceux qui les appuient.

Tous ces comités perdent bientôt la confiance et la faveur de ceux qui les ont élus; mais ils sont généralement réélus comme nous venons d'expliquer, et la même chose continue.

Tsékhovoïi Comités. — En dehors des comités déjà mentionnés, dans chaque service trois ou cinq ouvriers sont élus en comité de ce service. Les ouvriers composant ce comité sont retirés de leur travail usuel, ils ont un bureau dans leurs divisions respectives. Ils

visitent leur division, maintenant l'ordre et donnant des instructions au sujet de ce qu'il faut et de ce qu'il ne faut pas faire.

Dans les instructions données, le directeur de la division en question est souvent entièrement ignoré. Rien ne peut être fait dans les différents services, sans que les membres du Comité soient informés et consentants; il y a des froissements et des malentendus constants à cause de cela. Le directeur trouvant nécessaire de faire certaines choses, le Comité ne le lui permettant pas, et vice-versa. Dans la plupart des cas l'administration perd courage et ne proteste pas, car si elle agit contre le Comité, il y a une assemblée générale des ouvriers, et on décide de relever de ses fonctions le directeur ou le contremaître qui a agi contre les ouvriers, et cette décision est exécutée.

Dans mon propre cas, j'ai évité que de tels faits se produisent, dans plusieurs occasions, avec mes directeurs, en réunissant le Comité et en l'informant que s'il relevait de ses fonctions le directeur du service en question, j'abandonnerais ma situation et que je quitterais la filature; cette menace a produit l'effet désiré jusqu'en octobre 1918. J'ai pu adopter cette attitude, car je savais que la majorité de mes ouvriers me tenait en haute estime et confiance, vu qu'il était connu que durant les vingt ans passés dans la filature en Russie, je n'ai jamais rien fait sous l'empire de la colère, et quoique très strict, j'ai toujours essayé d'être juste. En octobre 1918, j'ai trouvé préférable dans mon propre intérêt d'habiter à Moscou; depuis je ne visitais la filature qu'une fois par mois. Après que j'eus fait cela, deux hommes ont été révoqués de leurs fonctions, l'un, le directeur de nos tourbières, l'autre l'un des employés supérieurs. En janvier 1919, la filature a été complètement nationalisée, les ouvriers ont reçu l'ordre d'élire un directoire de cinq

personnes. Je fus le premier directeur élu par les ouvriers, seulement deux sur les 6.500 ont voté contre moi.

Je signale ce fait pour montrer que mon affirmation faite plus haut, que j'avais le respect et l'estime de mes ouvriers, n'est pas sans fondement.

Plus bas je donne quelques brefs aperçus sur la production obtenue avant et après la Révolution.

Production avant la Révolution, la filature (usine) travaillant dix-huit heures par jour :

Filature : 1.000 à 1.100 pouds par jour;

Tissages : 800 à 8.500 pièces de toile de lin de 55 à 60 archines chaque.

Production de l'hiver 1918-1919, filature (usine) travaillant seize heures par jour :

Filature : 450 à 500 pouds par jour.

Tissage : 400 pièces par jour.

Cette production était exceptionnelle; dans les autres filatures de nos parages, le rendement était beaucoup plus mauvais. Pendant les neuf derniers mois, les finances de la filature ont été administrées de la manière suivante : Pour obtenir de l'argent pour les salaires, etc., nous préparions des factures des marchandises prêtes, et nous les donnions au Centre Textile, qui nous donnait 75 % de la valeur de la facture et gardait l'excédent jusqu'à la livraison des marchandises, suivant les instructions du Centre Textile; c'est alors que les 25 % restant étaient payés.

Quand la facture était présentée, un devis détaillé de l'envoi en question était aussi exigé.

Espérant toujours que quelque changement dans le contrôle des filatures pouvait avoir lieu, et voyant que le système actuellement en vogue ne pouvait exister toujours, tout notre but était de conserver dans les entrepôts le plus possible de produits manufacturés, pour que, si l'ancien propriétaire était de

nouveau autorisé à en prendre possession, des marchandises fussent disponibles et pussent être rapidement transformées en argent, permettant ainsi au propriétaire de faire continuer le travail de la filature. C'était la seule chose possible à faire pour protéger les biens de l'ancien propriétaire. Quand j'ai quitté la filature mentionnée plus haut, nous avions à l'entrepôt de la toile manufacturée pour une valeur de 30 millions de roubles.

Les étrangers, comme moi, restèrent à leur poste aussi longtemps que possible dans l'espoir d'un gouvernement normal en Russie et du retour des biens à leurs anciens propriétaires.

20 mars 1919.

N° 56

Rev. B. S. Lombard au Comte Curzon.

Quartier d'officiers, 8 Rothsay Gardens, Bedford,
le 23 mars 1919.

Mylord,

Je prie de transmettre à Votre Excellence les détails suivants au sujet du bolchevisme en Russie.

J'ai été pendant dix ans en Russie; j'ai été à Petrograd pendant toute la Révolution. J'ai passé six semaines à la forteresse Pierre-et-Paul, attaché comme aumônier aux sous-marins de Sa Majesté dans la Baltique pendant quatre ans, et j'ai été en contact avec la IXe armée (russe) en Roumanie pendant l'automne de 1917, visitant les missions et hôpitaux britanniques. J'ai eu de larges occasions d'étudier les méthodes bolcheviques.

Le bolchevisme eut pour origine la propagande allemande, laquelle a été et est maintenant exécutée

par des juifs internationaux. Les Allemands provoquèrent des désordres dans le but de réduire la Russie au chaos. Ils ont imprimé des masses de papier-monnaie pour soutenir financièrement leurs plans; les billets dont je possède des spécimens peuvent être facilement reconnus à une marque spéciale.

Leurs principes sont :

De détruire radicalement toute idée de patriotisme et de nationalité, en prêchant la doctrine de l'internationalisme, qui a eu du succès parmi les masses incultes des classes ouvrières;

D'entraver par tous les moyens possibles la création de la puissance militaire, en prêchant l'idée de la paix, et d'encourager l'abolition de la discipline militaire;

De tenir les masses sous l'hypnose d'une fallacieuse littérature socialiste;

De racheter toutes les banques nationalisées, et d'ouvrir partout des succursales des banques d'État allemandes, sous des noms et des raisons sociales dissimulant leur état actuel;

D'essayer d'appauvrir et d'affaiblir temporairement la classe paysanne, de provoquer des calamités nationales telles que les épidémies (l'extension du choléra, l'été dernier, a eu cette origine), d'incendier totalement les villages et hameaux;

De prêcher, parmi les classes ouvrières, la doctrine de la gérance socialiste des entreprises, d'encourager les efforts qu'ils font pour s'emparer de ces entreprises et alors, au moyen de la banqueroute, pour les mettre dans des mains allemandes;

De prêcher l'idée d'une journée de travail de six à huit heures avec des salaires plus élevés;

D'écraser toute concurrence dirigée contre eux;

De mettre en échec tou e tentative des intellectuels ou d'autres groupes d'entreprendre une action indépendante et en le faisant de n'être arrêtés par rien;

D'inonder la Russie d'agents, et d'autres représentants allemands, et de créer un réseau serré d'agences et de bureaux dans le but de répandre parmi les masses les idées et l'enseignement qui seraient, à n'importe quel moment, dictés de Berlin.

Les résultats. — Tout commerce devint paralysé, les boutiques fermées; les juifs sont devenus propriétaires de la plupart des maisons de commerce. D'horribles scènes de famine devinrent communes dans les districts ruraux. Les paysans mettent leurs enfants à mort, plutôt que de les voir souffrir de la faim. Dans un village sur la Dvina, pas loin de Schlusselberg, une mère a pendu trois de ses enfants. Je conduisais un enterrement dans la chambre mortuaire d'un asile d'aliénés, à Oudelnaia, près de Petrograd, et j'y ai vu les cadavres d'une mère et de ses cinq enfants dont le père avait tranché la gorge parce qu'il ne pouvait pas les voir souffrir.

Au moment où j'ai quitté la Russie, en octobre dernier, la nationalisation des femmes était considérée comme un fait accompli, quoique je ne puisse prouver (à l'exception de Saratoff) qu'il y ait eu aucune proclamation publiée. La cruauté des soldats est inexprimable. Le père d'un des employés aux écritures russe, travaillant à l'usine de constructions mécaniques Vauxhall, a été lié et posé sur une ligne de chemin de fer et coupé en morceaux par une locomotive, étant soupçonné d'avoir mis le feu à une de ses propriétés.

En août dernier, deux barques pleines d'officiers ont été coulées, et les cadavres ont été rejetés sur la propriété d'un de mes amis, située dans le golfe de Finlande, beaucoup étaient attachés par deux ou par trois avec du fil barbelé.

Pendant que nous étions en prison, un garde rouge

a été envoyé par la Station centrale de police (Gorokhovaya, 2) conduire cinq prisonniers à la forteresse. L'un d'entre eux, un vieil officier, était incapable de marcher; le garde le tua d'un coup de feu, et laissa son cadavre sur le pont Troytsky. Le meurtrier a été réprimandé et emprisonné dans une cellule près de la nôtre. Le traitement des prêtres était d'une brutalité dépassant toute chose. Huit d'entre eux ont été incarcérés dans une cellule de notre couloir. Quelques-uns d'entre nous ont vu un homme âgé, tomber deux fois sous les coups un matin, sans raison apparente. Ils étaient employés aux travaux les plus dégradants, on leur faisait nettoyer l'hôpital répugnant de la prison. Ces temps derniers, la vie à Petrograd est devenue un véritable cauchemar.

Dans les premiers jours de 1917, les Russes se sont glorifiés d'une révolution exempte de sang; maintenant ils s'en gorgent simplement en tuant pour des délits sans importance. A un marché, sur la rive opposée à ma maison, une pauvre femme, avec sa famille affamée, déroba un petit morceau de viande d'un étalage; sans aucune hésitation, la garde rouge l'entoura et, la plaçant contre un mur, la fusilla. Les rangs de l'armée rouge sont pleins de gens qui en ont assez du régime présent, et qui rejoindraient avec joie n'importe quelle puissante armée envoyée au secours du pays. Mais à moins que l'armée ne soit considérable, ils hésiteraient. Mais je pense que la question de nourriture est la clef de la situation; les armées rouges doivent être dans un bien triste état pour le ravitaillement; en ayant des stocks à Helsingfors, on pourrait traiter avec eux.

Je suis..., etc...

BOUSFIELD S. LOMBARD,
Aumônier militaire.

N° 57

INTERVIEWS DE SUJETS BRITANNIQUES RENTRÉS DE RUSSIE

M. A... quitta Petrograd en novembre. Il déclare que la production était pratiquement arrêtée; dans les cas les plus favorables elle a décru de 50 %. Les usines sont dirigées par des comités. Un comité composé de Menchéviks produit une somme convenable de travail, mais un comité de Bolcheviks donne une production tout à fait insuffisante. Les comités étaient primitivement électifs, mais les Bolcheviks maintenant votent pour leurs propres membres sans consulter le peuple ouvrier, les membres qui ne sont pas d'accord avec les Bolcheviks sont exclus. Les comités sont en fait entièrement politiques; il y a un accroissement de bureaucratie. La discipline est mauvaise, les hommes sont souvent en retard d'une heure ou d'une heure et demie.

Les membres responsables du comité ne comprennent pas les besoins d'une filature, et les Bolcheviks s'opposent au paiement d'un technicien. En mai 1918, une tentative des comités de former leur propre organisation a été rigoureusement arrêtée.

M. B..., qui a vécu en Russie toute sa vie, quitta Moscou le 8 février 1919, il a été interrogé au ministère des Affaires étrangères à son arrivée; il fournit les informations suivantes :

Les vivres. — Les conditions de l'alimentation deviennent de plus en plus mauvaises chaque jour; il est maintenant pratiquement impossible d'obtenir assez à manger. Les gens meurent de faim partout. Il y a quelques mois, il était possible aux habitants

des villes d'acheter la nourriture aux paysans à la campagne, mais il leur est impossible de le faire maintenant, car les paysans ne voudraient pas accepter de l'argent pour les aliments qu'ils pourraient vendre. Toute chose se fait par échange. L'argent n'est d'aucune utilité aux paysans, mais les vêtements et les instruments ont de la valeur, de sorte que le système d'échanges est employé partout.

Les prix les plus récents des aliments sont les suivants :

Moscou.

	ROUBLES
1 livre de pain	16
1 — de pommes de terre	6
1 — de beurre	100-120
1 — de lard	85- 90
1 — d'huile (employée à la place du beurre)	45- 55
1 pinte de lait	12
1 livre de viande	30- 35
1 — de porc	65- 75
1 — de viande chevaline	15- 17
1 — de viande de chien	5- 7
1 chat est vendu	6

Il y a trois catégories de rations à Moscou au lieu de quatre, mais même la catégorie du peuple ne peut pas obtenir la quantité d'aliments qu'elle devrait recevoir. Certainement, la première catégorie devrait recevoir 1 demi-livre de pain par jour, la deuxième trois huitièmes de livre et la troisième un huitième de livre; de plus, près de 1 demi-livre à 1 livre par mois de poisson, qui n'était pas d'habitude bon pour la consommation; 1 litre et quart à 1 litre et demi d'huile par mois (remplaçant le beurre); et 1 demi-livre de savon par mois. Ce qui précède est tout ce que pouvait

obtenir même la catégorie *populaire*. Aucune sorte de graisse ne pouvait être obtenue. M. B... lui-même a vendu 1 livre de savon pour 35 roubles.

Malgré les terrifiantes conditions qui dominent partout, le Kremlin est bien approvisionné en toutes sortes d'aliments.

Une servante de la maison où habitait M. B... avait un frère au Kremlin, et il lui a dit qu'il y avait là abondance de jambon, de pain blanc, de beurre, de saucisses, etc.

Maladies. — Le typhus se propage partout, il devient chaque jour plus grave. Il y a aussi par là beaucoup de fièvres typhoïdes; mais, ce qui est pis, le scorbut fait son apparition. Les Bolcheviks sont effrayés que cette terrible maladie ne s'étende loin, de sorte qu'ils fusillent simplement toute personne souffrant de ce mal. Il n'y a pas ici de médicaments avec lesquels ils pourraient tenter de soigner le peuple, il y a là évidemment aussi une grande pénurie de médecins.

M. B... pense qu'il y a plus de cas de scorbut à Moscou que partout ailleurs.

Pénurie de combustible. — Les gens souffrent intensément du froid, comme il n'y a pratiquement pas de bois disponible. Seulement 3 pieds et demi de bois sont alloués, par mois, pour un appartement; en outre, les gens doivent le chercher eux-mêmes dans les gares. Le prix du bois à Nijni-Novgorod est de 200 roubles la toise (prix officiel); s'il est acheté dehors (au marché, etc.), le prix est de 500 roubles à peu près. La température moyenne des chambres est seulement de 43° à 45° Fahrenheit. La question du combustible est bien pire à Petrograd qu'à Moscou. La raison de cela est que la plupart des maisons de Petrograd possèdent le

chauffage central, et quand les tuyaux sont dérangés (ce qui arrive invariablement), il n'y a pas de possibilité même de les réparer.

Usines et ouvriers. — Tous les ouvriers sont anti-Bolcheviks en réalité, quoique beaucoup d'entre eux ont à travailler pour les Bolcheviks pour vivre. M. B... estime le pourcentage des Bolcheviks, dans toute la population russe, de 5 à 10 %.

Les Bolcheviks paient très bien les ouvriers, mais comme le prix de la vie s'est accru énormément, leurs salaires sont en réalité loin d'être suffisants pour leur permettre de vivre convenablement, même s'ils pouvaient obtenir des vivres. En chiffres ronds, les ouvriers reçoivent de quinze à vingt fois plus qu'auparavant, et le prix de la vie s'est accru entre trois cents et mille fois plus qu'avant la révolution.

Les Bolcheviks emploient des méthodes très dures dans les usines. Si les ouvriers se mettent en grève, l'usine est fermée, les meneurs arrêtés, et quelquefois même fusillés.

Aux usines Sokolnitsky (réparations de tramways, etc.) à Moscou, les ouvriers se sont mis en grève parce que les Bolcheviks ont dit qu'ils ne fournissaient pas une production suffisante. Il en résulta que l'usine a été simplement fermée et la note suivante a été mise dans le journal : « En conséquence de l'abaissement de la production à l'usine de Sokolnitsky, celle-ci a été fermée par ordre du Gouvernement. » Tout cela prouve que les comités d'ouvriers n'ont pas de pouvoir réel, puisque les Bolcheviks agissent juste comme il leur plaît, sans même consulter les comités.

A S... où M. B... travaillait, les Bolcheviks ont voulu inaugurer une démonstration le 25 octobre 1918. Pour avoir des gens assistant au meeting de démonstration, les Bolcheviks promirent un dîner gratuit à tous

ceux qui viendraient, et considérèrent tous ceux qui refusaient comme des saboteurs. C'était exercer pratiquement une pression sur les hommes pour les amener à se joindre à la démonstration.

Il n'y a pas beaucoup d'usines travaillant en Russie maintenant, la plupart d'entre elles ont dû fermer à cause du manque de combustible. Les quelques usines qui subsistent, travaillent seulement près de trois jours par semaine, mais les ouvriers touchent leurs salaires entiers. Souvent les usines doivent être arrêtées pendant des semaines, à cause du manque de combustible et de matières premières; pendant ce temps, les ouvriers touchent la moitié du salaire.

Questions politiques. — Le peuple ne s'intéresse pas du tout à la politique, le seul sujet de conversation étant la nourriture. Tout le monde saluerait l'intervention des Alliés; en effet, tout serait préférable au régime bolchevik. M. B... ne pense pas que beaucoup de troupes seraient nécessaires, car l'armée bolchevique ne compte pas beaucoup, et dès que les Alliés seraient arrivés, elle s'en irait en morceaux. En fait, la seule raison pour laquelle les officiers restent dans l'armée, est que les Bolcheviks menacent de fusiller leurs femmes, mères ou sœurs, s'ils désertent. M. B... a parlé à des officiers qui lui ont dit que les adresses de leurs familles ont été prises par les Bolcheviks pour cette raison.

A Moscou le journal menchévik *Vperyod* a été autorisé à réapparaître pendant quelques jours, mais a été vite supprimé. Il parut alors plus tard sous le titre de *Vsegda Vperyod* (Toujours en avant). L'*Isvestiya* attaque toujours les Menchéviks en dépit de la prétendue entente dont les Bolcheviks ont tant usé pour la propagande à l'étranger.

Conditions générales. — Une voiture pour aller à la

gare coûte 120 roubles, et même à ce prix il est très difficile d'en trouver.

La « terreur » est moins brutale qu'elle ne l'était, mais cela est simplement parce que les gens sont tout à fait démoralisés et n'osent pas faire d'opposition.

Instruction. — Les étudiants des écoles supérieures ne paient aucun frais, et n'importe lequel d'entre eux, garçon ou jeune fille, âgé de seize ans, est autorisé à entrer dans les Universités sans aucun certificat, de sorte que si un garçon ne sait ni lire ni écrire, il peut quand même aller à l'Université. Cette offre d'instruction n'attire pas beaucoup les classes ouvrières, et le plus souvent c'est l'*intelliguentsia* qui trouve un avantage à cette opportunité.

En dépit des prétendus efforts des Bolcheviks pour créer de l'instruction, rien n'a été accompli; les choses vont de mal en pis. Ils ont créé des clubs d'ouvriers où les ouvriers peuvent aller écouter des conférences, etc., mais la seule raison pour laquelle l'on vient, c'est qu'une tasse de thé et un soupçon de pain sont quelquefois donnés pendant la conférence. De même, la seule raison pour laquelle les enfants vont à l'école, c'est pour avoir le déjeuner qui y est donné.

Voyage vers l'Angleterre. — M. B... vint en Angleterre avec douze autres Anglais, et ils ont eu à passer à travers beaucoup de grandes épreuves avant d'arriver hors de Russie. Ils ont été empilés dans deux fourgons à bestiaux; il leur a fallu soixante-huit heures au lieu de douze pour aller de Moscou à Petrograd. Ils avaient à entretenir leur chauffage eux-mêmes, à trouver leur propre combustible, etc., ils ont dû aussi nourrir le machiniste. Pendant leur voyage, une femme bolchevique dit à M. B... que tous les employés des chemins de fer devraient être fusillés, étant hostiles aux Bolcheviks.

Entre les grandes stations seulement deux trains passaient par jour : un le matin et un le soir. Tout ce qui concerne le transport est dans un état déplorable.

M. C..., primitivement chez T... et C°, et ensuite membre de la section de Moscou de la Commission anglo-russe, quitta la Russie le 21 janvier 1919.

Usines et ouvriers. — Toutes les usines sont nationalisées; seulement la moitié d'entre elles travaillent. Les hommes, tous anti-Bolcheviks. Très mécontents des conditions de la vie et du travail des usines. Les conditions deviennent de plus en plus mauvaises chaque jour. Un grand nombre d'hommes sont allés à la campagne, dans les villages, car il est pratiquement impossible de vivre dans les villes.

M. C..., après avoir quitté la Commission anglo-russe, alla à l'usine où il avait travaillé, pour demander un emploi, mais l'usine a été nationalisée et on a refusé de l'employer, lui disant qu'il était contre-révolutionnaire (parce qu'Anglais). A un moment donné, M. C... vivait près d'une filature de coton appartenant à L... Tous les ouvriers sont contre les Bolcheviks, et sont très mécontents, mais ils doivent travailler pour les Bolcheviks pour vivre. L'usine travaille trois jours par semaine, par journées de six heures. Souvent on doit arrêter le travail pendant une semaine ou deux, car il n'y a pas de combustible ni de coton en réserve; il faut attendre jusqu'à ce qu'un nouvel approvisionnement arrive.

Très souvent, environ dix filatures s'unissent et travaillent sous une direction commune; cela se fait pour que les filatures puissent échanger entre elles les choses qui leur sont nécessaires.

Si une de ces filatures est fermée, les ouvriers villa-

geois des autres filatures sont congédiés, les hommes de la première sont employés à leur place.

A Petrograd plus de tentative de grève qu'à Moscou; cela, parce qu'à Moscou, les ouvriers sont plus soumis au pouvoir du Gouvernement, et ils n'osent pas se mettre en grève. Même s'ils le faisaient ils n'auraient rien à y gagner, car le Gouvernement arrêterait leurs gages, renverrait beaucoup d'entre eux, et probablement confisquerait leur carte de pain.

Moscou. — A Moscou toutes les boutiques sont fermées, à l'exception de celles des Soviets. Tous les hôtels sont occupés depuis longtemps par des détachements de la Garde rouge, etc. Rien ne peut être acheté dans les boutiques sans une carte en règle, ce billet peut seulement être obtenu par un ouvrier du Soviet, et même alors, il doit aller d'un endroit à un autre avant que le billet soit légalisé. D'abord, il doit obtenir une carte de son usine, alors il doit aller au siège de son syndicat, et ainsi de suite, avant qu'il ne soit autorisé à acheter quoi que ce soit. Un homme ordinaire ne peut rien acheter.

Les pelisses réquisitionnées par le Soviet étaient vendues dans leurs boutiques pour 200, 300 ou 400 roubles. Le jour suivant, les mêmes pelisses étaient vendues au marché des voleurs pour à peu près 7.000 roubles.

M. C... a vendu un très vieux costume (d'une manière privée, la vente publique étant interdite), pour lequel il a eu 600 roubles.

Les offices n'ont plus lieu dans l'église parce qu'il n'y a pas de combustible pour chauffer l'édifice. Comme il n'y a que peu de gens désirant y assister, le prêtre célèbre les offices religieux dans sa propre maison.

Quand les Gardes rouges sont envoyés de Moscou au front, il y a souvent une émeute à la station du

chemin de fer, les fusils leur sont enlevés. Quand ils arrivent, par hasard, au front, souvent seulement la moitié de l'effectif reste, les autres ayant pris la fuite. Les Gardes rouges sont contents de recevoir une bonne paie mais ils n'ont pas le désir de se battre.

Les théâtres fonctionnent toujours très bien. Les acteurs sont très privilégiés : ils sont classés dans la première catégorie, etc.

Les libraires distribuent gratuitement les livres dans les campagnes. A Moscou, ils sont très bon marché. On n'exige pas de carte pour les livres.

Il reste de 50 à 100 Anglais à Moscou.

M. D..., qui a vécu pendant trois ou quatre années en Russie, quitta Moscou le 21 janvier 1919.

M. D... donna des leçons particulières durant tout son séjour en Russie; mais pendant le dernier mois ou à peu près il fut professeur de français dans une école primaire à Moscou. La raison en était l'impossibilité de vivre avec la carte de quatrième catégorie, le fait d'aller à cette école le fit classer dans la troisième catégorie.

La discipline dans l'école était très mauvaise. La seule raison pour laquelle les maîtres et les élèves y allaient était que des vivres y étaient distribués.

Les conditions d'approvisionnements. — Elles étaient vraiment très mauvaises. Il n'y avait pas de magasins d'alimentation ouverts à Moscou. Le peuple est en entier anti-Bolchevik dans le fond du cœur, mais les gens sont obligés de travailler pour les Bolcheviks pour vivre. Le typhus couve; beaucoup de gens souffrent de maladies de peau (M. D... lui-même l'éprouva) occasionnées par le manque de graisses. Seulement quelques tramways et chemins de fer fonctionnent; les tramways doivent souvent

interrompre le service pour un jour ou deux à cause de fréquentes grèves et disputes. La question de combustible est très sérieuse et le devient de plus en plus chaque jour. Quelques amis de M. D... n'avaient pas les moyens de cuire le peu de vivres qu'ils avaient, ne possédant pas d'essence ni de pétrole, ni de bois. Les gens devaient souvent scier chaises et tables pour se chauffer.

Moscou est maintenant une ville morte. Très peu de trams marchent, beaucoup de magasins ont leurs volets fermés, toutes les enseignes sont enlevées. Toute la ville semble abandonnée. Toutes les maisons semblent en mauvais état. Mais d'après l'opinion de M. D..., les rues offrent maintenant beaucoup plus de sécurité qu'il y a un an. Il n'y a plus de pillage dans les rues, le seul danger est d'être arrêté dans la rue. M. D... pense qu'il y a encore de 60 à 70 Anglais restés à Moscou. La littérature bolchevique produit une certaine impression sur le peuple, mais il ne *veut pas* y croire.

Les gens attendent et espèrent une intervention quelconque de l'Angleterre. La situation actuelle est intolérable, et pratiquement n'importe quel régime serait préférable à la domination des Bolcheviks.

M. E..., secrétaire d'une banque, quitta la Russie le 24 janvier 1919, il fut entendu au ministère des Affaires étrangères, le 21 février 1919, et donna les renseignements suivants :

Conditions économiques. — Il est impossible de vivre à Petrograd, car les prix sont scandaleux. Il n'y a plus que deux catégories : la première et la deuxième. La première catégorie se compose de gens travaillant dans les différentes entreprises et organisations bolcheviques; les travailleurs manuels, leurs femmes et

leurs enfants jusqu'à douze ans. La deuxième catégorie embrasse tous ceux qui vivent de leur propre travail (manuel ou intellectuel) et ne vivent pas des intérêts d'un capital, ou qui ne vivent pas du produit du travail des autres. Les Gardes rouges sont toujours considérés comme étant de la première; en réalité, ils forment une catégorie à part, qui est supérieure à la première et à la deuxième. Officiellement, la première doit recevoir une livre de pain par jour et la deuxième un quart de livre, mais, en réalité, la quantité varie d'un jour à un autre suivant l'approvisionnement. Les troisième et quatrième catégories ont été supprimées tout à fait. Par suite il y a beaucoup de gens qui n'appartiennent à aucune catégorie. Les Bolcheviks publièrent des statistiques démontrant qu'on n'avait pas besoin de la quatrième catégorie, tellement elle était réduite. Cela prouve que la quatrième catégorie a été soit exterminée, soit obligée de travailler sous les ordres des Bolcheviks pour vivre. Il y a trois mois, il fut publié un décret disant que tous ceux qui voulaient entrer dans la première catégorie devaient d'abord produire un certificat de leur organisation professionnelle. Comme résultat de ce décret, tous les hommes entrèrent dans les organisations professionnelles et comme celles-ci sont sous le contrôle des Bolcheviks, les Bolcheviks, de cette manière, soumirent encore plus de gens à leur pouvoir.

Les gens appartenant à des catégories ne peuvent aller que dans les magasins municipaux (en fait, tous les magasins autres que ceux-là ont été fermés).

Les prix des denrées étaient dernièrement, à Petrograd, les suivants: le pain, 1^{r} 50^{k} la livre dans les magasins municipaux, mais 20 roubles acheté ailleurs (aux Gardes rouges, aux gens «du sac», etc.); le beurre, 75 roubles la livre s'il est acheté au dehors; il n'y avait, dans les magasins municipaux, de graisse d'au-

cune espèce. Le sucre, une fois par mois à 1r 50k la livre dans le magasin municipal, et 80 roubles ailleurs. La viande pouvait être obtenue quelquefois sur le marché, en fait elle devait être obtenue au moyen de la carte, mais on l'obtenait en général d'une manière clandestine au marché. Le bœuf 23 roubles la livre, le veau 26 roubles, le porc 45 roubles. On pouvait aussi obtenir de la viande chez les hommes « du sac ». Les Bolcheviks essaient d'arrêter ces hommes qui vont de maison en maison pour vendre des provisions. Les gens qui sont dans des catégories n'obtiennent pas régulièrement leurs rations ni toute la quantité à laquelle ils ont droit. Le Comité d'approvisionnement publie dans le journal, d'un jour à l'autre, quels sont les stocks et quelle est la ration, pour chaque catégorie, pour le moment.

La situation financière. — Il est très difficile de retirer une somme considérable d'une banque. Les Bolcheviks permettent qu'on prenne 1.000 roubles par mois sur un compte courant, mais cela aussi devient plus difficile par suite d'un décret, qui vient d'être publié, qu'un homme doit d'abord avoir un certificat de son comité de maison ou d'une autre organisation bolchevique quelconque, disant qu'il a réellement besoin d'argent. Mais au moyen de pots-de-vin, des gens retirèrent des centaines de mille roubles. Toutes les banques ont été nationalisées; maintenant elles sont centralisées. Un décret récemment publié dit que si l'on a des comptes dans deux ou trois banques, on doit en choisir une et y mettre tout son argent. Si l'on désobéissait à ce décret, tout l'argent qu'on avait était confisqué. Par ce moyen, les Bolcheviks peuvent dire combien chacun a d'argent. Si un nouveau compte courant était ouvert après le 1er janvier 1918, on pouvait en principe retirer cet argent libre-

ment, mais il n'en était pas ainsi en pratique. Quand les banques furent nationalisées, l'argent pouvait en être retiré librement, toujours en principe. Mais quand, il y a à peu près six semaines, le nouveau décret au sujet de la centralisation de tous les comptes fut publié, l'état de choses fut changé. Par exemple, un homme possédant 5.000 roubles sur son nouveau compte et 100.000 sur le vieux, le nouveau décret permettait de réunir les deux comptes en faisant le total de 105.000, mais on ne pouvait retirer que jusqu'à 5.000, le vieux compte étant considéré comme bloqué. Pour transférer un compte d'une banque à une autre, les commissaires prenaient 25 % à titre d' « impôt ».

Les usines. — Il y a de fréquentes grèves qui doivent souvent être arrêtées par la force armée. Il y a à peu près six semaines, il y eut une grève à l'usine Poutiloff. Trotsky, dans un discours, fit une menace ouverte d'user de la force si les hommes ne reprenaient le travail. Comme résultat, la grève cessa; il n'y eut que quelques arrestations. Il y a à peu près deux mois, on fit une élection au Comité d'ouvriers dans l'usine Poutiloff; la majorité élue fut socialiste-révolutionnaire. Les Bolcheviks n'acceptèrent pas cela et on fit une autre élection. Ceci montre que malgré les comités d'ouvriers, les Bolcheviks contrôlent tout. Si les ouvriers deviennent trop indépendants, le Gouvernement ferme simplement l'usine. Si un comité leur occasionne des ennuis, c'est la même chose à moins qu'on n'élise un autre comité. Tous les membres de comité doivent être communistes ou avoir de la sympathie pour les communistes. Souvent une usine doit fermer à cause du manque de combustible ou de certaines pièces de machine, mais les hommes qui se trouvent ainsi privés d'emploi reçoivent une allocation de chômage.

Comités domestiques. — M. E... était membre du comité de sa maison pour qu'on le mît dans la deuxième catégorie. Les principaux devoirs du comité consistent à surveiller l'exécution des décrets bolcheviks. Si ces décrets ne sont pas obéis, le comité est tenu responsable : il est frappé d'amende ou mis en prison. Le comité est forcé d'acheter un journal chaque jour pour appliquer les décrets, car les Bolcheviks ne les publient que dans le journal. Par ce moyen, pratiquement tout le monde est obligé de lire le journal, et comme seuls les journaux bolcheviks sont permis, leur propagande est vue par tous.

Les conditions générales. — Toutes les rues sont désertes et il n'y a pas de vie. La perspective Nevski est vide, la plupart des magasins fermés. Mais un ordre parfait règne dans les rues, il n'y a plus de pillage ni de vol.

Il n'y a presque pas d'exécutions maintenant. Cela est dû au fait que l'esprit du peuple est abattu et qu'il ne fait plus d'opposition.

Tous les restaurants sont fermés, excepté les restaurants et cafés municipaux. Dans un café ordinaire, une tasse de thé sans lait ni sucre coûte 1 rouble, et un café 3r 50k.

Il y a encore des services religieux dans les églises, et, tout compte fait, ils sont assez fréquentés. Les fidèles se composent surtout de femmes, mais la veille du Nouvel An il y avait aussi beaucoup d'hommes. Les prêtres, qui avaient été dans la quatrième catégorie, ne sont plus dans aucune catégorie.

L'intervention. — D'après M. E..., l'intervention des Alliés serait la bienvenue. Il pense que 50.000 hommes formeraient une force suffisante et que les Bolcheviks ne pourraient nous opposer aucune résis-

tance. En fait, les officiers de la Garde rouge seraient les premiers à se joindre à nous. Tout le monde espère et prie que les Alliés interviennent, ils seraient reçus à bras ouverts partout.

Finlande. — Les Russes qui traversent la frontière de Russie en Finlande sont renvoyés, dans la plupart des cas, en Russie, à moins qu'ils n'aient de fortes influences en Finlande elle-même.

M. F..., qui est revenu de Vladimir, dit que son usine marchait encore jusqu'au jour de son départ de M..., le 6 février. Avant la révolution, la production était de :

1.100 pouds (environ 17.600 kilos) de fil par jour,
800 pièces de drap.

Les chiffres étaient en janvier dernier :

550 pouds (ou 8.800 kilos) de fil par jour,
500 pièces de drap.

Des 6.500 ouvriers il n'y avait pas plus de 200 Bolcheviks convaincus. La majorité était maintenue dans l'ordre par un régime de pure terreur, dont il y avait beaucoup d'exemples dans un rayon de 40 kilomètres autour de M...

Quand les paysans refusaient de fournir du blé et du bétail et se soulevaient pour défendre leur propriété, un parti de Bolcheviks apparaissait dans les environs, et si une résistance quelconque était faite, le village entier était anéanti. D'ordinaire les paysans se rendaient au premier coup de feu, alors un certain nombre de meneurs étaient fusillés sur place et un certain nombre emmenés en prison à Moscou.

Les épidémies. — Le typhus s'étend rapidement dans les capitales et dans les campagnes. Le nombre ordinaire de cas qui arrivent par le train de Kazan à Moscou est de 20 par train. A la gare de Koursk, à Moscou,

les malades de typhus se couchent le long des salles d'attente. Les hôpitaux sont tellement remplis que les malades sont laissés dans les corridors.

Conditions sanitaires. — Dans les endroits où la foule afflue, comme les gares, les marchés, etc., les conditions sanitaires sont terribles. Quand la neige fondra, l'épidémie, qui a déjà atteint d'énormes proportions pendant les froids d'hiver, tendra naturellement à devenir encore plus violente.

Le trafic. — Le chemin de fer de Kazan fait circuler un train de voyageurs dans chaque sens par jour. Cette ligne fournissait, auparavant, 40 % des approvisionnements de Moscou; maintenant, elle fait marcher en moyenne trois trains dans chaque sens par jour.

L'armée rouge. — Personne ne veut s'engager dans l'armée rouge, si ce n'est les pires éléments du peuple. Si un conscrit déserte dans la ville où il fut pris au service, ses parents ou sa femme sont très brutalement traités, quelquefois fusillés. Mais les désertions se produisent souvent pendant que les troupes vont au front. Dans ces conditions, les Bolcheviks ne peuvent trouver leurs parents et ne les touchent pas. M. F... considère qu'une des raisons de se battre est que les Bolcheviks, s'ils traversent les lignes ennemies, trouvent habituellement de larges stocks de vivres.

N° 58

Le Progrès du bolchevisme en Russie.

MÉMOIRE DE M. B...

Le Gouvernement russe. — Il s'est déjà assez écoulé de temps pour permettre une organisation assez complète du Gouvernement bolchevik. La Russie a été divisée en quatre républiques confédérées :

1° Commune du Nord,
2° — de l'Ouest,
3° — du Centre,
4° — du Volga.

La première est composée des gouvernements de Petrograd, Arkhangel, Viatka, Vologda, une partie du gouvernement de Pskoff, Novgorod, Tcherepovetz et Plonetz; la deuxième, des gouvernements de Vitebsk, Smolensk et Pskoff; la troisième, des gouvernements de Moscou, Orel, Koursk, Toula, Tver, Nijni-Novgorod, Voronège; la quatrième, ceux de Kazan, Simbirsk, Saratoff et Perm

Chaque ville possède son conseil des députés (Soviet) et sa commission pour la lutte contre la contre-révolution, contre les « spéculateurs et le sabotage ». Chaque district en outre a aussi son soviet (Sovdef) et sa commission extraordinaire. Ces institutions dirigent toutes les affaires locales, mais toutes sont sujettes à l'autorité du Comité exécutif central, qui siège à Moscou. La Commission extraordinaire panrusse, pour la lutte avec la contre-révolution, etc., siège aussi à Moscou. Les membres de ces organisations sont supposés avoir été élus par le Congrès panrusse des députés ouvriers, paysans, gardes rouges et cosaques. Les

Affaires étrangères sont sous la direction exclusive de Georges Tchitchérine.

Le Comité central se compose comme suit :

LENINE, *président,*
TROTSKY, *commissaire militaire et naval,*
TCHITCHÉRINE, *Affaires étrangères,*
SPIEZ, *commissaire du travail,*
PODROVSKY, *Intérieur* (ancien professeur d'histoire à Moscou),
LOUNATCHARSKY, *Instruction publique,*
NEVSKI, *commissaire des voies et communications* (un ancien ingénieur de ce ministère).
OULIANOVA, la femme de Lenine, *adjointe pour les questions sociales,*
STOUTCHKA, *Justice* (ancien membre du tribunal de Petrograd),
TSOURIOUPA, *ministre du Ravitaillement,*
BONTCH-BROUEVITCH, *chargé d'affaires.*

L'armée rouge. — Le 25 octobre 1918, les troupes bolcheviques de Petrograd et des environs ne comptaient pas plus de deux divisions. Les comités régimentaux ont été supprimés et le pouvoir transféré à des commissaires chargés de surveiller le moral des soldats au point de vue politique. Les Bolcheviks n'ont négligé aucun moyen d'augmenter leurs effectifs. Les soldat de l'ancienne armée, revenus de captivité en Allemagne, sont concentrés après leur arrivée, soit à Petrograd, soit à Moscou, où ils sont logés avec les gardes rouges. On les laisse sans habits, sans rations suffisantes, sans aide médicale, tandis que les gardes rouges, auxquels ils sont mêlés, sont bien vêtus, bien nourris et pourvus de beaucoup d'argent. Quand ces soldats se plaignent, on leur répond : « Engagez-vous dans la Garde rouge. » Les réfractaires sont

cruellement traités. A la tête de la Garde rouge est un ancien colonel d'état-major, le Letton Vatatis. Chaque soldat reçoit de 300 à 500 roubles par mois, son équipement militaire, des vivres sur une plus vaste échelle que les autres, et une promesse d'avoir sa famille soutenue en cas de sa mort. Mais en dépit de leur situation privilégiée, les gardes rouges n'ont pas la confiance du Gouvernement, et des lettres interceptées montrent que ces gardes sont souvent peu attachés au bolchevisme. La véritable confiance du Gouvernement est placée dans les « bataillons internationaux », qui sont formés de Lettons et de Chinois et qui sont employés comme détachements pour la répression dans l'armée et à l'intérieur. En théorie, les « bataillons internationaux » sont traités sur un pied d'égalité avec les Gardes rouges ; mais en réalité, ils sont bien mieux payés et peuvent compter sur une parfaite immunité pour tous les crimes commis contre la malheureuse population civile qui est à leur merci. Il y a l'instruction militaire obligatoire pour tous les hommes entre 17 et 40 ans, sous forme d'exercice deux fois par semaine. Tant que sa cohésion subsistera, l'armée bolchevique sera incontestablement une force.

La terreur. — Toutes les réunions, excepté celles organisées par les Bolcheviks, sont interdites dans les villes. Les meetings anti-bolcheviks sont dispersés par la force armée, et leurs organisateurs sont fusillés. Il n'existe aucune presse autre que la presse bolchevique. Les Bolcheviks organisent des réunions le dimanche dans lesquelles on discute des questions comme : « Doit-on s'engager dans les gardes rouges ? » « Qui nous donnera notre pain quotidien ? » « La révolution mondiale », etc.

La terreur est si efficace que personne n'ose faire

de la propagande anti-bolchevique. Des gens furent arrêtés pour une simple conversation par téléphone, dont les termes semblaient ambigus ou hostiles aux Bolcheviks. Une arrestation sert de prétexte à toute espèce de corruption. Les riches doivent payer de grosses sommes qu'on leur extorque par le moyen d'intermédiaires, des juifs ordinairement, avant qu'on les relâche.

Plus tard, des arrestations en masse devinrent à la mode. On pensait d'abord que ces arrestations étaient faites par ordre de la « Commission extraordinaire pour la lutte avec la contre-révolution », mais on sait maintenant qu'elles étaient faites par ordre d'un comité révolutionnaire spécial qui était appelé par abréviation « *Les Trois* » parce qu'il était formé de trois membres. Ce comité est indépendant de la « Commission extraordinaire » et n'est contrôlé que par le ministre de la Guerre. Les personnes arrêtées par ses ordres n'ont jamais été revues. Les agissements de ce comité sont secrets, et on ne sait même pas sa composition.

On a déjà dit que la Garde rouge est mécontente. Une lettre d'un matelot, nommé Borzoff, écrite la veille de son départ pour le front, dit :

« Les autorités semblent penser que nous allons soutenir les intérêts des Soviets, mais elles se trompent. Tous les matelots sont disposés d'une autre manière. Beaucoup d'entre eux y vont simplement pour éviter la faim... Je pense que tout cela finira bientôt; les Alliés nous vaincront. » Une autre lettre de Petrograd, dit : « Nous apprenons que de toutes les villes russes, Petrograd sera la première en contact avec l'Europe, cependant la moitié des habitants meurent de faim et de la fièvre typhoïde. » Ces lettres et d'autres furent envoyées par le censeur russe à la « Commission extraordinaire », et, sans aucun doute, les auteurs en furent traités de la manière habituelle.

Il existe, bien entendu, en Russie, une opinion publique tout à fait en dehors des Bolcheviks, une opinion qui désire ardemment l'intervention, quelle qu'elle soit, alliée ou allemande, qui mette fin à l'état présent d'anarchie. Jusqu'à présent, cet état de l'opinion ne s'est exprimé que par des révoltes de peu d'envergure comme celle de Yaroslav et comme l'assassinat du comte Mirbach. Néanmoins, malgré l'apparente stabilité du Gouvernement bolchevik, malgré l'inaptitude de ses adversaires, il y a des signes montrant que l'oligarchie bolchevique vacille. Il est impossible de croire en effet qu'un gouvernement en banqueroute et impuissant à nourrir sa population, peut longtemps survivre, malgré son application à gouverner par la terreur. Un neutre à Petrograd dit que la haine contre le Gouvernement et tous ceux qui ont des liens avec lui s'étend de plus en plus dans toutes les classes de la population, y compris les ouvriers et les paysans. La fin viendra sans doute brusquement comme dans la Terreur française. Les partis anti-bolcheviks envisagent toute espèce de plans pour discréditer les Bolcheviks. Un de ces plans est d'inonder le pays de fausse monnaie pour discréditer les Soviets, l'autre est de se saisir de l'imprimerie où l'on fabrique les billets de banque à Petrograd. Un autre plan est d'obtenir des fonctions dans les bureaux bolcheviks pour fournir des renseignements à leur parti, dirigé par Boris Asvinkoff. Même la classe ouvrière dans les deux capitales est très divisée; il existe un considérable parti anti-bolchevik.

L'opinion générale des intellectuels est qu'une armée de 500.000 hommes suffirait à renverser les Bolcheviks avec très peu de pertes.

Administration bolchevique. — On est surpris de temps en temps en apprenant que des hommes connus et

instruits se joignent aux Bolcheviks, par exemple comme Maxime Gorki et le fameux chanteur Chaliapine. Le fait est qu'il y a bien des choses dans les croyances bolcheviques, qui sont capables de séduire des personnes de toute nuance d'opinion. Ordinairement ce ne sont pas les principes d'un gouvernement qui sont en faute, mais c'en est l'application; quand ces principes sont appliqués par des brigands pareils aux terroristes de la révolution française et de la révolution russe, les principes tombent en ruines. Des récits qui montrent sous un jour rose le régime bolchevik sont écrits par des personnes qui ne s'occupent que de leurs principes. Considérons en particulier la question des logements.

Quelques familles ont plus de chambres que le nombre qui leur est nécessaire; d'autres n'ont qu'une chambre; d'autres enfin n'ont pas de chambre du tout. Le Gouvernement bolchevik prend charge d'une grande maison, et la loue à des personnes pauvres, de sorte que tous ont la même espèce de logement. La maison est dirigée par un comité, et la seule personne qui n'aime pas la combinaison est le propriétaire. Le rationnement est un autre exemple. Il y a quatre catégories : le n° 1 donne droit, à ceux qui font des travaux pénibles, à trois quarts de livre de pain et cinq harengs par jour et le n° 4, donnant droit à un sixième de livre de pain par jour, est la carte de ceux qui emploient des gens à leur service. Le n° 4 est un instrument fort adéquat pour persuader les gens de s'engager dans les gardes rouges ou de prendre tout autre emploi peu recherché.

La vie économique de la nation est dirigée par un conseil supérieur, siégeant à Moscou, qui nominalement administre l'industrie, l'exportation et l'importation de tout le pays, mais pratiquement, toute industrie et commerce sont paralysés, et il a fort peu à faire.

Il existe une administration des vivres dans chaque district, en partie sous le contrôle d'un commissariat des vivres, en partie sous celui du comité de la vie économique nationale. Des corps expéditionnaires composés de volontaires et de gardes rouges sont employés pour réquisitionner le blé des paysans qui ne veulent pas le donner de bon gré parce que le prix en a été fixé plus bas que le prix de revient. Ces corps expéditionnaires emportent tous les vivres qui leur tombent sous la main; ils ne laissent aux paysans que le strict nécessaire. C'est en fait un système de brigandage organisé. Des corps de la même espèce existent dans toute usine ou filature avec au moins 1.000 employés. Ils réquisitionnent les vivres nécessaires à leur propre subsistance et à leur main-d'œuvre. En Angleterre, parmi les hommes ayant des sympathies pour les Bolcheviks, on fait grand cas de leur système d'instruction publique, mais il est facile de donner du mérite à un système quelconque d'éducation dans un pays où pratiquement il n'y avait aucune instruction primaire avant la révolution. Il est vrai aussi que l'Opéra et les théâtres continuent à jouer, mais l'on m'assura que l'Opéra jouait devant une salle vide avant que le Gouvernement ait donné des ordres pour le remplir. De telles méthodes de décorer la façade ne sont pas inconnues dans les autres pays. Voici une liste des prix des denrées et des habits ayant cours le 15 décembre :

	ROUBLES PAR LIVRE
Pommes de terre (la plupart pourries) .	10
Poisson salé (en mauvais état)	9-10
Pain (par carte et peu)	1 1/2
Pain (au marché).	8-20
Porc (en faible quantité)	50
Bœuf (en faible quantité).	2-23

	ROUBLES PAR LIVRE
Sucre (faible quantité)	80
Thé (faible quantité)	100
Café (à aucun prix)	
Beurre salé	75
Beurre frais	80
Costume complet (très ordinaire) . . .	800 à 900
Chaussures (de mauvaise qualité) . .	400
Cotonnade (seulement avec une carte) pour une pièce d'étoffe de 60 centimètres de longueur et de largeur. . .	5- 16

D'autres rapports montrent que le bolchevisme est encore en force en Sibérie, et que les Bolcheviks sont en rapports étroits avec ceux de la Russie d'Europe. En détruisant l'édifice de la société, les Bolcheviks semblent appliquer les méthodes des constructeurs de gratte-ciel américains, qui sont de creuser le sol jusqu'à 100 mètres de profondeur, afin de construire un édifice nouveau stable. Ils ont dit plus d'une fois que, à moins de provoquer des révolutions, au moyen de la propagande, dans leur sens dans les autres pays, leur sort était fixé. La fièvre de propagande dont ils semblent atteints maintenant est en réalité une mesure de préservation. On rapporte qu'ils sont en train d'abandonner la propagande par proclamations pour en faire au moyen d'agents secrets et d'une manière directe.

N° 59

Les Progrès du bolchevisme à l'étranger.

Mémoire de M. B...

D'un rapport récemment reçu, d'un ancien homme d'État russe, il apparaît que le bolchevisme meurt par ses racines. Il dit que la scission entre le groupe de Lenine et celui de Trotsky devient menaçante. Les idéalistes peu nombreux, qui restent encore parmi les Bolcheviks, voient leurs idées, l'une après l'autre, réduites à rien; tandis que la révolution mondiale reste encore à l'état d'incendie qui couve. Les chefs, qui ont tous les renseignements détaillés sur la situation du bolchevisme, en Russie et à l'étranger, entrevoient clairement leur chute, et avouent leur découragement dans des conversations privées avec leurs amis. Les Bolcheviks des postes moyens comme les commissaires, le personnel des Soviets, les officiers de l'armée rouge sont moins découragés. Ils croient encore à la victoire du bolchevisme en Allemagne; ils espèrent des troubles en Angleterre; mais beaucoup d'entre eux cherchent déjà des endroits pour se cacher On croit qu'ils abandonneront les Bolcheviks aussitôt qu'il y aura une autre révolution.

Les Bolcheviks subalternes, les ouvriers communistes, etc., ne s'occupent pas du tout de politique. Leur seule préoccupation est la question des vivres. Ceux qui habitent à Smolny sont persuadés de la prochaine chute du Gouvernement des Soviets, produite par la désorganisation de l'armée rouge, les révoltes dans les villages et la famine. Beaucoup d'entre eux retournent chez eux et rejettent le masque du bolchevisme. Les gens des villes sont terrorisés et incapables d'action indépendante. L'insuffisance de nourriture produit son effet; les épidémies de typhus, de

petite vérole et d'influenza s'étendent rapidement. A l'hôpital d'Obouchoff, pendant le mois de décembre, la mortalité atteignit 14.000 personnes. Pendant ce mois, la population de Petrograd décrut de 105.000 habitants. Après les maladies et la famine, le manque de combustible est la plus grande calamité. Tout cela pèse terriblement sur les prisonniers, qui sont mis à huit dans une chambre destinée à un seul homme et qui sont nourris de harengs gâtés et de soupe faite d'épluchures de pommes de terre. Les malades de la fièvre typhoïde, de la petite vérole et de la grippe sont laissés dans les mêmes cellules avec les bien portants ; les détenus en quarantaine sont huit à dix couchés dans une chambre.

Les transports sont en pleine désorganisation. Les Bolcheviks font tout ce qu'ils peuvent pour éloigner le jour du complet arrêt, en donnant plus de nourriture aux travailleurs de chemins de fer, qui sont très mécontents.

L'armée rouge tient encore debout, mais on dit que son moral est en déclin. Le moral de la flotte est en grand danger. Beaucoup de matelots ont amassé une grande fortune pendant l'année passée ; ils pensent qu'ils ne peuvent la garder qu'en installant un gouvernement « bourgeois ». Ils sont maintenant non seulement mécontents, mais encore anti-Bolcheviks. Au début de janvier, ils réclamèrent le renvoi des commissaires qui étaient sur les bateaux ; ce qui fut fait. Une tentative du Gouvernement, d'envoyer les matelots au front, se termina par un désastre. Ils refusèrent de partir, ils refusèrent d'être désarmés. Les rapports entre les matelots et les officiers se sont dernièrement améliorés ; les Bolcheviks sont très inquiets d'avoir, en plein centre de Petrograd, des troupes en armes unies qui leur sont hostiles. Tout ce qu'il faut aux matelots pour qu'ils entrent en action, c'est un chef.

Il n'y a pas de question ouvrière à Petrograd, car il n'y a ni capitalistes, ni commerce, ni industrie. Les ouvriers qui se comptaient par centaines de mille se comptent par milliers maintenant. Beaucoup d'entre eux entrèrent au service des Bolcheviks; ils sont employés dans différents commissariats et comités. En grand nombre, ils repartent pour les villages. Somme toute, ceux qui restent sont contre les Bolcheviks. Ils contrôlent l'approvisionnement en eau, les stations et usines électriques, les centraux d'éclairage électrique, les tramways et les arsenaux. Ils ne semblent pas avoir de mauvais sentiments envers la bourgeoisie; mais ils ne formulent aucun vœu au sujet de la forme du gouvernement. A l'usine Poutiloff, l'antisémitisme s'accroît, probablement parce que les comités d'approvisionnement sont composés entièrement de juifs, et l'on peut entendre des voix qui demandent un « pogrom ».

Dans les ateliers de chemins de fer, les hommes se divisent en deux partis : les Bolcheviks et les anti-Bolcheviks. Le Gouvernement mène une propagande fiévreuse parmi eux, mais sans beaucoup d'effet. Les femmes sont spécialement contre-révolutionnaires, car elles éprouvent plus les atteintes de la faim. Les ouvriers sont en général contre les gardes rouges et contre la guerre sous quelque forme qu'elle soit.

L'approvisionnement qui avait été momentanément amélioré en janvier, ne laisse plus, de nouveau, le moindre espoir. A Petrograd, il n'y a pas de réserves de vivres. Les paysans des gouvernements du Nord sont en général anti-Bolcheviks, mais leurs sentiments varient d'un gouvernement à l'autre; ils sont le plus hostiles là où l'on a fait des réquisitions. Les « Comités des pauvres » sont évités par les paysans respectables. Les membres de ces comités, qui représentent parfois 20 % de la population, ne font aucun travail

et vivent aux dépens des paysans locaux, en faisant des réquisitions. Cela amena des révoltes en janvier, dans plusieurs districts. Presque tous les paysans sont armés; quelques-uns même ont des mitrailleuses et des munitions. Ils ne prennent plus le moindre intérêt à la politique. Ce dont ils ont besoin c'est de fer, de tissus et de vivres.

Le trait le plus intéressant dans ce rapport est la déclaration que, dans les villes aussi bien que dans les villages, il y a un réveil religieux. A Kolpine, les églises sont encombrées par l'affluence de la foule; la propagande de Ivan Tchiricoff a du succès; la secte de Pachkovtseff s'accroît; de nouvelles sectes apparaissent. Dans les villages, les prêtres ne sont plus molestés et commencent à ouvrir les églises.

A la Conférence internationale communiste, à Moscou, d'après un sans-fil russe, Kamenef se déclara partisan des doctrines de Karl Marx et de la dictature du prolétariat. Lenine parla, avec espoir, de la victoire assurée de la révolution sociale. « En dépit, dit-il, de tous les obstacles et du nombre des victimes qui peuvent souffrir pendant la progression de notre cause, nous pouvons peut-être vivre assez pour voir la République universelle des Soviets. » Il devait aussi y avoir une revue de l'armée rouge pour l'édification des délégués étrangers.

L'armée rouge est inondée de littérature de propagande; Trotsky dirige une série de meetings de masses. Les trains de propagande sont décorés d'une manière fantaisiste en vue d'impressionner les soldats. Le thème actuel de Trotsky est l'avènement de l'État socialiste. L'arrêt du travail dans les usines est presque général, non seulement par suite du manque de combustible, mais à cause des grèves.

Un sans-fil russe propagea la déclaration suivante : le Gouvernement, bien qu'il ne reconnaisse pas la

Conférence de Berne comme représentant les classes ouvrières, permettra à la Commission de voyager à travers la Russie comme il le permettrait à n'importe quelle commission bourgeoise; mais il voudrait savoir si les gouvernements des pays de ces délégués permettraient à une commission bolchevique d'aller chez eux pour inspecter leurs contrées.

Un nommé J..., qui arriva de Russie en Norvège, déclare qu'il avait été employé comme ingénieur dans une imprimerie. Au printemps de 1918, l'imprimerie fut prise par les Bolcheviks du Soviet; on l'employa à imprimer de la propagande dans beaucoup de langues. « Toutes les langues », dit-il, « sauf le russe ». La plupart des imprimés étaient en allemand, mais il y avait beaucoup de choses imprimées en anglais et aussi des proclamations dans les langues asiatiques. Des caractères d'imprimerie avaient été achetés pour cela aux Indes. Il se rappelait particulièrement le sanscrit et l'hindou.

Les efforts des Bolcheviks pour corrompre les soldats alliés à Arkhangel ont été, d'après lui, futiles. Des spécimens de la littérature jetés des aéroplanes bolcheviks comprenaient des traductions en anglais, des manifestes rédigés par Lenine et Petroff, un homme qui avait été inculpé dans l'affaire des meurtres de Houndsditch.

Il y a beaucoup de rapports au sujet de l'impression des billets de banque faux pour les différents pays alliés, et le billet d'une livre sterling est imprimé en énorme quantité. Les seuls billets faux qu'ils font circuler maintenant dans notre pays, sont très grossiers; ils sont tout à fait indignes du style d'impression de billets pour lequel les Russes avaient été fameux. La plupart de ces faux ont été mal exécutés à la main sur du papier de qualité inférieure.

N° 60

Appréciation de la situation économique

Compilation faite d'après les statistiques en possession du Gouvernement de sa Majesté.

I. *Les méthodes financières des Bolcheviks et leur circulation monétaire.*

1) Généralités. — Nous voyons dans toute l'étendue du pays gouverné par l'autocratie bolchevique, une destruction du système industriel et commercial qui avait été édifié d'après les modèles de la civilisation de l'Occident. Le commerce et l'industrie, usant de crédit ont été amenés à un point mort; les objets de première nécessité sont en faible quantité; ils ne peuvent être obtenus qu'à des prix exorbitants, exprimés en valeurs dépréciées qui ont été émises sans égard pour les sains principes de l'économie politique. Les paysans, qui travaillent à l'agriculture et qui ont ainsi le contrôle des produits essentiels du sol, sont moins imprégnés de bolchevisme que les ouvriers des usines, ou que les habitants des villes. Ils ne désirent pas vendre leurs produits en échange de valeurs dépréciées, mais veulent les échanger pour les produits indispensables des industries et des métiers qui étaient principalement concentrés dans les villes et que le bolchevisme a paralysés ou détruits.

Il ne peut y avoir deux opinions sur ce fait que la base de l'industrie et du commerce, nationaux et internationaux, dépend d'une manière vitale du système de banques. Si l'on examine alors la situation créée par la nationalisation des banques russes, il sera d'une grande importance d'établir que l'assertion, si largement faite, que le système de banques est tout à fait détruit, se trouve parfaitement justifiée et que, de plus, cela étant, le commerce et l'industrie, au sens

propre du mot, s'ils n'en sont pas arrivés au point mort, ne sont pas dirigés suivant les bons principes économiques. L'effet paralysant que les décrets bolcheviks ont eu sur l'industrie et le commerce peut être illustré par les faits suivants :

2) La nationalisation des banques. — Il résulte de cette mesure que tous les comptes courants sont mis sous le contrôle du Gouvernement. Les autorisations de retirer l'argent sur ces comptes sont accordées jusqu'à 1.000 roubles par mois, sans tenir compte du total du compte courant. Il en résulte qu'aucune maison de commerce, aucun magasin, aucune entreprise ne peut, si elle n'est pas contrôlée par un comité bolchevik bien en règle, avoir plus de 1.000 roubles par mois de crédit. Si l'on considère que l'existence d'un pareil comité bolchevik est très précaire et dépend surtout du nombre des baïonnettes qui le soutiennent, on comprendra facilement que le système ordinaire de crédit commercial et industriel a cessé d'exister. Toutes les valeurs, y compris les obligations du Gouvernement, les bons du Trésor, les actions du commerce et de l'industrie, ont été nationalisées. Après une estimation faite sans soin et à la hâte, les porteurs de ces valeurs reçoivent un compte à la banque, sujet bien entendu à la restriction ci-dessus. Quelques commentaires montrent avec évidence la faillite bolchevique :

La Banque du Peuple ne pourrait que difficilement prétendre avoir des dépositaires, bien que la dernière banque (Banque populaire de Moscou) qui restait en dehors du décret de nationalisation, ait été prise sous le contrôle du Gouvernement, il y a deux mois.

En un mot, la Banque du Peuple, la seule qui reste, n'inspire pas confiance. Ce manque de confiance existe pour plusieurs raisons : parmi celles-ci, on peut

citer l'insécurité absolue qui résulte de la corruption continue qui prédomine dans toute l'Administration bolchevique et plus particulièrement dans l'Administration des banques.

Le détournement de sommes incroyablement grandes est un fait journalier. Les autres causes sont l'insuffisance et l'incompétence du personnel des banques. En réalité, l'intérêt de 3 % payable dans toutes les banques est rarement crédité. Il n'est pas exagéré de dire que le système financier bolchevik a été la destruction complète de tout le système de crédit. Le chèque disparaît de l'usage. Il n'y a plus aucune valeur pour permettre à un commerçant ou à un industriel d'obtenir du crédit et d'emprunter. On peut affirmer qu'avec l'amoindrissement continu de la production (dans quelques-unes des industries la production est tombée à 5 % de la normale) et la famine (la population de Petrograd, principalement à cause de l'émigration due au manque de travail et à cause des maladies, passa de 2.500.000 à 650.000 ou 750.000 à peu près), le système économique russe, sous l'influence bolchevique, a eu les résultats désastreux de paralyser complètement l'industrie et le commerce du pays. Une preuve concluante de la banqueroute économique des Bolcheviks est donnée par le dernier budget de 1919, dont voici les chiffres approximatifs :

Dépenses, 28 milliards de roubles.

Le revenu doit être couvert par l'émission nouvelle du papier-monnaie.

	MILLIARDS de roubles
Impôts	2
Contributions des « bourgeois »	10
Billets de crédit.	16
TOTAL.	28

Ukraine. — La première invasion bolchevique de l'Ukraine détruisit, ainsi que dans la Russie du Nord, la vie commerciale et industrielle du pays. Les Bolcheviks échouèrent, comme dans la Russie du Nord, dans leurs projets d'organisation commerciale et industrielle d'après des bases nouvelles. L'occupation de l'Ukraine par l'Allemagne rétablit l'ordre ancien des choses. Quelle que soit la souffrance éprouvée par la vie économique de l'Ukraine à la suite de ces deux changements rapides et brutaux, la réouverture des banques privées sous leur ancienne direction peut être citée comme preuve donnée de la confiance en quiconque détruit le système bolchevik, même si c'est un étranger ennemi. Des centaines de dépositaires désirant déposer des millions de roubles, assiégèrent les banques pendant des jours consécutifs. On peut justement supposer que, si les Bolcheviks réussissaient à devenir maîtres de l'Ukraine, l'expérience acquise par eux pendant la première invasion du pays leur permettrait de démolir l'industrie et le commerce d'une manière plus absolue qu'auparavant. Ici, comme ailleurs, sous la règle bolchevique, il y aurait la même absence de sécurité pour le capital et pour l'industrie et presque la même insécurité pour la vie.

Notes sur la circulation monétaire bolchevique. — Les observations suivantes sur la situation de la circulation des Bolcheviks présentent un grand intérêt :

1° Le Gouvernement bolchevik a perdu une forte quantité de métal précieux et n'a aucune possibilité d'obtenir une nouvelle couverture pour une émission de papier;

2° Cependant, une émission de 2 milliards de papier par mois continue encore;

3° Il apparaît que le Gouvernement bolchevik n'a jamais osé émettre son propre papier-monnaie, mais

qu'il continue à compter sur de nouvelles émissions de papier Kerensky qui est toujours encore accepté par le peuple; il comptait probablement aussi sur des émissions illégales de roubles du Tsar.

Au cas où le peuple refuserait d'accepter la circulation actuelle du papier, et où aucune organisation de change ne serait établie à sa place, le système bolchevik croulerait finalement.

Les relations bolcheviques avec les Zemstvos (l'équivalent qui se rapproche le plus des Zemstvos en Angleterre sont les conseils de districts ruraux et le comité de gouvernement local). — Les Zemstvos se sont montrés de la plus grande utilité durant la guerre; sans leur union, il est douteux que le grand quartier général de l'armée russe ait pu maîtriser la situation. Pour ainsi dire, toute la question d'approvisionnement fut résolue par eux; on a dit que le Tsar accusait les Zemstvos d'intrigues politiques et voulait les dissoudre, mais que le grand-duc Nicolas, alors commandant en chef de l'armée russe, s'y opposa vigoureusement. Sous Kerensky, les Zemstvos ont été réorganisés et leurs pouvoirs augmentés; on projeta d'en former une sorte d'organisation électorale pour l'Assemblée constituante, mais ce projet n'était pas complètement élaboré lorsque les Bolcheviks s'emparèrent du pouvoir. Les Bolcheviks, comprenant qu'ils avaient affaire à une organisation ayant tout contrôle sur l'approvisionnement agricole du pays, furent très prudents au début, ne s'attaquant qu'individuellement à ses membres sous prétexte qu'ils étaient contre-révolutionnaires; ils n'allèrent pas plus loin, jusqu'au moment où leurs pouvoirs grandissant, les Bolcheviks se sentirent de force à attaquer les branches exécutives et finalement tout le système. Ils poursuivaient deux buts : *a* détruire l'organisation électorale de l'Assemblée

constituante; *b*) obtenir la domination complète sur les paysans et par conséquent diriger toute la production rurale. Ils n'obtinrent jamais complètement la domination sur les paysans, mais ils provoquèrent la méfiance contre les Zemstvos, en faisant croire que ceux-ci retardaient la distribution de la terre. La destruction de l'autorité des Zemstvos n'établit pas la confiance en celle des Bolcheviks. Les paysans refusèrent d'apporter leurs produits au marché, parce qu'ils étaient trop fréquemment confisqués, ils demandaient des vêtements, des machines agricoles, des ustensiles de ménage et refusaient les billets de banque qui ne leur étaient d'aucune utilité. Le cercle vicieux s'établit, les ouvriers se plaignant du refus des paysans de donner des vivres et les paysans, du refus des ouvriers de pourvoir à l'outillage nécessaire à leur travail. Le résultat en fut le chaos et la famine.

3) Relations des Bolcheviks avec les sociétés coopératives. — Ces sociétés sont intimement liées aux Zemstvos sans aucune fonction administrative. Les Bolcheviks ne se mêlèrent pas, au début, de ces organisations, comprenant qu'elles étaient la réalisation d'une part de la pensée socialiste; les sociétés coopératives étaient et sont une organisation d'un pouvoir considérable, représentant les intérêts financiers d'une grande proportion de la population paysanne. La Banque du Peuple de Moscou appartenait pratiquement aux coopératives; elle fut pendant un certain temps autorisée à avoir une liberté d'action presque illimitée; un grand pourcentage des matières premières russes passent par les coopératives et les Bolcheviks comprennent que la reprise des relations commerciales avec les autres pays dépend en grande partie du fonctionnement des coopératives. Ces dernières ont défendu vigoureusement leurs droits et

de nombreux conflits résultèrent des essais des Bolcheviks de séquestrer l'argent et les biens leur appartenant. Si les Bolcheviks réussissaient à dominer les coopératives, ce serait encore une atteinte à la possibilité de reconstitution de la vie économique russe.

4) Nationalisation de l'industrie. — Les premiers essais de nationalisation industrielle furent faits chez Poutiloff (l'équivalent de Krupp en Russie) et à la fabrique de canons Oboukhovski, près de Petrograd. Ces fabriques formèrent le noyau des armées ouvrières, sous le régime bolchevik; elles s'étaient déjà soulevées les premières lors de la révolution précédente. La nationalisation des fabriques se développa jusqu'à ce qu'elle engloba Petrograd et s'étendit à Moscou. Ayant ordonné la nationalisation de l'industrie, des mesures extraordinaires furent adoptées par les Bolcheviks dans leurs essais d'obtenir un succès apparent de leurs projets; lorsqu'ils comprirent que les fabriques ne pouvaient survivre à la suppression du travail actif et dirigeant de leurs propriétaires, directeurs et employés, des lois furent établies pour « protéger les ouvriers »; nous citerons la défense de renvoyer les ouvriers, sous prétexte de mauvaise santé, d'incapacité ou de paresse. Toutes ces questions devaient être soumises au comité ouvrier qui se plaçait invariablement du côté de l'employé. Si un ouvrier était appelé à faire partie de la Garde rouge, il avait droit à sa paie entière pendant tout son service. Dans certains cas 70 % des ouvriers étant absents, en qualité de gardes rouges, le reste refusait de travailler sous prétexte qu'il était impossible de faire marcher la fabrique, réclamant cependant d'être payés intégralement pendant leur inaction. Le personnel technique, dans la plupart des cas, suivait l'exemple des employés, sauf dans les cas où la mi-

sère le lui rendait impossible. Les Soviets essayèrent de forcer au travail le personnel; dans ce cas, on opposait la résistance passive, les gages augmentaient et la production diminuait. On peut citer le cas d'une fabrique de wagons, où, les gages payés et le travail achevé, un wagon revenait à 180.000 roubles. Graduellement, les propriétaires russes, ruinés ou comprenant l'impossibilité de continuer dans ces conditions, remirent leur entreprise entre les mains des Soviets, leurs maîtres.

5) Mines. — *Généralités.* — De 1914 à 1918, la production minière passe par quatre périodes :

1° 1914, production normale;

2° 1915-1917, production augmentée; s'il y a diminution, elle est due à la mobilisation irrationnelle des ouvriers;

3° 1917. La révolution. Une diminution rapide de production et augmentation du prix de la main-d'œuvre;

4° De novembre 1917 à aujourd'hui, l'état chaotique augmente, nationalisation, augmentation des salaires dans des proportions telles que le Gouvernement doit verser des subventions pour le paiement des ouvriers; production négligeable.

Il est impossible de donner dans un bref sommaire les détails, mais voici quelques chiffres cités, de source sûre, concernant les principales industries minières :

Charbons. — Dans le bassin de Donetz, dont l'industrie russe dépend principalement, la première révolution de 1917 diminua de 13 % la production. Le nombre de puits travaillant en novembre 1918 est de 30 au lieu de 390 en temps normal. Les petits puits seuls fonctionnent, les Bolcheviks ayant inondé les grands, soit par négligence, soit intentionnellement.

Les districts ne possédant aucune équipe de réparation, il est impossible de recommencer le travail. Le Donetz donnait normalement 1 milliard 505 million de pouds par an. Toute reconstruction, toute reprise de travail, possibles durant l'occupation ukranienne (anti-bolchevique), deviennenti mpossibles en présence de la menace actuelle des Bolcheviks. Les statistiques suivantes montrent ces conditions effrayantes.

	TONNES
Septembre 1917, extraction	1.358.000
Octobre 1917 —	1.136.000
Novembre 1917 —	1.225.000
Régime bolchevik.	
Décembre 1917, extraction	811.000
Janvier 1918	491.000

La production de charbon, dans les montagnes de l'Oural, tombe du chiffre normal de 6 à 7 millions de pouds par mois, à 800.000 jusqu'à 900.000 pouds par mois, c'est-à-dire diminuée de 86 %. Le 23 janvier 1919, le Conseil de l'Économie nationale proposa de fermer toutes les fabriques, même les arsenaux, pour réserver tout le charbon pour les chemins de fer.

Le fer. — Les principaux gisements russes sont : au sud, le Krivoi Rog, qui donne 75 % de toute la production, et ceux de l'Oural. Le district de Krivoi Rog donnait 3 millions de tonnes de minerai par an, avant la guerre, employant 23.000 ouvriers. L'extrait suivant de la *Frankfurter Zeitung*, 7 novembre 1917, se rapportant aux travaux de Krivoi Rog, donne les chiffres suivants :

Aux mines de Gdantsevski, 400 ouvriers seulement restent;

A Nicopole Marioupol, qui produisait normalement 500.000 pouds par mois, 17.000 pouds seulement sont produits en avril 1918; en mai 1918, le travail s'arrête complètement;

A Donetz Yurievska, le travail est arrêté depuis mai 1918;

A Bryans, seulement 2.500 ouvriers restent sur 6.000, chiffre normal. Le district de Bogoslavski dans l'Oural passe de la production de 250.000 pouds par mois à 200.000 et moins. Jusqu'au 1er mai 1917, le Gouvernement avança la somme de 195 millions de roubles, mais sans succès apparent, pour la restauration de l'industrie.

Résumé. — La même chose se passe avec le cuivre, l'huile minérale, le manganèse. La nationalisation, ou plutôt l'attribution aux ouvriers locaux des fabriques, était fondée sur la ferme conviction que les profits obtenus précédemment se maintiendraient dans l'avenir. L'élément le plus sain parmi les ouvriers et les commissaires comprenait que l'augmentation des salaires ne pouvait être maintenue, mais les extrémistes continuaient leur propagande d'excitation. Le Gouvernement dut subventionner l'industrie en papier-monnaie afin de contenter l'élément extrémiste parmi les ouvriers. Après novembre 1918, à la suite de la rupture des relations avec l'Ukraine et des opérations tchéco-slovaques dans l'Oural, les Bolcheviks deviennent dépendants des mines de charbon du gouvernement de Moscou. Pendant les six premiers mois, ces mines produisirent 10 millions de pouds (161.300 tonnes) et les mines du Nord produisaient 400.000 pouds par mois, c'est-à-dire ensemble moins de 2 millions de pouds par mois, alors que Petrograd seule avait besoin de 14 millions de pouds par mois en temps normal.

Agriculture. — *Grains.* — Lorsque nous considérons les grandes ressources agricoles de la Russie d'Europe, notre attention est attirée par l'Ukraine, qui, malgré les mauvaises conditions d'exploitations agricoles et les anciennes méthodes, donne une grande partie de l'excédent de grains qu'exporte la Russie. L'Ukraine exporta en 1913 quelque 33 millions de tonnes de grains et en outre cette région contribua pour environ 80 % à la production normale du sucre de betterave russe. La production actuelle est considérablement entravée, non seulement à la suite des difficultés initiales déjà mentionnées, mais aussi à cause des problèmes non résolus des conditions de travail et de vie produites généralement par la guerre et la révolution.

Le pillage des propriétés privées et des dépôts de grains, ajouté aux mauvaises conditions du transport, a étouffé la production, encouragé le gaspillage et empêché les récoltes et les distributions des produits disponibles.

Ces mauvaises conditions sont renforcées par le défaut de machines agricoles. Avant la guerre, près des deux tiers des machines agricoles employées en Ukraine (cet emploi augmentait alors et une augmentation actuelle est urgente pour répondre aux besoins d'une culture perfectionnée) étaient de fabrication russe; les fabriques ayant été transformées pour les besoins de guerre et étant actuellement hors d'état de reprendre leur travail à la suite des difficultés dans la main-d'œuvre et le matériel, les cultivateurs ukraniens ont été depuis quelque temps déjà forcés de s'adresser à des sources extérieures; c'est ce qu'ils seront obligés de faire pendant quelques années encore. Ce que nous savons de source certaine des récoltes de 1918 et des stocks existant antérieurement montre que la production est encore considérable

quoique réduite de beaucoup. En février 1918, on estime qu'il existait probablement en Ukraine des stocks de grains de 4 millions de tonnes et que les efforts pour transporter ces stocks aux Empires centraux devaient rencontrer un succès modéré, dû en partie à l'attitude des paysans refusant de se séparer de leurs stocks en les cachant, et surtout à cause du manque d'approvisionnement et des mauvaises conditions de transports. Des informations confirment par la suite que les États centraux n'ont point obtenu d'approvisionnement important en Ukraine. La totalité des terres ensemencées en Ukraine à la fin du printemps 1918 a été officiellement de 80 % de la normale. Il est probable que ce chiffre n'est que peu exagéré. Les appréciations de la récolte de 1918 sont quelque peu variables; le 31 août 1918, les *Münchener Neueste Nachrichten* disent que la récolte de 1918 est au-dessus de la normale et que 1.600.000 tonnes seront susceptibles d'être exportées. Le 5 septembre 1918, la *Vossische Zeitung* dit que le blé d'été et le seigle passent du mauvais au pire, pendant que l'orge et l'avoine ne sont guère en meilleure condition. Les récoltes de céréales d'hiver, d'autre part, sont au-dessus de la moyenne ou bonnes. Le 18 septembre 1918, le *Vorwärts* publie une appréciation extraite d'une source officielle disant que la récolte totale ukranienne serait de 15.040.000 tonnes, dont les chiffres pour les quatre principales céréales sont les suivants :

	TONNES
Blés	5.000.000
Seigle	3.667.000
Orge	2.840.000
Avoine	1.800.000

Le 2 novembre 1918, le *Pester Lloyd*, publiant des

chiffres qui se rapprochent très exactement de ceux donnés plus haut, montre que comparativement à l'année 1912 qui ne fut pas une très bonne année, celle de 1918 fut de 25 °/₀ inférieure. Il montre également que l'excédent exportable serait de 2.600.000 tonnes. Le représentant anglais à Odessa, le 1er janvier 1919, dit que de bons stocks de céréales se trouvaient dans le district au sud du Dnieper et à l'est de la ligne allant de Kherson à Perekop, alors qu'une grande étendue était semée de grains d'hiver. La récolte de la Grande Russie est, dit-on, supérieure à ce que l'on attendait, alors que les provinces du Nord éprouvent un grand manque de grains de semailles.

Sucre. — En ce qui concerne le sucre, la betterave dont la culture couvrait, en 1917, 572.000 hectares en Ukraine en comparaison des 750.000 en 1914; en 1918, la surface occupée ne sera certainement pas supérieure à celle de 1917. Les chiffres de la production pour toute la Russie sont les suivants :

	CWTS
1914-1915	38.788.000
1915-1916	35.867.000
1916-1917	26.432.000
1917-1918	20.572.000

Le seul rapport qui soit sûr pour l'année 1918-1919 fait supposer que la production du sucre tombera bien plus bas encore que le mauvais résultat de 1917-1918.

Le stock de bétail. — En ce qui concerne la quantité de bétail vivant existant actuellement en Russie, les Bolcheviks ont assuré que les stocks avaient augmenté sous leur régime; ils publient des statistiques pour soutenir leurs assertions. Quelque mauvaise

que pût être la condition de ces stocks lors de l'établissement du régime bolchevik, il est impossible qu'ils aient pu augmenter et même se maintenir. Les statistiques du Soviet doivent être considérées comme falsifiées ou mal représentées. Les autorités des Soviets ne donnent aucune explication sur les moyens d'alimentation de ces stocks ni comment l'augmentation a pu se produire en face des demandes si pressantes de ravitaillement des villes, et des prix élevés de la viande qui en résultaient.

Sommaire. — Il paraît évident que les conditions agricoles, en Ukraine, s'améliorent tout en étant soumises à des obstacles sérieux, sans cesse croissants, que présentent le manque de machines agricoles, l'insuffisance et les mauvaises conditions de transports, malgré l'insécurité de la situation intérieure. Le fait que la situation ukranienne ne soit pas plus mauvaise et ne se rapproche pas par conséquent de celle de la Russie des Bolcheviks et du Nord, doit être attribué à l'indépendance relative où l'Ukraine réussit à se maintenir par rapport à l'influence des Soviets.

Si, toutefois, les rapports sont exacts en ce qui concerne les empiétements successifs du territoire ukranien par le bolchevisme, les conditions du Nord de la Russie doivent s'y reproduire. Comme en temps normal la Russie du Sud nourrissait pratiquement celle du Nord, la quantité de céréales envoyée de Sibérie étant proportionnellement petite, la désorganisation dans ces provinces du Sud enlèverait tout espoir d'un soulagement immédiat dans la situation de la Russie du Nord, excepté en ce qui concerne les produits alimentaires qui peuvent être importés de l'étranger. On peut difficilement compter sur un secours immédiat venant des stocks sibériens à cause de la désorganisation des chemins de fer, et une période consi-

dérable doit se passer, même après la chute du régime bolchevik, avant que les approvisionnements sibériens puissent être envoyés en quantité en Russie.

On peut citer comme contraste entre la situation normale et les conséquences du contrôle bolchevik, le tableau de statistique comparée suivant; avant la guerre la question des grains était dans la situation suivante :

	TONNES
Production totale de l'Empire russe . .	64.500.000
Total du commerce intérieur de grains.	20.000.000
Consommation dans la région productrice	37.000.000
Total disponible pour l'exportation . .	7.500.000

Situation des grains au commencement de 1918.

Production totale de la Russie d'Europe.	43.500.000
Production totale de la Sibérie russe . .	8.000.000
Production totale de l'Empire russe . .	51.500.000
Consommation dans la région productrice	37.000.000
Les districts de la Russie du Nord et de la Finlande ne se suffisant pas à eux-mêmes exigent	18.000.000
Total disponible pour l'exportation. . .	nul
Déficit dans l'approvisionnement. . .	4.500.000

Ce qui précède est basé sur la ration normale (le Gouvernement l'estime à 2 livres par homme et par jour).

Les estimations du ministère du Ravitaillement, en 1917, exigeaient un minimum de :

	TONNES par mois
Pour l'armée	645.000
Pour la population civile . .	484.000
Total minimum	1.129.000

L'approvisionnement disponible existant en 1917 a été moins de 50 % de ce total. Il doit être rappelé que ces approvisionnements dépendaient essentiellement de la disponibilité des grains de l'Ukraine. On peut mentionner que le gouvernement de Samara qui, normalement, donnait de 800.000 à 900.000 tonnes de grains à la Russie, a été obligé de demander secours du dehors en 1917. Tel était l'état d'affaires il y a un an; les conditions ont beaucoup empiré depuis et même l'Ukraine, d'après les dernières informations, manque de grains pour les semailles du printemps; le seul gouvernement se rapprochant des conditions normales est celui du Kouban.

Transports. — *Généralités.* — Sans transports suffisants, le régime bolchevik est condamné; il semble avoir compris dès le début l'importance d'obtenir le contrôle des chemins de fer, quoique jusqu'à présent les Bolcheviks ont à soutenir une lourde bataille pour maintenir leur domination, ainsi qu'en témoigne la réception hostile faite à Radek lorsque celui-ci essaya de s'adresser au Comité exécutif de Vologda de l'Union des cheminots.

Transports par chemin de fer. — Le personnel des chemins de fer résista au bolchevisme plus que toute autre branche ouvrière russe. Ceci s'applique principalement au personnel roulant, les équipes de réparations et d'ateliers ayant été contaminées dès les pre-

miers jours. L'Union des employés de chemins de fer « Veksel » a combattu vigoureusement, aux premiers jours, la politique extrémiste, mais les Bolcheviks réussirent à remplacer, grâce à une propagande adroite, les membres du Comité exécutif par des hommes favorisant leur point de vue. Les employés subalternes et les cheminots de la ligne de Nicolas, de Petrograd à Ekaterinbourg sont anti-Bolcheviks, mais ils sont obligés de dissimuler leurs opinions. Un arrêt complet a été atteint à Moscou, en décembre 1917, à la suite des divergences politiques entre les différentes sous-unions des employés de chemins de fer, laissant des milliers de wagons d'approvisionnement non déchargés. L'ordre fut rétabli par un officier anglais qui entreprit de tout organiser, en se mettant de lui-même à la tête, pour quelque temps. On peut citer, comme exemple des conditions dans lesquelles étaient les chemins de fer en 1917, la décision prise par une commission extraordinaire de Petrograd, par suite de la crise alimentaire en Russie, qui fut de faire expédier 40 trains par jour sur la ligne transsibérienne, il n'y en avait alors que 12. Le mauvais état dans lequel était tombé le matériel roulant date du commencement de la guerre. Une amélioration momentanée fut obtenue par l'introduction du matériel américain; mais à la suite de négligences, les réparations courantes n'étant point faites, jusqu'à 37 % des locomotives américaines du Transsibérien étaient hors d'usage en février 1918. Ce pourcentage est probablement encore plus élevé en Russie d'Europe; on évaluait il y a six mois, en Ukraine, de 45 à 50 % le stock du matériel roulant nécessitant des réparations. Les pièces de rechange manquent, les ateliers ne peuvent répondre aux demandes, leur production étant diminuée par la réduction des heures de travail, la défense des heures supplémentaires, l'abolition du

travail à la pièce. Une des plus grandes difficultés provient du manque de charbon.

L'intervention des comités révolutionnaires dans l'administration des chemins de fer n'a pas seulement encouragé le désordre, mais il a aussi augmenté les dépenses. Dans la ligne Sud-Ouest, seule, il a été évalué que 16.000 employés superflus étaient payés au taux annuel de 46 millions de roubles, alors que pour la totalité du système ukranien, 200 millions par an étaient dépensés pour le personnel inutile. Dans ces conditions désastreuses, il est à prévoir que malgré les tarifs terriblement augmentés, les compagnies de chemins de fer travaillent à perte : le déficit prévu en 1918 pour l'Ukraine est de 800 millions.

Transports fluviaux. — En Russie, les transports fluviaux, surtout sur le Volga, étaient faits par une flotte importante de vapeurs et de péniches; la vie économique russe étant en fait liée à celle du système des fleuves et canaux, le transport d'une grande partie des grains et de l'huile minérale, et pratiquement tout le transport des bois de construction se fait par eau. La nationalisation des bateaux et l'attitude extrémiste adoptée par de nombreux « Artels » (1) des équipages, des mariniers et débardeurs a amené une diminution grave des matières premières et des produits transportés. Le précieux moyen de communication fourni par le système des fleuves et canaux ne peut plus être avantageusement utilisé.

Avenir économique. — Les considérations exposées plus haut nous obligent à conclure que les moyens inaugurés par les Bolcheviks et les manières dont ils les ont appliqués, ne peuvent avoir qu'une seule fin : la

(1) Associations ouvrières.

banqueroute du Gouvernement et du pays. On peut être tenté de se demander comment les conditions actuelles ont pu durer aussi longtemps. Quoique le régime bolchevik doive se rapprocher de la débâcle, les richesses et les ressources naturelles du pays sont telles qu'il est possible que le pouvoir bolchevik continue encore. Aussi longtemps que le pays restera dans cet état, il sera privé de ses bénéfices commerciaux et industriels; le capital sera détruit. Les autres pays dépendant actuellement de la Russie pour les matières premières sont privés de ces ressources d'approvisionnement, et cela au moment où, le besoin de reconstructions et d'approvisionnement de pays européens se faisant sentir particulièrement, les produits de la Russie acquerraient une valeur toute particulière. Une grande partie des richesses actuelles et virtuelles russes n'est pas diminuée de valeur, alors que les circonstances en rendent l'exploitation impossible. Ceci ne peut cependant pas s'appliquer à l'agriculture : chaque mois, la situation devient plus mauvaise, plus pressante, de sorte que, le cas échéant, les grains seront utilisés pour la nourriture, les stocks d'animaux épuisés et les difficultés de restauration et de reconstruction de ce grand pays considérablement augmentées.

N° 61

Rapport d'une source sûre

(Télégramme.) Petrograd, le 21 mars 1919.

Les grèves de Poutiloff et des autres fabriques ont été l'événement principal de la semaine passée. Elles furent provoquées par des raisons d'ordre économique plutôt que politique. Le cri « Du pain ! » a été remplacé par le cri : « A bas Lenine ! »

Le soulèvement et les grèves sont dus en partie à la propagande des socialistes révolutionnaires. Dans les différentes fabriques, le bolchevisme n'a plus de prise, quoique dans quelques fabriques les comités essaient de le maintenir en vie. Ces comités sont principalement composés de communistes qui maintiennent leur pouvoir en manipulant les élections; ils introduisent même des étrangers afin d'obtenir une majorité pendant qu'ils terrorisent les ouvriers et les forcent à voter pour les candidats du Soviet. Les ouvriers considèrent maintenant les comités de fabriques comme des espions du Soviet et croient que leurs paroles sont répétées par des agents qui se disent être des socialistes révolutionnaires, et qui sont envoyés dans les fabriques pour dénoncer les soi-disant crimes d'opposition politique. Il est probable, pour cette raison, que les socialistes révolutionnaires aient eu moins à faire avec le soulèvement que les vrais ouvriers, quoique les Bolcheviks ne veuillent pas l'admettre. Le 10 mars, une réunion en masse fut tenue à l'usine Poutiloff. Dix mille ouvriers étaient présents, une résolution fut votée, avec seulement 22 voix d'opposition, qui appartenaient à des étrangers nullement attachés aux usines. Les extraits suivants montrent le contenu de la résolution :

« Nous, ouvriers de l'usine Poutiloff, déclarons aux classes ouvrières de Russie et du monde entier, que le Gouvernement bolchevik a trahi l'idéal élevé de la révolution d'octobre, qu'il trahit et trompe ainsi tous les ouvriers et paysans russes; que le Gouvernement bolchevik, agissant comme auparavant en notre nom, n'est pas une autorité du prolétariat et des paysans, mais une autorité et une dictature d'un Comité central du parti bolchevik, gouvernant par lui-même avec l'aide des commissions extraordinaires, des communistes et de la police.

« Nous protestons contre l'obligation imposée aux ouvriers de rester dans les fabriques et usines, et contre les tentatives de les priver de tous leurs droits élémentaires : liberté de presse, de parole, de réunion, inviolabilité personnelle. Nous demandons :

« 1° Le transfert immédiat de l'autorité à un soviet d'ouvriers et de paysans librement élu;

« 2° Le rétablissement immédiat de la liberté des élections aux fabriques et usines, casernes, bateaux, chemins de fer et partout ailleurs;

« 3° Le transfert de la direction entière aux ouvriers de l'Union professionnelle et leur mise en liberté;

« 4° Le transfert du ravitaillement aux sociétés coopératives ouvrières et paysannes;

« 5° L'armement général des ouvriers et des paysans;

« 6° La mise en liberté immédiate des membres du parti paysan socialiste révolutionnaire de gauche;

« 7° La mise en liberté immédiate de Marie Spiridonova. »

La lecture de cette résolution fut accueillie par les cris : « A bas la dictature! A bas les commissaires! Au tribunal les bourreaux et assassins bolcheviks! »

Le Gouvernement fit des démarches pour arrêter toute autre manifestation; tous ceux trouvés porteurs de la résolution étaient immédiatement arrêtés. Des promesses variées furent faites et de l'argent, sous forme de papier Kerensky, fut distribué par les Bolcheviks, mais les ouvriers refusèrent de se laisser calmer et incitèrent leurs camarades à la grève.

Le 15 mars, les usines du Baltic, Skorohod et des tramways se mirent en grève. La situation était si grave que Lenine vint de Moscou et essaya de calmer les ouvriers par des discours et par la promesse d'une ration supplémentaire de pain. Il promit également d'arrêter le trafic des voyageurs entre Petrograd et

Moscou pendant quatre semaines afin de faciliter le transport des approvisionnements. Ses propositions furent refusées et les ouvriers exigèrent sa démission. Zinovief et Lunacharsky, les seuls deux commissaires qui osaient s'adresser aux ouvriers, n'eurent pas meilleur succès. Zinovief fut accueilli par les cris : « A bas le Juif ! » et fut forcé de prendre la fuite. Lunacharsky n'obtint qu'avec grande difficulté d'être écouté et promit que les Bolcheviks donneraient leur démission si la majorité le désirait.

Le couplet suivant fut affiché sur les murs de Petrograd :

A bas Lenine et la viande de cheval !
Vive le Tsar et le porc !

Les délégués de la fabrique de Poutiloff demandèrent que la résolution du 10 mars fût publiée dans la *Commune du Nord,* mais cela leur fut refusé par les commissaires d'intérieur.

Le 16 mars, Torine incita les Bolcheviks à tuer les socialistes révolutionnaires; Zinovief amena à Petrograd nombre de matelots et soldats de l'armée rouge. Ces troupes étaient composées d'étrangers, surtout de Lettons et d'Allemands.

Il y eut, dans les deux jours suivants, 300 arrestations dans les fabriques : les leaders suspectés et les socialistes révolutionnaires furent exécutés en masse.

Quoique l'ordre soit en partie rétabli et de nombreux ouvriers forcés au travail par des menaces, ils sont encore irrités contre les Bolcheviks et demandent la liberté de la presse pour exprimer leurs plaintes.

APPENDICE

EXTRAITS DE LA PRESSE RUSSE

Extrait de la « Krasnaya Gazeta » (Organe de l'armée rouge) du 1er septembre 1918.

Un article intitulé « Sang pour sang » commence ainsi :

« Nous nous ferons des cœurs d'acier que nous tremperons au feu de la souffrance et avec le sang de ceux qui combattent pour la liberté. Nous rendrons nos cœurs cruels, durs et inébranlables, de manière qu'aucune pitié n'y ait accès et qu'ils ne frissonnent pas à la vue d'une mer de sang ennemi. Nous ouvrirons les digues de cette mer. Sans pitié, sans les épargner, nous tuerons nos ennemis par centaines. Que ce soient des milliers, qu'ils soient noyés dans leur propre sang. Que, pour le sang de Lenine et Uritsky, de Zinovief et Volodarsky, coulent des flots de sang des bourgeois — encore plus de sang, autant que possible. »

Extraits du « Journal officiel » (Izvestia). Septembre 1918.

Il n'y a que deux possibilités : la dictature de la bourgeoisie ou la dictature du prolétariat...

Le prolétariat répondra à l'attentat contre Lenine d'une manière qui fera frémir d'horreur toute la bourgeoisie.

Assassinat, à Petrograd, du commissaire Uritsky par Kannegisser, gentilhomme juif âgé de vingt-deux ans, étudiant, ancien junker (aspirant) de l'École d'artillerie. La *Krasnaya Gazeta* écrit :

« La bourgeoisie doit tout entière répondre de cet acte

de terreur... Des milliers de nos ennemis doivent payer la mort d'Uritsky... Nous devons donner une leçon sanglante à la bourgeoisie... Mort à la bourgeoisie. »

Attentat contre la vie de Lenine.

Proclamation lancée par la « Commission extraordinaire » et signée « Peters ».

La proclamation déclare que « la main criminelle d'un membre du parti socialiste-révolutionnaire, dirigé par les Anglo-Français, a osé tirer sur le chef de la classe ouvrière ». Ce crime aura pour réponse la « terreur en masse ». Malheur à ceux qui sont en travers du chemin de la classe ouvrière. Tous les représentants du capital seront envoyés aux travaux forcés et leurs biens confisqués. Les contre-révolutionnaires seront exterminés et écrasés sous le lourd marteau du prolétariat révolutionnaire. Petrovsky, commissaire de l'Intérieur, lance des circulaires par télégraphe, blâmant les Soviets locaux pour le nombre extraordinairement petit de répressions sérieuses et de gardes blancs et bourgeois fusillés. Ces méthodes «à la grand'mère» doivent immédiatement cesser. Tous les socialistes révolutionnaires de droite doivent être immédiatement arrêtés. Un grand nombre d'otages doit être pris parmi les membres de la bourgeoisie et parmi les anciens officiers. A la moindre tentative de résistance ou au plus faible mouvement dans les cercles de gardes blancs, les otages doivent être immédiatement fusillés en masse. Une manière d'agir indécisive et irrésolue de la part des Soviets locaux sera très sévèrement traitée.

Le Terrorisme.

Le Conseil des commissaires du peuple, ayant examiné le rapport du président de la Commission extraordinaire (1), trouva que dans les conditions actuelles, il était très nécessaire d'assurer contre tout danger l'arrière, au moyen de

(1) La Commission extraordinaire est responsable des procès et des exécutions et des exécutions sans procès. Leur ouvrage se fait parfois « in camer ».

la terreur. Pour renforcer et rendre plus systématique l'activité de la Commission extraordinaire, le plus grand nombre possible de camarades responsables du parti doivent être envoyés pour participer au travail de cette commission. La République des Soviets doit se protéger en envoyant tous ses ennemis de classe dans des camps de concentration. Toutes les personnes appartenant aux gardes blancs ou trempant dans des conspirations ou des révoltes doivent être fusillées. Leurs noms et les détails de leurs cas doivent être publiés.

(*Commune du Nord,* 9 septembre 1918.)

Tver, le 9 septembre. — La Commission extraordinaire a arrêté et envoyé dans les camps de concentration plus de 130 otages pris parmi la bourgeoisie. Les prisonniers comprennent des membres du parti cadet, des socialistes révolutionnaires de droite, des anciens officiers, des membres bien connus de la classe possédante et des membres de la police.

(*Commune du Nord,* 10 septembre 1918.)

Jaroslav, le 9 septembre. — Dans tout le gouvernement de Jaroslav, on a organisé un recensement très strict de la bourgeoisie et de ses partisans. Les éléments manifestement anti-soviétistes sont fusillés, les suspects internés dans les camps de concentration, les classes oisives soumises aux travaux forcés.

(*Commune du Nord,* 10 septembre 1918.)

Alkarsk, le 11 septembre. — Hier, la loi martiale fut proclamée dans la ville. Huit contre-révolutionnaires furent fusillés.

(*Commune du Nord,* 12 septembre 1918.)

Borisoglebsk, le 16 septembre. — Pour avoir tenté d'organiser un mouvement contre le pouvoir des Soviets, neuf contre-révolutionnaires locaux ont été fusillés, entre autres deux riches propriétaires fonciers, six marchands et le « roi du blé » local Vasilieff.

(*Commune du Nord,* 16 septembre, n° 106.)

Résolution votée par le Soviet du premier district de la ville de Petrograd.

...La réunion voit avec joie que la terreur en masse est appliquée aux gardes blancs et aux membres de la haute bourgeoisie, et déclare que chaque attentat à la vie d'un quelconque de nos chefs obtiendra, comme réponse du prolétariat, qu'on va fusiller non seulement des centaines comme maintenant, mais des milliers de gardes blancs, banquiers, propriétaires d'usine, cadets (constitutionnels démocrates) et socialistes révolutionnaires de droite.

(*Commune du Nord,* 18 septembre 1918.)

A Astrakhan, la Commission extraordinaire a fusillé dix socialistes révolutionnaires de droite impliqués dans un complot contre le pouvoir des Soviets. A Karamycheff, un prêtre nommé Lioubimoff et son diacre nommé Kvintil ont été fusillés pour agitation révolutionnaire contre le décret séparant l'Église de l'État et pour avoir lancé un appel invitant à renverser le pouvoir des Soviets. A Perm, en représailles du meurtre d'Uritsky et de l'attentat contre Lenine, 50 otages de la classe bourgeoise et des gardes blancs furent fusillés (on donne quelques noms). A Sebech, un prêtre nommé Kirkevitch a été fusillé pour avoir fait de la propagande contre-révolutionnaire et pour avoir dit des messes pour feu Nicolas Romanoff.

(*Commune du Nord,* 18 septembre 1918.)

Le télégramme suivant a été reçu de l'état-major du corps de cavalerie :

« Des arrestations supplémentaires ont eu lieu au sujet de l'affaire des anciens officiers et fonctionnaires des services civils impliqués dans la préparation d'un soulèvement à Vologda. Quand le complot fut découvert, ils s'enfuirent à Arkhangel et à Mourmansk. Les prisonniers furent arrêtés déguisés en paysans; tous avaient de faux papiers sur eux. Le service politique du corps a en sa possession des reçus de sommes d'argent fournies aux gens arrêtés,

par les Anglais, par l'intermédiaire du colonel Kourtenkoff. Par suite de cette affaire, quinze hommes ont été fusillés, des militaires pour la plupart. Parmi eux, il y avait le général Astachoff, l'ingénieur militaire Bodrovolsky, le capitaine Nikitine et deux socialistes révolutionnaires de gauche, Sudotine et Tourba. En outre, le chef du détachement expéditionnaire, le matelot Chimansky, qui ne s'est pas montré à la hauteur de la situation, a été aussi fusillé. »

(*Commune du Nord,* 19 septembre 1918.)

« Pour vaincre nos ennemis, nous devons avoir notre propre militarisme socialiste. Nous devons gagner à notre cause 90 millions sur les 100 millions de la population de la Russie gouvernée par les Soviets. Quant au reste, nous n'avons rien à leur dire, ils doivent être anéantis.

(Discours de Zinovief, publié dans la *Commune du Nord* du 19 septembre, n° 109.)

Le travail de la Commission extraordinaire est un travail très responsable et exige une grande maîtrise de soi-même de la part de ses membres. Ont-ils cette qualité? Malheureusement, je ne puis discuter ici si et jusqu'à quel point toutes les arrestations et exécutions faites par ordre de la Commission extraordinaire étaient réellement nécessaires. Sur ce point, les opinions diffèrent dans le parti. L'absence de la nécessaire maîtrise de soi-même fait qu'on se sent terrifié par « l'instruction » adressée par la Commission extraordinaire pan-russe aux commissions extraordinaires provinciales qui dit : « La Commission extraordinaire pan-russe est parfaitement indépendante en son travail, exécutant des perquisitions domiciliaires, des arrestations, des exécutions dont elle fait ensuite rapport au Conseil des commissaires du peuple et au Conseil exécutif central. De plus, les commissions extraordinaires de province et de district sont indépendantes en leur action et, quand cela leur est demandé par le Conseil exécutif local, lui présentent un rapport sur leur travail. En ce qui concerne les perquisitions domiciliaires et les arrestations, un rapport fait après coup peut permettre de corriger

certaines irrégularités commises par suite du manque de maîtrise de soi-même. On ne peut en dire autant des exécutions... On peut aussi voir d'après cette « instruction » que la sécurité personnelle est garantie jusqu'à un certain point seulement aux membres du Gouvernement, du Conseil exécutif central et des conseils exécutifs locaux. A l'exception de ces quelques personnes, tous les membres des comités locaux du parti (bolchevik), des comités de contrôle et du Comité exécutif du parti peuvent être fusillés à n'importe quel moment, par l'ordre d'une Commission extraordinaire quelconque d'une petite ville de district, s'ils sont par hasard sur son territoire, et après on en fera un rapport.

(Extrait d'un article de M. Alminsky, *Pravda*, 8 octobre 1918.)

Le camarade Bokif a donné des détails sur l'action de la Commission de district de Petrograd après le départ de la Commission extraordinaire à Moscou. Le nombre total des gens arrêtés était de 6.220; 800 ont été fusillés.

(D'un rapport d'une réunion de la Commission extraordinaire, *Izvestia*, 19 octobre 1918, n° 228.)

Une révolte eut lieu dans le district de Kirsanoff. Les mutins crièrent : « A bas les Soviets. » Ils dispersèrent le Soviet et le Comité de pauvres local. La révolte fut réprimée par un détachement de troupes du Soviet. Six meneurs furent fusillés. On examine en ce moment cette affaire.

(*Izvestia*, 5 novembre 1918.)

Par ordre du Comité militaire révolutionnaire de Petrograd, plusieurs officiers ont été fusillés pour avoir répandu de fausses rumeurs : que l'autorité des Soviets a perdu la confiance du peuple. Tous les parents des officiers du 86e régiment d'infanterie (qui passa aux Blancs) furent fusillés.

(*Commune du Nord*, cité d'après *La Vie russe* de Helsingfors, 11 mars 1919.)

Mauvais traitements infligés à la bourgeoisie.

Orel. — Aujourd'hui, la bourgeoisie d'Orel commença les travaux forcés auxquels elle fut tenue.

Des groupes de bourgeois, obligés ainsi de travailler, débarrassent les rues et squares des détritus et de la boue.

(*Izvestia,* 19 octobre, nº 288.)

Tchembar. — La bourgeoisie, qu'on obligea aux travaux forcés, répare les pavés et les routes.

(*Pravda,* 6 octobre 1918.)

Si vous venez à Petrograd, vous verrez de nombreux bourgeois pavant la cour de Smolny... Je voudrais que vous puissiez voir comme ils déchargent bien le charbon au bord de la Néva et nettoient les baraquements.

(D'un discours de Zinovieff,
Pravda, 11 octobre, nº 219.)

Des troupes nombreuses, composées de bourgeois mobilisés, ont été envoyées au front pour creuser des tranchées.

(*Krasnaya Gazeta,* 16 octobre 1918.)

Un camp pour la bourgeoisie.

La Commission extraordinaire de district (Saransk) a organisé un camp de concentration pour la bourgeoisie et pour les koulaki (les marchands malhonnêtes, mot à mot les « poings »). Les devoirs des détenus consisteront à nettoyer la ville de Saransk. La subsistance du camp sera assurée aux frais de cette même bourgeoisie.

(*Krasnaya Gazeta* [Gazette rouge],
Petrograd, le 6 novembre 1918, nº 237.)

Désertions dans l'armée rouge.

La lutte contre les déserteurs. — Le *Goloss Krasnoarmeitsa* (Voix du *Garde Rouge*) du 2 février, publié à Yambourg par la 6e division d'infanterie légère, contient les déclarations suivantes :

« En vue des désertions en masse des hommes de l'armée

rouge et de la nécessité de mettre fin à l'agitation fomentée parmi eux par des citoyens qui les excitent contre l'autorité des Soviets et qui propagent des fausses rumeurs, causant de la panique dans l'armée et à l'arrière et qui aussi aident les déserteurs à se cacher, ces personnes qui sont en réalité des agents du capital anglo-français doivent être arrêtées et livrées au tribunal militaire révolutionnaire comme ennemis du Gouvernement des ouvriers et paysans.

« Tous les soviets des villes, des districts, des villages de la zone du front du district de Yambourg, sont avertis par le Soviet militaire de la division et par le Comité exécutif du district de Yambourg, de porter immédiatement à la connaissance du tribunal militaire révolutionnaire tous les cas de déserteurs de l'armée rouge qui vagabondent, d'arrêter toutes les personnes qui propagent de fausses rumeurs, d'arrêter les particuliers ou les hommes de l'armée rouge qui sont trouvés achetant ou vendant des armes ou des munitions et de disposer sur toutes les routes des gardes-barrières et des patrouilles pour arrêter les déserteurs. Le tribunal porte à la connaissance des hommes que le temps des mots et des exhortations est passé et que le temps est venu de s'appliquer consciencieusement à l'exécution des tâches imposées par la République des Soviets. L'aide portée pour cacher les déserteurs et la sollicitude mal placée qu'ont les paysans et ouvriers pour ceux-ci, favorisent la licence et l'indiscipline dans les rangs de l'armée rouge. Un déserteur n'a besoin ni de pain ni de refuge, mais d'une balle.

« Le pain et l'asile ne sont dus qu'à l'armée rouge du prolétariat.

« Le tribunal militaire révolutionnaire du front. »

Le Bolchevisme et la Social-Démocratie.

L'arrestation de la Conférence du travail. — Une lettre ouverte des délégués maintenus dans la prison de Taganka, à Moscou, à tous les citoyens :

« Nous, membres de la Conférence du Travail, représentants des organisations indépendantes de la classe ouvrière des diverses villes de Russie (Petrograd, Moscou, Toula,

Sormova, Kolomna, Koulebaki, Tver, Nijni-Novgorod, Vologda, Besjitsa, Orel, Votkinski, Zavod), arrêtés à notre deuxième réunion du 23 juillet, dans la « Salle de la Coopération », croyons de notre devoir de protester devant tous les citoyens de Russie, contre les faux et calomnieux récits publiés par la presse du Gouvernement bolchevik, les 27 et 28 juillet. Le Gouvernement bolchevik profite du fait qu'il a muselé toute la presse indépendante et que nous, membres de la Conférence du Travail, sommes enfermés dans des conditions incroyables. Notre conférence n'était pas « un complot contre-révolutionnaire organisé par des « gens aisés et intellectuels », mais une conférence publique de délégués des organisations de la classe ouvrière, conférence qui avait été connue et discutée par toute la presse, y compris celle des Bolcheviks, avant sa convocation.

« Les délégués ont été envoyés à la Conférence non par les Mencheviks ou socialistes révolutionnaires, comme le disent faussement les Bolcheviks dans l'*Izvestia*, qui veut tromper les ouvriers qui n'ont pas encore abandonné le Gouvernement, mais par les réunions de délégués d'usines et fabriques, qui ont été élus par des dizaines de mille électeurs. La base de représentation adoptée était d'un délégué pour 5.000 ouvriers. L'*Izvestia* va jusqu'à dire, sans pudeur, que les délégués des ouvriers de Toula, Polikarpoff et Pouchkine ont été élus par 60 ou 160 hommes, alors qu'ils avaient été élus par l'assemblée de Toula, comprenant les délégués élus par la majorité des ouvriers de Toula. Là où des organisations indépendantes d'ouvriers n'ont pu encore être mises sur pied, les délégués à la Conférence ont été élus par les grandes usines séparément.

« Ayant calomnieusement décrit les délégués comme des imposteurs qui ne représentent personne, l'*Izvestia*, avec l'insolence caractéristique des organes du régime tsariste, ne se gêna pas pour donner de fausses informations sur la nature des objets trouvés sur les délégués, en vue de ternir leur réputation. Ainsi, il rapporte que le camarade Berg a été trouvé en possession de 6.000 roubles. En fait, il n'avait que 590 roubles (à peu près 375 francs au cours actuel). L'*Izvestia* dit que le camarade de Leïkine avait 160 roubles, en fait il avait 1 rouble 65 kopeks;

l'*Izvestia* dit de plus qu'on trouva sur Leïkine les objets suivants : une bague, des diamants et une montre en or, alors que tous ses « bijoux » consistaient en une montre ordinaire en simili qui ne tenta pas même les gardiens de prison. Le Gouvernement bolchevik est obligé de recourir à ces mensonges éhontés et stupides pour justifier ces absurdes arrestations des délégués ouvriers qui ont osé montrer quelque indépendance et quelque initiative organisatrice.

« La Conférence des délégués ouvriers fut convoquée pour arrêter des dispositions en vue de la convocation d'un Congrès pan-russe du travail et avait tenu deux réunions. Le programme de la Conférence comprenait la discussion des sujets suivants : mesures contre la division dans le mouvement ouvrier; ce qui peut être fait pour concentrer ses forces et pour créer son organisation propre; mesures pour la convocation du Congrès pan-russe du travail. Mais le Gouvernement communiste, tout comme ses prédécesseurs tsaristes, ne tolère aucun symptôme de mouvement ouvrier indépendant parce que ce mouvement constitue un danger pour lui. Ce mouvement lui paraît être un résultat de la crise alimentaire et incapable de résoudre les problèmes d'État qui se présentent à lui, il recourt aux mesures de répression qu'il dirige contre les chefs du mouvement ouvrier. Les organisations de travailleurs sont soumises à des répressions inouïes. Vivent les organisations de la classe ouvrière ! Vivent leur indépendance, leur initiative révolutionnaire et organisatrice. »

(s) A.-N. Smirnoff, ouvrier d'une cartoucherie, délégué de Petrograd; N.-N. Gliéroff, ouvrier de l'usine de Poutiloff; J.-S. Leïkine, délégué de l'Assemblée des délégués des ouvriers des districts de Nijni et de Vladimir; D.-V. Zakharoff, secrétaire d'une trade-union; D.-I. Zakharoff, de Sormovo; V.-I. Matveeff, de Sormovo; A.-A. Vezkalm, menuisier, membre du Comité exécutif du parti social-démocrate letton; J.-G. Volkoff, tourneur, membre du Comité exécutif de l'Union des Métallurgistes de Petrograd; A.-A. Tchinenkoff, de Nijni; S.-P. Polikarpoff, de Toula; N.-K. Borisenko, des usines de canalisation de Petrograd; V.-G. Tchirkine,

tourneur, membre du Conseil pan-russe des trade-unions; BERG, des usines électriques; D. SMIRNOFF, arsenal de Petrograd; Victor ALTER, délégué du Comité exécutif du Bund (parti socialiste juif); POUCHKINE, ouvrier de la manufacture d'armes portatives de Toula, etc.

(*L'Internationale des ouvriers*, organe du Comité de Petrograd du parti social-démocrate de Russie, 7 août 1918.)

La dictature illusoire du prolétariat se transforma bientôt en dictature du parti bolchevik qui attira à lui toute espèce d'aventuriers de caractère suspect et qui n'est soutenu que par la force brutale des baïonnettes mercenaires. Leur parodie du socialisme eut pour résultat la complète destruction de l'industrie russe, l'esclavage du pays, soumis au capital étranger, la destruction de toutes les organisations de classe du prolétariat, la suppression de toute liberté démocratique et de tous les organes vitaux d'un État démocratique, préparant ainsi le terrain pour une contre-révolution bourgeoise de la pire et la plus brutale espèce. Les Bolcheviks sont incapables de résoudre la question alimentaire et leur essai de corrompre le prolétariat, en organisant des expéditions dans les villages pour saisir les approvisionnements de pain, aura pour résultat de jeter les paysans dans les bras de la contre-révolution et de produire une haine durable contre les villes en général et le prolétariat en particulier.

En continuant la lutte contre la tyrannie bolchevique qui déshonore la révolution russe, la Social-Démocratie poursuit les buts suivants :

1° De rendre impossible à la masse ouvrière d'être obligée de verser son sang pour maintenir la parodie de la dictature des masses laborieuses ou la parodie de l'ordre socialiste qui toutes les deux sont condamnées à périr et cependant, tuent l'âme et le corps du prolétariat;

2° D'organiser la classe ouvrière en une force qui, unie aux autres forces démocratiques du pays, sera capable de secouer le joug du régime bolchevik, de défendre les conquêtes démocratiques de la révolution et de s'opposer à toute force réactionnaire qui voudrait pendre une pierre au cou de la démocratie russe.

Quarante délégués élus à une conférence, par les ouvriers de différentes villes, dans le but de prendre des mesures pour la convocation d'un Congrès du travail, ont été arrêtés et mis en jugement. Ils doivent être jugés par le tribunal suprême révolutionnaire créé pour condamner à mort, sans les garanties ordinaires d'un jugement loyal. Ils sont faussement et calomnieusement accusés d'avoir organisé un complot contre-révolutionnaire. Parmi les gens arrêtés, sont les artisans les plus en vue du mouvement ouvrier socialiste-démocrate, par exemple Abramovitch, membre du Comité exécutif central du parti social-démocrate ouvrier et du Bund, qui est personnellement connu de beaucoup de camarades étrangers; Smirnoff, membre de la délégation du Soviet aux pays occidentaux, l'année dernière; Vezkalm, membre du Comité exécutif du parti social-démocrate letton; Volkoff, président de l'Union des Sociétés coopératives ouvrières de Petrograd; Zakharoff, secrétaire de l'Union des travailleurs de l'industrie chimique de Petrograd, et d'autres chefs en vue du mouvement syndical et coopératif.

Nous demandons l'intervention immédiate de tous les partis socialistes pour faire opposition à ces agissements honteux et criminels.

(Protestation du parti social-démocrate ouvrier et du parti socialiste juif, envoyée à tous les Comités exécutifs de tous les partis socialistes d'Europe et d'Amérique, août 1918.)

La Commission extraordinaire de l'Union des communes du Nord, à un meeting du 22 octobre, examinait les cas judiciaires en rapport avec la mutinerie des matelots du 14 octobre. Il a été établi que le mouvement a été organisé par le Comité des socialistes révolutionnaires de gauche de Petrograd, la résolution votée par les matelots de la 2e escadre de la Baltique étant tramée avec l'assistance des membres dudit Comité, approuvée par la Conférence du parti qui envoya ses congratulations aux matelots. De plus, la résolution a été imprimée sur une machine rotative dans les locaux dudit Comité, qui a délégué des agitateurs de leur parti à l'assemblée des matelots. A la tête de l'organisation

se trouvaient treize personnes. Deux s'échappèrent. Toutes les autres ont été condamnées par la Commission extraordinaire à être fusillées.

(*Izvestia,* 31 octobre 1918.)

Par décision de la Commission extraordinaire, le socialiste révolutionnaire Firsof a été fusillé. Firsof a été exécuté pour avoir écrit et distribué des proclamations dans lesquelles les socialistes révolutionnaires invitaient les ouvriers à se rallier au gouvernement d'Arkhangel.

(*Commune du Nord,* 18 septembre 1918.)

La Commission extraordinaire de province a arrêté les chefs de l'organisation locale des socialistes révolutionnaires de gauche et de droite pour la propagation des proclamations. En connexion avec la découverte du complot, quelques socialistes révolutionnaires de gauche ont été arrêtés à Moscou.

Une agitation a été fomentée dans l'armée rouge pour renverser les autorités du Soviet. Des proclamations ont été distribuées, appelant à la lutte contre les autorités du Soviet, à l'organisation immédiate de comités et à l'encouragement, par l'intermédiaire de chefs choisis, d'une campagne de terreur contre Trotsky et d'autres chefs éminents du parti communiste.

L'agitation et les proclamations ont été sans succès.

Le responsable, un ouvrier du commissariat des vivres de Kaluga, le socialiste révolutionnaire de gauche Prigalin, a été arrêté.

Une ébauche de proclamation, au nom du parti, faisant un appel pour renverser les Bolcheviks et pour l'établissement d'une coalition sans les Bolcheviks, a été trouvée sur lui.

(Radio russe du 22 février 1919.)

Le tribunal s'occupant de Mme Spiridonova (le chef du parti social-révolutionnaire qui a été récemment arrêtée sous l'inculpation de conspiration contre l'autorité du Soviet) a décidé que vu l'état mental anormal de l'accusée, elle serait isolée de toute action politique et sociale durant un an.

Mme Spiridonova doit être détenue dans un sanatorium où il lui sera permis de se distraire et de faire du travail intellectuel.

(Radio russe du 26 février 1919.)

Ne soyez pas comme les « anciens maîtres ».

Dans un des numéros du dimanche de la *Krasnaya Gazeta,* il y avait un article du camarade Kuznetzof, sous le titre « Le onzième ». Dans cet article, il rappelait avec quelle arrogance, de quelle manière épouvantable les anciens maîtres se conduisaient vis-à-vis des ouvriers. Oui, camarade Kuznetzof, c'est désagréable et humiliant de se rappeler de cette haute bourgeoisie, mais c'est même plus désagréable et humiliant de rencontrer la même espèce d' « anciens maîtres » à présent. Je connais beaucoup de camarades qui occupent des postes responsables dans les unions et comités, et quand il vous arrive de s'adresser à eux pour quelque renseignement ou quelque requête, ils ne sont pas meilleurs que les maîtres de l'ancien régime : ils répondent ou bien avec grossièreté et arrogance ou ne répondent pas du tout.

Il est humiliant de voir cela à présent. Et je dis à de tels camarades : « Ne soyez pas, si je peux m'exprimer ainsi, comme les « anciens maîtres ». Allez à la rencontre des opprimés et des pauvres. Persévérez dans cet esprit, et seulement alors intitulez-vous communistes et protecteurs de l'ouvrier. Bas les mains, tous ceux qui n'agissent pas comme ils parlent ! »

(Lettre d'un ouvrier. *Krasnaya Gazeta* [Gazette rouge], Petrograd, le 29 octobre 1918, n° 230.)

Les Bolcheviks et la Presse.

La suppression du journal « Mir » (paix). — En accord avec la décision publiée dans l'*Izvestia,* le 27 juillet, n° 159, le Département de la Presse autorise les publications périodiques acceptant le programme des Soviets. En autorisant ces publications, le Département de la Presse tient compte des stocks de papier disponibles, du besoin que la population pouvait avoir du périodique proposé, et

aussi de la nécessité de procurer du travail aux typographes et imprimeurs. C'est ainsi que la permission fut accordée de publier le journal *Mir*, surtout, par suite de la déclaration de l'éditeur que le journal était destiné à répandre des idées pacifistes. Actuellement, les besoins de la population de la République fédérative socialiste, en fait d'informations quotidiennes, sont suffisamment satisfaits par les publications des Soviets; le travail des typographes est assuré par les journaux des Soviets, une crise du papier approche. Le Département de la Presse considère donc qu'il est impossible de permettre dorénavant la publication du journal *Mir*, et a décidé la suppression définitive de ce journal.

(*Izvestia*, 17 octobre 1918, n° 226.)

Le Comité central exécutif a confirmé la décision d'interdire le journal *Vsegda Vperyod*, parce que ses invitations à cesser la guerre civile paraissent une trahison envers la classe ouvrière.

(Radio russe du 26 février 1919.)

Achat obligatoire des journaux.

Aux Comités de misère des logements.

Le 20 juillet de cette année, fut publié le règlement obligatoire n° 27 disant que : « Tout comité de maison de la ville de Petrograd et des autres villes, faisant partie de la commune du Nord, est obligé de s'abonner, en payant, à un exemplaire du journal *La Commune du Nord*, organe officiel du Soviet de la région du Nord.

Le journal doit être remis à tout habitant de la maison sur sa demande.

Président de l'Union
des Communes de la région du Nord,
Gr. Zinoviev.

Commissaire de la Presse,
N. Kouzmine.

Néanmoins, jusqu'à présent, la majorité des maisons, habitées surtout par la bourgeoisie, n'exécutent pas le règle-

ment ci-dessus et la population laborieuse de ces maisons est privée de la possibilité de recevoir la *Commune du Nord* dans les comités de maison.

Par conséquent, le bureau de publication de la *Commune du Nord* informe tous les comités de maison qu'il a entrepris, par des émissaires spéciaux, le contrôle de l'exécution du règlement obligatoire 27 par les comités de maison et que tout comité qui ne pourra produire un reçu de souscription au journal *La Commune du Nord,* sera immédiatement appelé à rendre des comptes sévères pour la violation de ce règlement obligatoire.

Les souscriptions sont reçues dans le bureau principal et les succursales de la *Commune du Nord* quotidiennement, de 10 à 4 heures, sauf les dimanches et jours de fêtes.

(*Commune du Nord,* Petrograd, 10 novembre 1918, n° 150.)

Liberté de parole.

On a jugé au tribunal populaire de Moscou, le prêtre Filimonoff, accusé de répandre le livre *Qui nous gouverne?* Dans ce livre, l'auteur diffamait le Gouvernement des Soviets. La cour l'a condamné à dix ans de travaux forcés.

(*Krasnaia Gazeta* [la Gazette rouge], Petrograd, 10 octobre 1918, n° 214.)

Décret sur la liberté d'association et les réunions publiques.

1° Toutes les sociétés, unions et associations — politiques, économiques, artistiques, religieuses, etc., — formées sur le territoire de l'Union de la commune de la région du Nord, doivent être enregistrées par les Soviets ou les comités de misère des villages correspondants;

2° La constitution de l'Union ou de la Société, une liste des fondateurs et des membres du Comité, avec les noms et les adresses, et une liste de tous les membres, avec leurs noms et leurs adresses, doivent être fournies pour être enregistrées;

3° Tous les livres, procès-verbaux des séances, etc., doivent toujours être à la disposition du pouvoir des Soviets dans des buts de revision;

4° Trois jours de préavis doivent être donnés au Soviet

ou au Comité de misère du village, pour toutes les réunions publiques ou privées;

5° Toutes les réunions doivent être ouvertes aux représentants du pouvoir des Soviets, c'est-à-dire les représentants du Soviet central et du Soviet de district, le Comité de misère, et la Kommandantur de la police secrète révolutionnaire (Okhrana);

6° Les unions et les sociétés qui ne se conforment pas à ce règlement seront considérées comme des organisations contre-révolutionnaires et poursuivies.

(*Commune du Nord*, 13 septembre 1918, n° 103.)

Conditions économiques.

a) Salaires

L'augmentation des salaires. — Dans le dernier numéro du journal *Narodnoyé Khosiastro* (L'Économie nationale), on donne les chiffres de la progression des salaires en Russie, de 1908 à 1918.

En général, les salaires ont augmenté, au cours de ces dix années, de 1.200 à 1.300 %.

L'augmentation la plus grande a eu lieu dans l'industrie textile où elle atteint 1.736 %. Dans l'industrie du cuir, les salaires ont augmenté, pendant la même période, de 1.501 %; dans les impressions en couleur, de 1.440 %; dans la papeterie, de 1.434 %; dans la métallurgie et les bois, de 1.004 %; dans l'industrie chimique, de 1.069 %, et dans les produits alimentaires, de 1.286 %.

Il est nécessaire de remarquer que les plus grands changements ont eu lieu dans les branches de l'industrie qui avaient les salaires les plus bas, dans les années précédentes, par exemple, l'industrie textile. A cet égard, les salaires des femmes ont augmenté beaucoup plus que ceux des hommes. Dans l'industrie du cuir, ils ont atteint une augmentation de 2.500, dans l'industrie textile, de 2.127 %.

(*Pravda*, Moscou, 24 octobre 1918, n° 230.)

b) Les vivres

Ce qu'ils peuvent obtenir avec leurs salaires augmentés :

La ration de pain. — Le commissaire à alimentation de

la commune ouvrière de Petrograd porte à la connaissance du public que le vendredi, samedi, dimanche et lundi, pendant quatre jours, les produits suivants seront délivrés sur présentation de la carte de pain et suivant chaque catégorie :

1re catégorie : 1 livre (russe) de pain, 3 livres de pommes de terre.

2e catégorie : 1 demi-livre de pain, 2 livres de pommes de terre.

3e catégorie : un quart de livre de pain, 1 livre de pommes de terre.

4e catégorie : 1 demi-livre de pommes de terre.

(*Vooroujony Narod* [le Peuple en armes], Petrograd, 9 octobre 1918, nº 11.)

Rations pour le mois d'octobre. — Le 2e coupon libre sera utilisable pour le mois d'octobre, donnant droit aux produits suivants :

1re catégorie : 1 livre de poisson frais, un quart de livre de poireaux.

2e catégorie : 2 harengs, un quart de livre de poireaux.

(*Krasnaya Gazeta* [la Gazette rouge], 10 octobre 1918, nº 214.)

Population de Petrograd. — La population continue constamment à décroître. D'après les statistiques fournies par le bureau statistique du Commissariat de l'alimentation, il y avait, au début du mois d'octobre : 1.120.354 cartes d'alimentation distribuées à la population : 308.156 cartes de la 1re catégorie; 424.558 de la 2e; 85.691 de la 3e et 1.669 de la 4e.

(*Krasnaya Gazeta,* Petrograd, 16 octobre 1918, nº 219.)

Ration de légumes pour le mois d'octobre. — Grâce à l'accroissement d'arrivages de légumes à Petrograd pendant le mois d'octobre, le 3e coupon libre des cartes d'alimentation donnera droit, suivant les catégories :

1re catégorie : à 3 livres de choux et 1 livre d'oignons.

2e catégorie : à 2 livres de choux et 1 livre d'oignons.

Pour des raisons techniques, les végétaux seront livrés suivant leur arrivage dans les magasins du commissariat et non simultanément dans tous les districts.

Le Commissariat à l'alimentation. — Le commissariat à l'alimentation de la commune des travailleurs de Petrograd informe la population qu'au mois de février les adultes et enfants de tout âge pourront recevoir sur présentation de leur carte d'alimentation (coupon 14) :

1re catégorie : 1 livre de sucre en poudre.

2e catégorie : 1 demi-livre de sucre en poudre.

(*Severnaya Communa,* Petrograd, 6 février 1919.)

Ostachkof. — En conséquence d'une absence complète de gruau, farine blanche et laitages, les enfants souffrent terriblement; la mortalité est élevée.

(*Izvestia,* 2 novembre, nº 240.)

c) État sanitaire

Dans les districts du Gouvernement de Vialka, la grippe espagnole fait rage. Il n'y a pas de médecins ni de médicaments. La population, effrayée par la grande mortalité, demande du secours. Il y a une épidémie de grippe dans la volost de Sitnir; 200 sont morts. De bons agitateurs sont nécessaires d'une façon urgente.

Maladies : typhus exanthématique. — La semaine passée, il y avait 967 cas de typhus exanthématique enregistrés à Petrograd; 820, la semaine précédente.

(*Izvestia,* Moscou, 4 février 1919, nº 28 [580].)

D'une analyse de la *Krasnaya Gazeta* (Gazette rouge), Petrograd, nous tirons les faits suivants :

Dans le numéro du 10 octobre 1918, il y a 39 annonces, dont 23 ont trait au traitement de la syphilis.

Dans 36 annonces du 16 octobre, 18 ont trait à la syphilis.

Des 42 annonces du 6 novembre, 25 ont trait à la syphilis et autres maladies vénériennes.

d) Réquisitions

A une séance plénière du Conseil des députés ouvriers de la ville, en rapport avec les événements en Allemagne, on a voté l'envoi d'une adresse au prolétariat

allemand et une promesse d'être prêt à envoyer des armes et des aliments.

En vue de ceci et du fait que cette question se rattache inévitablement à la sécurité de notre armée rouge, le Conseil a décidé de prendre la mesure de réquisitionner des vêtements chauds appartenant à la bourgeoisie pour les donner à l'armée rouge.

(*Krasnaya Gazeta*, Petrograd, 11 octobre 1918, n° 215.)

La collection des vêtements chauds, sans l'amende de 1.000 roubles, a été prolongée jusqu'au 20 octobre inclusivement.

(*Krasnaya Gazeta*, Petrograd, 16 octobre 1918, n° 219.)

e) Travail forcé

Travail forcé pour les colporteurs, cochers de fiacre, etc. — D'ici quelques jours, on enregistrera tous les colporteurs, cochers de fiacre et personnes des deux sexes sans emploi.

Toutes ces personnes seront appelées à faire des travaux urgents nécessités par des conditions spéciales.

(*Krasnaya Gazeta*, Petrograd, 2 novembre 1918, n° 234.)

Le Comité central du parti révolutionnaire communiste informe toutes les organisations du parti que tous les ouvriers responsables, Ukraniens, Lettons, Blancs Russiens et camarades d'autres nationalités, ne seront libérés de leur travail sur place, et rapatriés que par permission du Comité central.

Tous les travailleurs secondaires seront libérés par la permission des organisations locales, si leur départ n'entraîne pas une désorganisation du travail local.

(Radio russe du 5 février 1919.)

TABLE DES MATIÈRES

Nos	NOMS		DATES	OBJET	PAGES
	INTRODUCTION . .	. . . .	. . . . .	. . . . .	V
1	Sir M. Findlay. (Christiania.)	Télégr.	19 août 1918.	Arrestation de sujets britanniques à Petrograd et à Moscou	7
2	Sir E. Howard. (Stockholm.)	»	19 août	Attaque armée du consulat général britannique à Moscou, et arrestation des fonctionnaires anglais et d'autres personnes.	8
3	Sir R. Paget. (Copenhague.)	»	3 sept.	Meurtre du capitaine Cromie par les troupes du Soviet. Informations télégraphiques de Petrograd.	11
4	Id.	»	9 sept.	Arrestations et exécutions en masse à Petrograd, comme résultat d'attentats contre les chefs bolcheviks. Arrestation de M. Lockhart. Des sujets britanniques sont affamés dans les prisons . .	11
5	M. Lindley. (Arkhangel.)	»	6 sept.	Meurtre du capitaine Cromie. Hommage aux services qu'il a rendus. . .	12
6	Sir M. Findlay. (Christiania.)	»	17 sept.	Arrestation de sujets britanniques à Moscou. Rapport du ministre des Pays-Bas sur leur situation actuelle et sur ses efforts pour obtenir leur mise en liberté. Funérailles du capitaine Cromie. Lettre demandant assistance de la part des sujets britanniques emprisonnés dans la forteresse de Pierre-et-Paul.	13
7	M. Alston. (Vladivostok.)	»	16 sept.	Rapport sur le meurtre de l'ex-Empereur de Russie.	25

Nos	NOMS		DATES	OBJET	PAGES
8	Sir C. Eliot. (Ekaterinbourg.)		5 oct. 1918	Rapport d'événements ayant amené le meurtre de l'ex-Empereur et d'autres membres de la famille impériale. Lettre du tuteur du Tsarévitch.	27
9	M. Alston. (Vladivostok.)	Télégr.	4 nov.	Découverte des cadavres des membres de la famille impériale dans un puits de mine d'Alapaevsk. Sort des autres membres	35
10	M. Lockhart.		10 nov.	Oppression par les Bolcheviks de leurs adversaires y compris les socialistes; suppression du droit de réunions publiques: suppression de toute la presse, sauf la presse bolchevique et de toute liberté. Règne de la terreur.	36
11	Rapport de M.L...		nov. 1918	Les paysans et la terre. État de l'industrie. Répression de tous ceux qui ne sont pas Bolcheviks. Conditions dans les prisons	38
	Rapport de M.H...		»	Conditions dans les usines à Moscou. Conditions du commerce en général. Sentiments anti-bolcheviks parmi les paysans .	43
	Rapport de M.G...		»	Rapport sur la situation intérieure. Mécontentement croissant sous le bolchevisme.	53
	Rapport du colonel Kimens.		»	Rapport sur la situation intérieure. Chaos et anarchie dans les provinces. Confiscation de la propriété privée . . .	60
12	M. Lindley. (Arkhangel.)	Télégr.	27 nov.	Commentaires sur les idées bolcheviques sur la société. Leur force provient de l'émission illimitée du papier-monnaie. Les Bolcheviks devraient être traités comme des parias.	63

Nos	NOMS		DATES	OBJET	PAGES
13	Sir C. Eliot. (Vladivostok.)	»	29 nov. 1918.	On suppose que le meurtre de l'ex-impératrice de Russie et de ses enfants a été commis en même temps que le meurtre de l'Empereur	64
14	Lord Kilmarnock (Copenhague.)	»	27 nov.	Conditions dans un établissement industriel à Petrograd	65
15	Mémoire.		»	Rapport d'un sujet britannique sur les conditions d'existence à Moscou. La « terreur froide »	67
16	M. Alston. (Vladivostok.)	Télégr.	2 janv. 1919.	La faim et la terreur à Moscou. Meurtres et atrocités en masse.	70
17	Id.	»	3 janv.	Danger de famine en Europe si la désorganisation bolchevique continue. .	73
18	Id.	»	5 janv.	Détails des atrocités commises à Perm	75
19	Major Reilly. (Chitral.)	»	7 janv.	Arrivée des Russes réfugiés de Kharog. Meurtres commis par les Bolcheviks à Tachkent	76
20	Général Poole.		8 janv.	Les Bolcheviks emploient des Chinois pour tuer des officiers et leurs familles.	76
21	Id.		11 janv.	La méthode des Bolcheviks pour diminuer l'hostilité contre eux à l'étranger, pendant que la campagne contre la condition économique et sociale en Russie continue. Traitement des femmes.	77
22	M. Alston. (Vladivostok.)	»	14 janv.	Tortures et meurtres dans les villes de l'Oural. Meurtre des prêtres. . .	78
23	Général Knox. (Omsk.)	»	15 janv.	Conditions d'existence à Perm. Les Russes sont obligés de se joindre aux Bolcheviks pour éviter la famine	78
24	M. Alston. (Vladivostok.)	»	18 janv.	Mutilations et tortures à Perm. Rapport d'un membre de la mission de la Croix-Rouge. Mutilations et massacres de Tchèques, dans le district d'Oussourie, et des intellectuels à Kief . .	80

Nos	NOMS		DATES	OBJET	PAGES
25	Colonel Werde. (Varsovie.)	»	19 janv. 1919.	Des bandits chinois et coréens sont de plus en plus employés pour accroître l'armée bolchevique.	82
26	M. Alston. (Vladivostok.)	»	23 janv.	Conditions d'existence à Perm. Les Bolcheviks sont une classe privilégiée, libre de commettre tout crime contre les autres classes. Meurtre d'un évêque. Fermeture des églises	82
27	Lord Kilmarnock. (Copenhague.)		21 janv.	Les commissions centrales bolcheviques absorbent tout le pouvoir. A Moscou et à Petrograd la famine rend le peuple incapable de résister. La mobilisation des paysans. La discipline est plus stricte et les exécutions continuent. . . .	84
28	M. Alston. (Vladivostok.)	»	1er févr.	Meurtre et mutilation d'un travailleur anglais dans l'Oural du Nord	86
29	Id.	»	2 févr.	Terreurs à Lisva. Efficacité et énergie du régime bolchevik	87
30	Id.	»	4 févr.	Révolte des paysans contre les Bolcheviks dans le district de Viatka. Les exécutions qui en résultèrent et celles de leurs familles.	89
31	Mémoire.		»	Interview de deux sujets britanniques de Moscou. États des écoles, établissements industriels et magasins de Moscou. .	89
32	Lord Kilmarnock (Copenhague.)		3 févr.	Inaction forcée du peuple à Petrograd et à Moscou. Le bolchevisme perd pied à mesure que les vivres manquent. Apathie générale dans le pays. .	93
33	M. Alston. (Vladivostok.)	»	8 févr.	Faible pourcentage de Bolcheviks parmi les paysans du district d'Ekaterinbourg. Les classes	

Nos	NOMS		DATES	OBJET	PAGES
				ouvrières russes ne sont pas représentées par les Bolcheviks, dont la plupart sont des juifs. Meurtres des travailleurs qui ne se rallient pas au bolchevisme	95
34	Sir H. Rumbold. (Berne.)		5 févr. 1919.	État de l'Ukraine. Lettre d'une dame polonaise sur la terreur bolchevique. .	96
35	Lord Kilmarnock (Copenhague.)		6 févr.	Atrocités bolcheviques en Esthonie.	100
36	M. Alston. (Vladivostok.)	Télégr.	11 févr.	Rapport du consul anglais en fonctions à Ekaterinbourg sur l'état de la ville l'année passée. . .	106
37	Mémoire.		»	Interviews de deux sujets britanniques, revenus de Petrograd en janvier. L'oppression bolchevique des paysans propriétaires. L'armée rouge. Mécontentement des travailleurs. Traitement des classes moyennes. Oppression des partis socialistes, sous prétexte qu'ils sont contre-révolutionnaires. Les plans bolcheviks pour la révolution mondiale	109
38	Général Knox. (Omsk.)	Télégr.	5 févr.	Meurtre de la famille impériale. Détails supplémentaires.	118
39	M. Alston. (Vladivostok.)	»	10 févr.	Persécutions et crimes bolcheviks à Ekaterinbourg. Témoignages. Oppression du clergé . . .	119
40	Id.	»	13 févr.	Meurtre du grand-duc Michel à Perm. Méthodes adoptées par les Bolcheviks contre les marchands	121
41	M. Bell. (Helsingfors.)	»	12 févr.	Meurtres de grands-ducs dans la forteresse de Pierre-et-Paul à Petrograd en janvier 1919. .	121

Nos	NOMS		DATES	OBJET	PAGES
42	Consul général Bagge. (Odessa.)	Télégr.	13 févr. 1919.	Danger de famine en Ukraine. Les paysans demandent des garanties pour leurs droits de propriété sur leurs terres avant de les ensemencer.	122
43	Sir C. Eliot. (Vladivostok.)	»	19 févr.	Désertions croissantes dans l'armée rouge et insurrection des paysans. Massacre des prêtres à Ossa et des officiers à Menzelinsk.	123
44	Id.	»	22 févr.	Détails sur 71 meurtres et mutilations commis à Ekaterinbourg en 1919 .	124
45	Id.	»	24 févr.	Détails sur d'autres meurtres dans le district d'Ekaterinbourg	126
46	Id.	»	24 févr.	Appel du Gouvernement d'Omsk aux partis démocratiques pour l'union contre les Bolcheviks .	127
47	Général Knox. (Vladivostok.)	»	2 mars.	Rapport d'Omsk. Condition du transport par chemin de fer. Émission en masse de papier-monnaie. La discipline bolchevique devient plus stricte. Des mesures contre la religion.	128
48	Général Knox. (Vladivostok.)	»	4 mars.	Ruine de Moscou : traitement des femmes, atrocités et mutilations dans la Russie orientale . . .	129
49	Sir C. Eliot. (Vladivostok.)	»	5 mars.	Crimes bolcheviks à Perm. Torture des femmes et meurtres de prêtres dans le district d'Omsk. . . .	130
50	Id.	»	21 mars.	Toutes les classes viennent au consulat britannique porter témoignage des meurtres et outrages. Les rapports montrent la terrible extension des meurtres et du pillage .	133
51	Rapport d'un prêtre britannique d'Odessa.		janv.	Tyrannie bolchevique dans la Russie du Sud en 1918.	134

Nos	NOMS		DATES	OBJET	PAGES
52	Rapport de M. M.		1er janv. 1919.	Conditions de ravitaillement et les prix à Moscou.	136
53	Lord Kilmarnock. (Copenhague.)		17 févr.	Rapport sur les atrocités bolcheviques en Esthonie. «Bain de sang à Walk.	138
54	Rapport de M. K.		»	État des villes et des campagnes. Mécontentement croissant des classes ouvrières contre les Bolcheviks. Réveil du sentiment religieux.	143
55	Rapport de M. J.		»	État des environs de Moscou et du Gouvernement de Vladimir. Désorganisation des chemins de fer. Apathie des classes anti-bolcheviques résultant de leur traitement. Leur indifférence pour tout ce qui ne concerne pas la nourriture. Punitions des familles d'officiers qui refusent de joindre l'armée bolchevique. Maladies à Moscou. Commerce privé interdit . .	146
56	Rapport du Rév. B. S. Lombard.		»	Résultats du bolchevisme dans la Russie du Nord.	157
57	Mémoire.		»	Interviews de sujets britanniques de retour de Russie	161
58	Mémoire de M. B.		janv.	L'extension du bolchevisme en Russie	177
59	Id.		mars.	Situation actuelle du bolchevisme	185
60	Mémoire		janv.	Appréciation de la situation économique en Russie.	190
61	Rapport.	Télégr.	mars.	Révoltes anti-bolcheviques	208
	APPENDICE : Extraits de la presse russe.				213

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis 18, NANCY

PAGES D'HISTOIRE 1914-1918

Série de volumes in-12

HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DU MINISTÈRE DE LA MARINE ET DU GOUVERNEMENT BELGE

1. **Le Guet-apens.** *23, 24 et 25 juillet 1914.* . . . . . 40 c.
2. **La Tension diplomatique.** *Du 25 juillet au 1er août 1914* . . . . 60 c.
3. **En Mobilisation.** *2, 3 et 4 août 1914.* . . . . . 60 c.
4. **La Journée du 4 août 1914.** . . . . . 60 c.
5. **En Guerre.** *Du 5 au 7 août 1914* . . . . . 60 c.
6. **Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre.** — I. *Du 5 au 14 août 1914* . . . . . 60 c.
7. — II. *Du 15 au 31 août 1914* . . . . . 60 c.
8. — III. *Du 1er au 30 septembre 1914* . . . . . 60 c.
9. **Extraits du « Bulletin des Armées de la République ».** — I. **Les Premiers-Paris.** *Du 15 août au 3 septembre 1914* . . . 60 c.
10. — II. **Les Premiers-Bordeaux.** *Du 4 sept. au 21 octobre 1914.* 60 c.
11. **A l'Ordre du Jour.** — I. *Du 8 août au 18 septembre 1914.* . . 60 c.
12. **Les Communiqués officiels.** — IV. *Du 1er au 31 octobre 1914.* 60 c.
13. **A l'Ordre du Jour.** — II. *Du 19 au 29 septembre 1914* . . . . . 60 c.
14. — III. *Du 2 au 14 octobre 1914* . . . . . 60 c.
15. **Le Livre bleu anglais** (*23 juillet-4 août 1914*). . . . . 60 c.
16. **A l'Ordre du Jour.** — IV. *Du 15 au 26 octobre 1914* . . . . . 60 c.
17. — V. *Du 28 octobre au 1er novembre 1914* . . . . . 60 c.
18. **Les Communiqués officiels.** — V. *Du 1er au 30 novembre 1914.* 60 c.
19. **A l'Ordre du Jour.** — VI. *Du 6 au 10 novembre 1914* . . . . . 60 c.
20. **Le Livre gris belge** (*24 juillet-29 août 1914*). . . . . 2 fr.
21. **Le Livre orange russe** (*10/23 juillet-24 juillet/6 août 1914*) . . . 60 c.
22. **Le Livre bleu serbe** (*16/29 juin-3/16 août 1914*). . . . . 60 c.
23. **La Séance historique de l'Institut de France.** Préface de M. H. Welschinger, de l'Institut. . . . . 60 c.
24. **Extraits du « Bulletin des Armées de la République ».** — III. **Les Premiers-Bordeaux.** *Du 24 oct. au 9 décembre 1914.* 60 c.
25. **Le Livre blanc allemand** (*24 juillet-2 août 1914*). . . . . 60 c.
26. **Les Communiqués officiels.** — VI. *Du 1er au 31 déc. 1914* . . 60 c.
27. **L'Allemagne et la Guerre,** par Émile Boutroux, de l'Académie Française. . . . . 40 c.
28. **La Folie allemande.** *Documents allemands,* par Paul Verrier, chargé de cours à la Sorbonne. . . . . 30 c.
29. **La Journée du 22 décembre 1914** (*Rentrée des Chambres*). Préface de M. H. Welschinger, de l'Institut . . . . . 60 c.
30. **La Chronologie de la Guerre.** *Du 31 juillet au 31 décembre 1914,* par S. R. . . . . 40 c.

PAGES D'HISTOIRE 1914-1918 (*Suite*)

31. **A l'Ordre du Jour.** — VII. *Du 11 au 21 novembre 1914.* . . . . 60 c.
32. **Le « 75 ».** *Notions sur le canon de 75,* par Th. Schlœsing fils, membre de l'Institut . . . . . 40 c.
33. **A l'Ordre du Jour.** — VIII. *Du 22 au 25 novembre 1914.* . . . 60 c.
34. **Les Neutres. — Les Allemands en Belgique (Louvain et Aerschot).** *Notes d'un témoin hollandais,* par L.-H. Grondijs. 60 c.
35. **Les Communiqués officiels.** — VII. *Du 1er au 31 janvier 1915.* 60 c.
36 et 37. **Les Neutres. — Voix américaines sur la guerre de 1914.** Articles traduits ou analysés par S. R. — I et II. Chacun. 60 c.
38. **Le second Livre orange russe** (*19 juillet/1er août-19 octobre/1er novembre 1914*) . . . . . 60 c.
39. **Le Front.** *Atlas dépliant de 32 cartes en six couleurs.* (Août-décembre 1914.) Préface du général Cherfils . . . . . 90 c.
40. **Paroles allemandes.** Préface de l'abbé E. Wetterlé, ancien député de Ribeauvillé (Haut-Rhin) au Reichstag. . . . . 90 c.
41. **Les Poètes de la Guerre.** *Recueil de poésies parues depuis le 1er août 1914.* Préface en vers de Hugues Delorme . . . . . 75 c.
42. **Les Communiqués officiels.** — VIII. *Du 1er au 28 février 1915.* 60 c.
43. **A l'Ordre du Jour.** — IX. *Du 26 novembre au 1er déc. 1914.* . . 60 c.
44. **La Haine allemande** (*Contre les Français*), par Paul Verrier, chargé de cours à la Sorbonne . . . . . 40 c.
45. **Les Communiqués officiels.** — IX. *Du 1er au 31 mars 1915.* . 60 c.
46. **Les Neutres. — La Suisse et la Guerre** . . . . . 60 c.
47. **Le Livre rouge austro-hongrois** (*29 juin-24 août 1914*) . . . . 90 c.
48. **Les Campagnes de 1914,** par Champaubert. Avec 23 cartes . 60 c.
49. **Les Communiqués officiels.** — X. *Du 1er au 30 avril 1915* . . 60 c.
50. **Nos Marins et la Guerre.** — I. . . . . 60 c.
51. **Le second Livre bleu anglais** (*Turquie, 3 août-4 nov. 1914*). 90 c.
52. **A l'Ordre du Jour.** — X. *Du 2 au 7 décembre 1914.* . . . . . 60 c.
53. **Les Communiqués officiels.** — XI. *Du 1er au 31 mai 1915* . . 60 c.
54. **Les Neutres. — Les Dessous économiques de la Guerre,** par Christian Cornélissen, économiste hollandais. Préface de Charles Andler, professeur à la Sorbonne . . . . . 60 c.
55. **Le Livre vert italien** (*9 décembre 1914-4 mai 1915*) . . . . . 90 c.
56. **A l'Ordre du Jour.** — XI. *Du 8 au 11 décembre 1914* . . . . . 60 c.
57. **Les Volontaires étrangers enrôlés au service de la France en 1914-1915,** par M.-C. Poinsot . . . . . 60 c.
58. **L'Organisation du Crédit en Allemagne et en France,** par André Liesse, membre de l'Institut . . . . . 90 c.
59. **A l'Ordre du Jour.** — XII. *Du 11 au 13 décembre 1914* . . . . 60 c.
60. **A l'Ordre du Jour.** — XIII. *Du 14 au 28 décembre 1914.* . . . . 60 c.
61. **Les Communiqués officiels.** — XII. *Du 1er au 30 juin 1915.* . 60 c.
62. **La Vie économique en France pendant la guerre actuelle,** par Paul Beauregard, membre de l'Institut . . . . . 40 c.
63. **L'Œuvre de la France.** Articles traduits du journal *The Times.* Avec 1 carte. . . . . 40 c.

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

PAGES D'HISTOIRE 1914-1918 (*Suite*)

64. **La Guerre et les Monuments.** *Cathédrale de Reims, Ypres, Louvain, Arras,* par Lucien MAGNE. Avec 32 illustrations . . . 1 fr
65. **Les Origines historiques de la guerre,** par Gabriel ARNOULT, docteur en droit. Avec 4 cartes . . . . . 40 c.
66. **Du Rôle de la Physique à la guerre. De l'Avenir de nos Industries physiques après la Guerre,** par J. VIOLLE, membre de l'Institut. Avec 26 figures . . . . . 75 c.
67. **Le Livre jaune français** (*17 mars 1913-4 septembre 1914*). . . . 90 c.
68. **Chronologie de la Guerre.** *Du 1er janvier au 30 juin 1915,* par S. R. . . . . 60 c.
69. **Les Communiqués officiels.** — XIII. *Du 1er au 31 juillet 1915.* 60 c.
70. **A l'Ordre du Jour.** — XIV. *Du 29 décembre 1914.* Avec la *Liste alphabétique des noms cités du 8 août au 29 décembre 1914* . . . 90 c.
71. **Les Pages de Gloire de l'Armée belge.** *De la Gette à l'Yser. A Dixmude,* par le commandant WILLY BRETON, de l'armée belge. Avec 4 cartes . . . . . 60 c.
72. **Chants de Soldats (1525-1915).** *Chansons populaires. Chants militaires. Hymnes nationaux. Sonneries.* (Avec la musique.) Recueillis par A. SAUVREZIS . . . . . 1 fr.
73. **Le Livre bleu anglais. Documents complémentaires** (*20 juillet-1er septembre 1914*). 1f50
74. **Voix italiennes sur la Guerre de 1914-1915.** . . . . . 60 c.
75. **Les Neutres. — Voix américaines sur la Guerre de 1914-1915.** Articles traduits ou analysés par S. R. — III. . . . . 60 c.
76. **Les Neutres. — Voix espagnoles.** Préface de Gomez CARRILLO. 60 c.
77. **Les Communiqués officiels.** — XIV. *Du 1er au 31 août 1915.* 60 c.
78. **L'Anniversaire de la Déclaration de guerre** (*4 août 1914-4 août 1915*). Préface de M. H. WELSCHINGER, de l'Institut . . . 60 c.
79. **Paroles françaises.** *Hommes d'État. Hommes politiques. Diplomates. Publicistes* . . . . . 60 c.
80. **Paroles françaises.** *L'Institut de France. L'Université. Les ministres des cultes. Les chefs militaires. Le Président de la République.* . . . . . 60 c.
81. **Les Communiqués officiels.** — XV. *Du 1er au 30 sept. 1915.* . 60 c.
82. **Mines et Tranchées,** par Henry DE VARIGNY. Avec 5 figures. 60 c.
83. **Nos Marins et la Guerre.** — II. *Du 3 avril au 14 août 1915.* 60 c.
84. **Les Alsaciens-Lorrains en France pendant la Guerre** . . 60 c.
85. *La Diplomatie française.* **L'Œuvre de M. Delcassé,** par Georges REYNALD, sénateur. Avec portrait . . . . . 60 c.
86. **Les Communiqués officiels.** — XVI. *Du 1er au 31 octobre 1915.* 60 c.
87. **Les Terres meurtries,** par A. DE POUVOURVILLE. Avec 7 cartes. . 60 c.
88. **Documents authentiques sur le complot austro-allemand aux États-Unis,** présentés aux deux Chambres du Parlement britannique. 1916 . . . . . 60 c.
89. **Les Communiqués officiels.** — XVII. *Novembre-décembre 1915.* 90 c.
90. **Les Neutres. — Voix américaines sur la Guerre de 1914-1916.** Articles traduits ou analysés par S. R. — IV. . . . 60 c.

PAGES D'HISTOIRE 1914-1918 (*Suite*)

91. **La Prospérité économique de l'Allemagne.** *Sa « Place au soleil » et la Guerre,* par Gaston Cadoux. 1916. . . . . 40 c.
92. **Les Derniers Massacres d'Arménie.** *Les Responsabilités,* par Herbert Adams Gibbons. 1916. . . . . 40 c.
93. **Le second Livre blanc allemand** (Documents sur l'explosion de la Guerre). *Essai critique et notes sur l'altération officielle des documents belges,* par Fernand Passelecq. Avec fac-similés. . . 1 fr.
94. **Chronologie de la Guerre.** 3e volume (*1er juillet-31 décembre 1915*), par S. R. . . . . 90 c.
95. **Les Neutres. — Voix de l'Amérique latine.** Préface de Gomez Carrillo : *Le Péril allemand dans l'Amérique latine.* . . 75 c.
96. **Problèmes de Guerre.** *Le Droit de la Guerre, autrefois et aujourd'hui. Comment on paie en temps de guerre,* par Alglave, professeur à la Faculté de Droit de Paris. . . . . 75 c.
97. **Les Communiqués officiels.** — XVIII. *Janvier-février 1916.* . 90 c.
98. **La Guerre aérienne.** *Le Rôle de la cinquième Arme,* par G. Crouvezier. Avec 24 illustrations . . . . . 90 c.
99. **La Conquête de l'Autriche-Hongrie par l'Allemagne.** *Une nouvelle forme de Pangermanisme : le « Zollverein »,* par Adrien Bertrand. . . . . 60 c.
100. **Deuxième Livre gris belge.** *Correspondance diplomatique relative à la guerre de 1914-1916* 1f 25
101. **Le Nerf de la Guerre.** *Les Ressources de la défense nationale,* par G. Cerfberr de Médelsheim, chef des bureaux du service des émissions de la défense nationale. Avec 3 gravures. . . . 1f 50
102. **La Réponse du Gouvernement belge au Livre blanc allemand du 10 mai 1915.** *Étude analytique de la publication officielle du Gouvernement belge,* par Fernand Passelecq, directeur du Bureau documentaire belge . . . . . 60 c.
103. **La Bataille marocaine.** *L'Œuvre du général Lyautey,* par Ernest Vaffier . . . . . 60 c.
104. **Les Communiqués officiels.** — XIX. *Mars-avril 1916* . . . . 90 c
105. **L'Effort de la France.** Préface par Alfred Croiset, membre de l'Institut. . . . . 60 c.
106. **Le Développement économique de l'Allemagne contemporaine (1871-1914),** par Albert Pingaud, consul général de France. . . . . 75 c.
107. **Explosions et Explosifs,** par Henry de Varigny . . . . . 75 c.
108. **Les Forces économiques des puissances belligérantes avant la guerre,** par B. Fayolle, ingénieur . . . . . 60 c.
109. **Les Chansons de la Guerre.** Rondeau-préface de Hugues Delorme 1f 25
110. **Les Emprunts de Guerre de l'Allemagne,** par A. Liesse, membre de l'Institut . . . . . 60 c.
111. **Les Communiqués officiels.** — XX. *Du 1er mai au 30 juin 1916.* 90 c.
112. **L'Esprit français. Les Caricaturistes.** Préface d'Arsène Alexandre . . . . . 2 fr.

PB-6555-11
5-29
C

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

PAGES D'HISTOIRE 1914-1918 (*Suite*)

113. Les Communiqués officiels. — XXI. *Juillet 1916* . . . . . 90 c.

114. Chronologie de la Guerre. — IV. *Du 1er janvier au 30 juin 1916*, par S. R. 1f 25

115. Les Communiqués officiels. — XXII. *Août 1916* . . . . . 90 c.

116. Leurs Crimes, *d'après les rapports officiels des Gouvernements français et belge,* par L. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle, G. Simon, maire de Nancy, et G. Keller, maire de Lunéville. Publié sous le patronage des maires des villes martyres . . . 60 c

117. Deuxième Livre jaune français. Lille 1916. *Conduite des autorités allemandes à l'égard des populations des départements français occupés par l'ennemi.* Préface de Henri Welschinger, de l'Institut . . . . . 75 c.

118. Les Communiqués officiels. — XXIII. *Septembre 1916* . . . . 90 c.

119. Autres Chants de Soldats (1200-1916). *Chansons populaires. Chansons de route. Chants historiques et militaires.* Recueillis par A. Sauvrezis 1f 25

120. Deuxième Livre bleu serbe, 1916, sur les violations du droit des gens commises par les autorités allemandes, autrichiennes et bulgares dans les territoires serbes occupés . . . . . 75 c.

121. Les Communiqués officiels. — XXIV. *Octobre 1916* . . . . . 90 c.

122. Les Commandements de la Patrie. Discours prononcé à l'Institut au nom de l'Académie Française (Séance publique des cinq Académies, 25 octobre 1916), par Paul Deschanel . . . . 50 c.

123. Les Communiqués officiels. — XXV. *Novembre 1916* . . . . 75 c.

124 La Hollande et la Guerre, par Louis Piérard . . . . . 75 c.

125. Les Communiqués officiels. — XXVI. *Décembre 1916* . . . . 60 c.

126. La Course à la Mer et la bataille des Flandres (*Septembre-novembre 1914*), par René Puaux. Avec 10 cartes . . . . . 75 c.

127. Les Communiqués officiels. — XXVII. *Janvier 1917* . . . . . 60 c.

128. Chronologie de la guerre. 5e volume (*1er juillet-31 décembre 1916*), par R. S. 1f 75

129. Pour avoir la Paix. La Manœuvre allemande. Préface de Georges Reynald, sénateur de l'Ariège, secrétaire de la Commission des Affaires étrangères . . . . . 1 fr.

130. Les Sous-marins, par J. Hutter, ingénieur en chef de la Marine. 90 c.

131. Les Communiqués officiels. — XXVIII. *Février-mars 1917.* 1f 25

132. Les Dévastations allemandes dans les départements envahis. *Mars-avril 1917.* Préface de Henri Welschinger, de l'Institut de France. Avec 4 photographies. 1f 25

133. Les Communiqués officiels. — XXIX. *Avril 1917.* . . . . . 90 c.

134. L'Alsace-Lorraine sous le joug qui se brise..., par Émile Hinzelin. . . . . 60 c.

135. Histoire de la Révolution russe (1905-1917), par S. R., membre de plusieurs sociétés savantes. 1f 25

136. Les Communiqués officiels. — XXX. *Mai 1917.* . . . . . 90 c.

137. Leurs Buts de guerre. Documents réunis et publiés par G. Pariset, professeur à l'Université de Nancy. 1f 50

PAGES D'HISTOIRE 1914-1918 (*Suite*)

138. **La Vérité sur les Déportations belges.** *Étude historique et économique*, par Fernand Passelecq, directeur du Bureau documentaire belge au Havre. Discours-préface de Émile Vandervelde, membre du Conseil des ministres de Belgique. 1 fr.
139. **Le Traitement des Plaies de guerre**, par A. Sartory, professeur agrégé à l'École supérieure de Pharmacie de Paris. Avec planches en noir et en couleurs . . . . . 2 fr.
140. **Pourquoi nous nous battons**, par le général Pétain, Ernest Lavisse, de l'Acad. Française, et A. Ribot, président du Conseil. 60 c.
141. **Les Communiqués officiels.** — XXXI. *Juin 1917* . . . . . 90 c.
142. **Chronologie de la Guerre.** 6e volume (*1er janvier-30 juin 1917*), par S. R. . . . . 3 fr.
143. **Le Retour de l'Alsace-Lorraine à la France**, par Henri Welschinger, de l'Institut de France 1f25
144. **Les Communiqués officiels.** — XXXII. *Juillet 1917*. . . . . 90 c.
145. **Le Livre blanc grec** (*1913-1917*) 1f50
146. **Les Communiqués officiels.** — XXXIII. *Août 1917* . . . . . 90 c.
147. **Les Communiqués officiels.** — XXXIV. *Septembre 1917* . . . 90 c.
148. **Le Mensonge autrichien.** *L'incident Czernin-Clemenceau*. . . 75 c.
149. **Les Communiqués officiels.** — XXXV. *Octobre-décembre 1917*. 3 fr.
150. **Chronologie de la Guerre**, par S. R. 7e volume (*1er juillet-31 décembre 1917*) . . . . . 3 fr.
151. **Les Conquêtes africaines des Belges**, par Pierre Daye. Avec une carte. . . . . 2 fr.
152. **La Magistrature belge contre le despotisme allemand**, par Fernand Passelecq 2f50
153. **Les Communiqués officiels.** — XXXVI. *Janvier-mars 1918*. . 3 fr.
154. **Le Mémoire Lichnowsky et les documents Muehlon.** Préface de Joseph Reinach (Polybe) 1f50
155. **Les Combats de Steenstraat, avril-mai 1915.** *Une page glorieuse de la résistance belge*, par le commandant Willy Breton. Avec 9 cartes. 2f50
156. **Les Communiqués officiels.** — XXXVII. *Avril-juin 1918*. . . 3 fr.
157. **Le Front.** *Atlas dépliant de 16 cartes en six couleurs* (faisant suite au fascicule 39). II. *Les étapes de la délivrance. Front occidental. Les fronts successifs du 1er janvier 1915 au 15 octobre 1918* 1f20
158. **L'Épopée de Zeebrugge et le « Vindictive »**, par Keble Howard, de la Royal Air Force. Avec 17 photographies. . . . 2 fr.
159. **Troisième Livre jaune français.** (*L'Alliance franco-russe, 1890-1912*) 2f50
160. **Chronologie de la Guerre**, par S. R. 8e volume (*1er janvier-30 juin 1918*). . . . . 3 fr.
161. **Les Glorieuses Journées de Lorraine et d'Alsace** (*Novembre-décembre 1918*). . . . . 1 fr.
162. **La Lutte financière pendant la Guerre**, par G. Cerfberr de Medelsheim. Avec 2 planches 1f25
163. **Les Communiqués officiels.** — XXXVIII. *Juillet-septembre 1918*. . . . . .

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

PAGES D'HISTOIRE 1914-1918 (*Suite*)

Il a été tiré, des volumes 1 à 140 des *Pages d'Histoire*, 55 exemplaires numérotés à la presse : Nos 1 à 5 sur papier Japon à . . . . **5** fr. ou au-dessus.
6 à 55 sur papier de Hollande à. **3** fr. **50** ou au-dessus.

A partir du no 140, il n'est plus tiré, en fait d'exemplaires numérotés, que 15 exemplaires sur papier du Japon.

La collection des *Pages d'Histoire* comprend jusqu'à présent, entre autres, les séries de volumes ci-après :

Les Communiqués officiels du Gouvernement français. — 40 volumes.

Les Livres diplomatiques. — 20 volumes.

Les Voix des Neutres. — 9 volumes.

Histoire de la Guerre. — 39 volumes.

Les Aspects juridiques, économiques, financiers et scientifiques de la Guerre. — 18 volumes.

La Littérature et la Guerre. — 15 volumes.

CARTONS D'EMBOITAGE

permettant de relier soi-même les différentes séries des PAGES D'HISTOIRE

Il a été établi, pour la collection des **PAGES D'HISTOIRE,** des cartons d'emboîtage correspondant aux différentes séries de la collection.

Ces emboîtages, très élégants, en demi-percaline, avec caoutchoucs intérieurs pour fixer les fascicules, portent au dos, gaufrés en or, les titres de séries, ainsi que l'énumération, nom d'auteur et titre des fascicules entrant dans chaque emboîtage. Le classement des fascicules ainsi établi, outre qu'il donnera à la collection un aspect des plus élégants, assurera surtout **la rapidité et la facilité des recherches.**

Les 29 emboîtages suivants sont déjà établis :

Titre de série.	Nombre d'emboîtages.	Titre de série.	Nombre d'emboîtages.
Communiqués officiels	7	Voix américaines	1
A l'ordre du jour	3	Voix de neutres	1
Pourparlers diplomatiques	4	Questions économiques	2
Opérations militaires	1	Poèmes et chansons de la guerre	1
Technique de guerre	1	Histoire de la guerre	3
Paroles françaises	1	Les Journées historiques	1
L'Allemagne et la guerre	3		

Nous continuerons par la suite, au fur et à mesure de la publication des volumes, à créer les emboîtages de séries correspondants. La collection des **Pages d'Histoire** sera ainsi entièrement reliée.

Prix de chaque emboîtage . . . . . **1 fr. 25**

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

LÉGISLATION DE GUERRE 1914-1918

Collection publiée sous la direction de A. SAILLARD ✻, ✻I, C ✻

ANCIEN INSPECTEUR GÉNÉRAL

CHEF DE BUREAU AU MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE

Ouvrages honorés des souscriptions de divers ministères

Série de volumes in-12, brochés

1. **Les Loyers et le Moratorium** . . . . . **75 c.**
2. **Les Baux à ferme, les Métayages et le Moratorium** . . . **60 c.**
3. **Les Affaires, la Bourse, les Banques et la Guerre** . . . **2 fr. 25**
4. **Finances publiques. Emprunts et Placements pendant la guerre** . . . . . **2 fr. 50**
5. **Le Séquestre des biens des Allemands et des Austro-Hongrois** . . . . . **1 fr. 50**
6. **Condition civile des mobilisés** . . . . . **2 fr.**
7. **Décès et disparitions aux armées** . . . . . **75 c.**
8. **Les Droits des Veuves et des Orphelins des militaires tués à l'ennemi** . . . . . **2 fr. 50**
9. **Les Allocations aux familles des Mobilisés, Réfugiés et Victimes civiles de la guerre** . . . . . **2 fr. 25**
10. **Croix de guerre, Insignes et Décorations militaires** . . . **2 fr.**
11. **Les Dommages de guerre** . . . . . **2 fr. 50**
12. **Les Assurances et la Guerre** . . . . . **1 fr.**
13. **L'Application de l'Impôt sur le revenu** . . . . . **1 fr. 50**
14. **L'Impôt sur les bénéfices de guerre** . . . . . **4 fr.**
15. **Le Travail des Femmes à domicile** . . . . . **1 fr. 25**
16. **Réquisitions militaires et maritimes** . . . . . **3 fr.**
17. **La Propriété industrielle et la Guerre** . . . . . **2 fr.**
18. **Militaires blessés et infirmes. Réformés, Gratifications et Pensions** . . . . . **4 fr. 50**
19. **Les Blessés de guerre** . . . . . **3 fr.**
20. **Les Valeurs mobilières laissées en pays envahis.** *(Sous Presse.)*

University of
Connecticut
Libraries

39153027670886

PERMA-BOUND®
PAT NO 3,161,423

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

NANCY - PARIS - STRASBOURG

Trois Aspects de la Révolution russe, *7 mai-25 juin 1917,* par Émile VANDERVELDE. 1918. 5e édition. Volume in-12 . . . . . **2 fr. 50**

Histoire de la Révolution russe, 1905-1917, par S. R., membre de plusieurs sociétés savantes. 1917. Volume in-12 . . . . . *Net.* **1 fr. 25**

Le « Peuple ukranien », par UN PETIT-RUSSIEN DE KIEF. 1919. Volume in-12. . . . . *Net.* **1 fr. 50**

Pages Roumaines, par N. JORGA, député de Jassy, professeur à l'Université de Bucarest. Préface de Ch. DE LA RONCIÈRE, historien de la Marine. 1918. Volume in-12. . . . . **2 fr.**

La Serbie d'hier et de demain, par Nikola STOYANOVITCH, député à la Diète de Saraïevo. Préface d'André TARDIEU. 1917. Volume in-12. **3 fr. 50**

La Serbie agricole et sa Démocratie, par Milorade ZÉBITCH. Préface de YVES-GUYOT. 1917. Volume in-8 . . . . . **3 fr.**

La Nouvelle Serbie. *Origines et bases sociales et politiques. La renaissance de l'État et son développement historique. Dynastie nationale et revendications libératrices,* par Georges Y. DEVAS. 1918. Volume gr. in-8 de 485 pages, avec 6 cartes, dont 2 hors texte en couleurs . . . . . **15 fr.**

L'Épopée serbe. *L'Agonie d'un Peuple,* par Henri BARBY, correspondant du *Journal.* 1916. Volume in-12, avec 20 illustrations hors texte et 1 carte. **3 fr. 50**

L'Occupation austro-bulgare en Serbie, par NOVAKOVICH. 1918. Volume in-12. . . . . **3 fr.**

La Phalange tchèque. *Comment se sacrifièrent les premiers volontaires tchéco-slovaques,* par Simon IOFFÉ. 1919. Volume in-12. . . . . **2 fr. 50**

Le Mensonge autrichien. *L'incident Clemenceau-Czernin.* 1918. In-12. *Net.* **75 c.**

Le Royaume de Monténégro, par M.-C. VERLOOP, membre correspondant de la Société de Géographie de Lisbonne. 1911. Volume grand in-8, avec une carte, broché. . . . . **3 fr.**

Cinq ans d'Histoire grecque, 1912-1917. Discours prononcés à la Chambre des Députés, en août 1917, par E. VENIZELOS, président du Conseil, N. POLITIS, E. RÉPOULIS et G. CAFANDARIS. Traduction de Léon MACCAS, autorisée par le Gouvernement grec. 1917. Volume in-8. . . . . **4 fr.**

La Grande Guerre, les Nations et les Hommes. *Réflexions d'un contemporain,* par Léon MACCAS. 1918. Volume in-12 . . . . . **3 fr. 50**

Contre les Barbares de l'Orient, par J. DE MORGAN, ancien directeur général des antiquités de l'Égypte, ancien délégué général en Perse du ministère de l'Instruction publique. 1918. Volume in-8 . . . . . **5 fr.**

Histoire du Peuple arménien, *depuis les temps les plus reculés de ses annales jusqu'à nos jours,* par Jacques DE MORGAN. Préface par Gustave SCHLUMBERGER, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. 1919. Volume gr. in-8, avec 296 cartes, plans et dessins documentaires de l'auteur. **25 fr.**

La Syrie et la France, par le Dr C. et Paul ROEDERER. Préface de PIERRE-ALYPE. 1917. Volume grand in-8, avec une carte. . . . . **4 fr.**

Les prix des ouvrages non marqués **net** *sur cette couverture sont à augmenter de la majoration temporaire : de 30 % pour les volumes à 3 fr. 50 et de 20 % pour les autres volumes. (Décision du Syndicat des Éditeurs.)*

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG